REVUE DE PARIS

5.3

REVUE DE PARIS

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1936

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1936

COM
PRO
JEA
PIE
LOU
LO
AN
RA
PH
C.
HI
FR

MAY 27 1936
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

1er MAI 1936

COMTE KESSLER.	*Souvenirs sur Bismarck.*	5
PROSPER MÉRIMÉE.	*Lettres à Mme de Beaulaincourt.* — II.	28
JEAN MARTET.	*Romance sans Paroles.*	69
PIERRE CHAMPION.	*Charles-Quint à Paris.*	88
LOUIS FRANCIS.	*La Neige de Galata.* — IV.	99
LOUIS ROULE.	*La Pêche et les Rivières françaises.*	139
ANDRÉ RIVOLLET.	*Instituts de Beauté.*	156
RAYMOND LOUIS.	*Finances privées*	180
PHILIPPE SOUPAULT.	*Réunions électorales.*	190
C. BOUGLÉ.	*Métaphysique et Morale en France.*	200
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire.*	216
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre*	225

JEAN POIRIER : *Parmi les Livres.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

43e ANNÉE *NUMÉRO 9*

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

De la Revue de Paris de mai 1836, nous extrayons diverses pages d'un article d Granier de Cassagnac, consacré aux nouvelles Encyclopédies.

Il n'est guère possible, même aujourd'hui, de prononcer le mot encyclopédi sans une certaine émotion. La chose que ce nom désigne est tombée si lourdemen sur le siècle dernier, que nous marchons tout courbés de l'affaissement qu'elle a fai subir aux plus robustes épaules.

L'idée de composer une encyclopédie, c'est-à-dire un tableau et un résum général de toutes les connaissances humaines, à une époque donnée, a souri de tou temps aux meilleurs et aux plus grands esprits. Il y a, en effet, une alliance si étroit entre toutes les sciences et entre tous les arts, leurs diverses parties s'ajoutent, s'expli quent, se complètent si naturellement, que, pour peu qu'on regarde les choses d'en haut on aperçoit du premier coup d'œil la connexité qui les lie...

Nous entrons aujourd'hui dans l'ère favorable aux encyclopédies, non pas qu nous y soyons tout à fait parvenus, mais nous y touchons. Nous serons tout à la foi le Moïse et le Josué de cette terre; nous y avons l'œil, nous y aurons le pied. Ce qu caractérise en effet l'esprit général de notre époque, c'est le besoin de croire et l désir d'organiser. Le XVIIIe siècle nous a fait tant de ruines, que nous n'avons plus o reposer notre tête et où abriter notre foi...

C'est étrange de songer avec quelle inconcevable légèreté nos pères firent le sacrifice de toutes leurs idées morales. Ils se laissèrent prendre presque tout, par des philosophes qui ne leur rendirent presque rien...

Dans son caractère général, la réaction morale de ce temps est une protestation au nom des faits, contre les théories des idéologues, de la réalité trop négligée contre l'hypothèse trop hâtée. On s'aperçoit qu'on s'est longtemps embarrassé dans les mots qu'on a abusé du syllogisme, et que l'abstraction a fini par nier l'histoire...

Notre époque est, comme nous le disions, l'ère des encyclopédies...

Il s'en fait par douzaine aujourd'hui. L'esprit du temps y porte, et elles fon affluence. Cette sorte d'œuvres colossales n'effraie plus même les esprits timides, e l'on dirait que nous revenons au temps des thèses de *omni re scibili*. Chose singulière, mais qui s'explique par la transformation des industries : autrefois c'étaient les philosophes qui faisaient ces grandes entreprises intellectuelles, aujourd'hui ce sont les marchands...

Nous nous sommes donc abusés de dire qu'il se faisait aujourd'hui beaucoup d'encyclopédies, il fallait dire beaucoup d'affaires. Il y a l'affaire du Dictionnaire de la Conversation, l'affaire de l'Encyclopédie des Gens du Monde, l'affaire de l'Encyclopédie catholique, etc., etc. Nous en passons peut-être, et des meilleures, mais ce n'est pas notre faute; et puis, qui est-ce qui peut avoir envie d'un dénombrement complet? L'affaire du Dictionnaire de la Conversation paraît être fort bonne... L'Encyclopédie des Gens du Monde passe également pour avoir assez bien réussi. Par exemple, d'expliquer comment cette compilation est véritablement une encyclopédie, c'est une chose fort difficile et que nous ne tenterons pas... Pour ce qui est de l'Encyclopédie Catholique, on avait droit de s'attendre à quelque chose de grave et d'élevé, sur un pareil titre... Mais, il serait difficile de rien imaginer de moins imposant que cette première livraison qui vient de paraître. Nous avons gardé l'Encyclopédie Nouvelle pour la dernière, parce qu'elle est la seule où l'on trouve un ensemble d'idées. Elle s'appelait Encyclopédie pittoresque avant d'avoir le titre qu'elle porte maintenant, et elle était, comme elle est encore, sous l'inspiration particulière de M. Pierre Leroux et de M. J. Reynaud. En général, l'Encyclopédie Nouvelle est faite sérieusement... Indépendamment de ces quatre encyclopédies, il y en a une cinquième qui est annoncée sous le titre d'Encyclopédie du XIXe siècle. Elle n'a pas encore paru, et nous ignorons ce qu'elle sera. Si les titres signifient quelque chose, celui d'Encyclopédie du XIXe siècle est merveilleusement trouvé. Nous verrons bien quand le livre paraîtra...

General Hosp. Paris

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1936

		Pages.
COMTE KESSLER	Souvenirs sur Bismarck	5
PROSPER MÉRIMÉE	Lettre à Madame de Beaulaincourt. — II	28
JEAN MARTET	Romance sans Paroles	69
PIERRE CHAMPION	Charles-Quint à Paris	88
LOUIS FRANCIS	La Neige de Galata. — IV	99
LOUIS ROULE	La Pêche et les Rivières françaises	139
ANDRÉ RIVOLLET	Instituts de Beauté	156
RAYMOND LOUIS	Finances privées	180
PHILIPPE SOUPAULT	Réunions électorales	190
C. BOUGLÉ	Métaphysique et Morale en France	200
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	216
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	225

LIVRAISON DU 15 MAI 1936

JEAN MASSSIP	L'Angleterre en face de la Crise	241
BRUNO BREHM	C'est ainsi que cela commença. — I	255
★ ★ ★	La nouvelle Politique de la Pologne	291
PIERRE CHAMPION	Réformés à Paris sous Henri II	310
LOUIS FRANCIS	La Neige de Galata (fin)	341
CHRISTIAN DE CATERS	Visages du Japon	385
PIERRE MÉLON	Chasses aux Chamois	417
LOUIS HOULLEVIGUE	La Lunette et le Télescope	449
ROBERT DE TRAZ	M. Claude Farrère à l'Académie	459
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	467
MARCEL LUCAIN	Après les Élections	475

LIVRAISON DU 1er JUIN 1936

		Pages
JULES ROMAINS	Lettres de Jallez et de Jerphanion	481
FRANÇOIS LEUWEN	Les Socialistes au Gouvernement	518
BRUNO BREHM	C'est ainsi que cela commença. — II	528
M. MARTIN DU GARD	Caractères et Confidences	563
PRINCESSE DE LIGNE	Une Ambassade à Londres en 1660	578
G. JEAN-AUBRY	Le Chevalier Huber. — I	593
PHILIPPE AMIGUET	Les Solitaires de la Montagne	627
IGNOTUS	M. Vincent Auriol	638
JACQUES LOSTE	Les Courses d'Automobiles	652
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	682
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	695
ALBERT FLAMENT	Tableaux de ce Printemps	704

LIVRAISON DU 15 JUIN 1936

ANDRÉ GIDE	Geneviève. — I	721
PAUL CAMBON	Lettres de Turquie	757
PIERRE DE PRESSAC	Origines du Socialisme en France	786
G. JEAN-AUBRY	Le Chevalier Huber. — II	807
BRUNO BREHM	C'est ainsi que cela commença (fin)	822
CHARLES SAROLEA	Seize ans de Société des Nations	856
GEORGES KIMPFLIN	Pétrole et Carburants	875
ED. GISCARD D'ESTAING	Ce que les Riches paient	896
PAUL ALFASSA	L'Exposition Cézanne	906
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	915
FRANÇOIS LEUWEN	La Situation politique	929
HENRY BIDOU	Henri de Régnier	935
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	945

SOUVENIRS SUR BISMARCK

I

Mes premiers souvenirs sur le prince de Bismarck, qui se confondent avec les tout premiers que j'aie retenus, datent de l'époque où j'avais six ans. Mes parents étaient liés d'amitié avec certains personnages de la cour de Berlin, et surtout avec le vieil empereur, qui portait une affection paternelle à ma mère, dont il goûtait la beauté, l'esprit et la jeunesse. Tous les ans, mes parents se retrouvaient dans l'entourage du souverain, pendant une grande partie de l'été, à Ems, Bade et Gastein; et, entre temps, une correspondance suivie, qui passait par les mains de l'aide de camp de l'Empereur, comte Lehndorff, entretenait les relations. Toutefois, mes parents, qui habitaient Paris et qui redoutaient, pour la santé délicate de ma mère, l'hiver rigoureux de Berlin, n'avaient, jusqu'en 1874, jamais rencontré le Chancelier. Ce ne fut qu'à cette époque, où mon père dut suivre un traitement à Kissingen, qu'ils firent sa connaissance. L'hôtel où ils étaient descendus était contigu à celui qu'habitait le prince. « Un jour, écrit ma mère dans ses souvenirs, tandis que mon mari était sur le balcon à écrire des lettres, un valet se présenta et lui tendit une carte au nom du « comte Herbert Bismarck ». « Ce doit être une erreur, dit mon mari, nous n'avons pas l'avantage de connaître la famille Bismarck. » Le valet répartit : « Le comte Bismarck vous a expressément demandé.

Copyright 1936 *Revue de Paris*.

1er Mai 1936.

— Bon, faites entrer. » Le valet introduisit aussitôt un jeune homme au visage agréable et portant une petite moustache; il entra en souriant et dit : « Ma démarche vous paraîtra sans doute insolite, mais mon père a souvent vu madame à son balcon et l'a entendue chanter et jouer du piano; et je viens lui présenter les hommages de mon père. » La visite se prolongea pendant une heure, durant laquelle mon mari et le comte s'entretinrent des événements du jour. Lorsque le jeune Bismarck prit congé, il était entendu que nous nous rendrions l'après-midi chez le Chancelier, pour le thé. A l'heure dite, nous franchissions les quelques pas qui nous séparaient de la maison où habitaient les Bismarck et nous étions introduits dans le très simple salon de reps vert où se trouvait, avec sa haute stature, sa moustache formidable et ses lourds sourcils broussailleux et blancs, le colosse qui avait ébranlé l'Europe. Auprès de lui, modestement vêtue, se tenait une femme sans éclat, entre deux âges, la princesse. Bismarck s'avança vers moi, en souriant, ce qui enlevait à son visage toute sévérité : « Vous êtes Anglaise, je le sais, dit-il, je puis donc, comme il est d'usage dans votre pays, vous serrer la main; Johanna, dit-il à sa femme, voici notre gracieuse voisine qui chante si bien ». La princesse me tendit gentiment les deux mains et dit : « Moi aussi, je vous ai entendue, et j'ai pleuré. Ah, que Schumann est émouvant! » A ce moment, on vit entrer une personne d'apparence simple, assez corpulente et plus très jeune, la comtesse Marie Bismarck et, derrière elle, un jeune homme assez fort, débonnaire et toujours souriant; c'était son frère, le comte Bill Bismarck. Bientôt nous étions tous installés et nous causions avec animation; sur quoi la princesse fit remarquer que je devais m'estimer très flattée, car le grand chancelier fuyait d'ordinaire la société de toutes « robes », celles des femmes aussi bien que celles des ecclésiastiques. Le grand homme intervint pour me dire en souriant : « Bien que je ne brûle pas, comme ma très gracieuse souveraine, l'impératrice Augusta, pour tout ce qui est anglais, je suis néanmoins, ma chère petite madame, un bon physionomiste, et votre charmant, loyal, et innocent petit visage m'a dit que je n'avais rien à redouter de vous. Et comme les femmes vous haïssent et vous calom-

nient, je me suis dit tout de suite qu'il devait y avoir, dans une petite personne aussi passionnément combattue, une sérieuse dose de bonté et de talent. » L'heure du thé prit fin bientôt, car l'équipage de cour bleu et or, que le roi de Bavière avait mis à la disposition de Bismarck, venait d'être annoncé pour une promenade. Dans les jours qui suivirent, l'heure du thé se termina toujours ainsi. »

Malheureusement, le journal de ma mère s'arrête ici. Mais même sans aller plus loin, on ne peut s'empêcher de penser que ce rapprochement quelque peu brusqué entre le famille Bismarck et mes parents s'était fait à la suite de ce qu'on avait rapporté sur les relations amicales de ma mère avec le vieil empereur. Quoi qu'il en soit, il s'établit rapidement, entre les deux familles et spécialement entre la comtesse Marie et ma mère, et entre le comte Bill Bismarck et mon père, des relations de voisinage qui eurent bientôt un véritable caractère d'intimité. Chaque matin, Bill Bismarck et mon père faisaient ensemble de longues promenades auxquelles je participais, et le jeune Bismarck, qui était très enjoué et passablement enfant, me jouait toutes sortes de tours. Il existe toute une série de photographies quelque peu naïves, où l'on voit les deux familles installées ensemble à la table du déjeuner, ou devant un bosquet en carton devant lequel se déploient les ombrelles des dames. — Bismarck a-t-il un instant songé à faire agir l'influence de ma mère sur l'Empereur, contre celles des « dames impériales » qui lui étaient peu favorables? Cette brusque et débordante affection de toute la famille Bismarck, jusques et y compris la vieille princesse, par ailleurs peu expansive, ne saurait, sans doute, s'expliquer uniquement par la belle voix et les beaux yeux de ma mère. Toujours est-il que Bismarck s'ingénia à attirer mes parents à Berlin. Il fut même question d'un futur poste de ministre pour mon père, au cas où il consentirait à accepter un mandat de député. Mon père, alléguant ses affaires et ne voulant pas quitter Paris, refusa l'une et l'autre proposition. Mais au cours des promenades avec Bill Bismarck, on parla bien souvent de cette installation à Berlin qui excitait fort mon imagination.

Ce fut dans le traintrain de cette villégiature qu'éclata la

nouvelle de l'attentat de Kullmann[1]. J'avais alors six ans. Mes souvenirs sont toutefois, sur certains points, d'une curieuse précision, et fixent même des détails minimes, tandis que d'autres sont complètement voilés : ainsi, en montagne, au milieu des nuages, quelques sommets isolés émergent avec une netteté excessive et presque effrayante.

Le jour même de l'attentat, ou tout au plus le lendemain, ma mère m'envoya, avec ma gouvernante et un bouquet de fleurs des champs, prendre des nouvelles chez les Bismarck. La princesse vint elle-même nous ouvrir; et c'est à cela que se rattache un détail infime qui est demeuré gravé dans ma mémoire. La princesse portait une robe de chambre de laine brune, qui, sous l'aisselle gauche, avait été raccommodée avec une pièce d'étoffe d'un brun roux plus clair. Cette pièce rapportée est le souvenir le plus net qui me soit resté de l'attentat de Kullmann.

Tandis que je me tenais devant la princesse, muet, bouche bée, comme hypnotisé par ce raccommodage, elle se pencha maternellement vers moi, mais sans prendre le bouquet que je lui tendais — et m'enjoignit d'aller le remettre moi-même au prince. Elle me prit par la main et me conduisit dans la chambre à coucher, au chevet du blessé. Il était étendu sur le dos, raide, sans mouvement, à cause du pansement; il remua seulement un peu la tête sur son oreiller, vers la gauche, dans ma direction, prit le bouquet, me chargea de remercier mes parents, tout en me regardant de ses yeux légèrement saillants, dont la beauté et l'étrangeté me frappèrent. Ce fut la seconde impression inoubliable de la journée. Les yeux de Bismarck et la robe de chambre raccommodée de la princesse se trouvèrent dorénavant indissolublement liés dans mon esprit quand je pensais à la famille Bismarck. J'en gardai le sentiment d'un disparate choquant entre l'être peu ordinaire et vaguement sorcier qu'était Bismarck, et son entourage petitement bourgeois.

1. Kullmann était ouvrier tonnelier et membre d'une association catholique; emporté par le fanatisme du Kulturkampf, il tira à bout portant sur Bismarck au moment où, vers midi, celui-ci se rendait sans escorte, en voiture, à la saline, et lui fit une blessure à la main droite.

II

Ce ne fut que huit ans plus tard, quand, de France et d'Angleterre où j'avais commencé mes études, je fus envoyé au lycée de Hambourg, que je revis le prince, dans son vaste domaine de Friedrichsruhe proche de Hambourg qu'il habitait pendant une grande partie de l'année. C'était une immense forêt, le « Sachsenwald », parsemée de villages aux petites maisons en briques rouges, comme on se les figure dans les contes de Grimm, et parcourue par un lacet d'eaux vives qui brillaient sous bois et dans les clairières. L'Empereur avait fait cadeau à Bismarck de ce riche fief, en reconnaissance de ses services. Le « Château », grande bâtisse sans style, mais assez ample, avait été meublé par la princesse et sa fille selon leur goût — comme il ressort d'une lettre de la comtesse Marie à ma mère, — dans le genre d'une gentilhommière prussienne. Il y régnait une simplicité voulue, mais que déparaient des cadeaux prétentieux et vulgaires, portraits de souverains, garnitures de cheminée et de bureau dorées et autres « œuvres d'art » assenées au prince en guise d'hommage à son génie, trophées déjà vaguement poussiéreux qui donnaient à cette demeure bourgeoise un air de capharnaüm glorieux. A part cela, la seule chose qui sortît de l'ordinaire, c'était la profondeur et la largeur des divans, des lits, des sièges qui semblaient avoir été calculés pour le confort de quelque géant. Dans cette retraite, les Bismarck menaient l'existence de hobereaux aisés. Le prince n'avait rien changé au genre de vie qu'il affectionnait cinquante ans plus tôt, quand il n'était que surintendant des digues à Schönhausen. Il administrait lui-même ses terres. Toujours accompagné de deux grands dogues noirs, les « Reichshunde », comme on les nommait, — il parcourait ses champs et ses forêts; s'entretenant avec les ouvriers du domaine, les fermiers et les forestiers, discutant avec eux les travaux des champs, les prévisions des récoltes, l'abatage des arbres, les prix. C'est de là qu'il tirait ses idées, là qu'on devait chercher la clef de sa politique et de sa philosophie. Ceux qui connaissaient ce milieu, dans lequel il était enraciné, ne purent s'étonner du refus

ironique qu'il opposa plus tard au titre de « duc » que voulait lui octroyer Guillaume II. Il ne pouvait changer de couche sociale; c'était un grand hobereau, et non pas un petit souverain, à l'inverse de Guillaume II, qui n'avait rien du hobereau mais beaucoup du petit potentat germanique. Comme je fréquentais aussi la famille de son garde forestier en chef, Lange, dont le fils était mon camarade, j'étais très au courant de ses propos, ainsi que des petits événements qui se déroulaient dans son intimité; je vivais pour ainsi dire dans l'atmosphère de Friedrichsruhe. La minutie que le prince apportait à toutes les affaires d'argent jouait dans la vie de ce domaine un rôle de premier plan et, de temps à autre, un conflit aigu éclatait avec le fisc, pour des sommes en général insignifiantes.

J'eus l'occasion un jour, à Friedrichsruhe, de voir Bismarck dans une circonstance historique : ce fut lors de la visite que le prince Guillaume, le futur empereur, fit là-bas, en septembre 1887. J'avais obtenu, grâce à Lange et avec l'approbation du Chancelier, l'autorisation de pénétrer dans la gare militairement gardée, et je pus donc assister de près à la réception. Le prince Guillaume, tout pimpant, l'air avantageux, sauta du train d'un mouvement plein de jeunesse, tandis que Bismarck inclinait très bas, dans une révérence un peu laborieuse, sa vieille échine ankylosée. On put apercevoir alors son visage de profil, un profil rectiligne et dur qui semblait taillé à la hache, et au-dessous, à demi cachée par la broussaille d'une moustache blanche, une bouche fine comme une bouche de femme, qui contredisait le haut du visage comme l'âme s'oppose au masque. Vint ensuite le prologue ou la première scène du drame qui devait se dérouler dans les années suivantes : le jeune prince présomptueux et entreprenant qui s'élançait à la conquête du grand vieillard légendaire, et celui-ci, prudent, mesurant froidement ses attitudes, se dérobant avec ses gestes de cour surannés, qui dissimulaient sa force.

Ce visage double ne conférait pas seulement à son aspect mais à sa politique aussi, — vis-à-vis de l'Autriche, de Napoléon, de Rome, d'Harry Arnim, — son caractère particulier : aptitude étonnante aux volte-face, stupéfiante alternance

entre une dureté granitique poussée jusqu'à la brutalité, et une câlinerie presque féminine qui allait jusqu'à la flatterie la plus raffinée, à la plus fine séduction. On eût dit que le rude paysan des marches de Brandebourg qui se servait de la grossièreté comme d'un moyen, et le cauteleux et rusé favori des cours impériales et royales de l'époque de Nicolas Ier et de Metternich, lui avaient légué leurs armes, pour qu'il les maniât avec une égale maîtrise. Lui-même n'était ni paysan, ni courtisan, mais gentilhomme campagnard; fier de ses origines et de ses terres, il tenait à l'estime de ses voisins, à une réputation intacte d'honorabilité et de courtoisie. Aussi, dans les mains d'un homme qui présentait une façade si rassurante, ces armes avaient-elles une action d'autant plus déroutante et dévastatrice. Et, plus encore, la virtuosité avec laquelle il en changeait dans l'instant où l'on s'y attendait le moins.

Toutefois, il est certain que cette virtuosité serait demeurée vaine et aurait fini par lui être fatale, comme elle le fut à ses successeurs, s'il n'y avait joint des dons solides, dons innés et instinctifs d'homme d'État, faits d'un alliage de fougue, de bon sens et d'imagination. C'est dans l'interpénétration infiniment rare de ces dons, — apanage pour ainsi dire congénital du grand politique, — et dans la virtuosité qui lui permettait de jouer en maître sur deux claviers différents — celui de la séduction et celui de la violence, — que résidaient son secret et son génie.

Une telle combinaison ne pouvait ni faire école, ni devenir une tradition comme il en fut pour la politique d'une Élisabeth ou d'un Richelieu. Et cela non parce que sa tactique à lui était plus immorale que les systèmes politiques de l'Angleterre ou de la France, mais parce qu'elle était trop étroitement liée à sa personnalité complexe et unique.

Que Bismarck seul pût être notre initiateur sur le plan politique, cela ne faisait de doute pour aucun d'entre nous, jeunes apprentis diplomates ou politiciens ou simplement électeurs. En face de lui, tant parmi ses collaborateurs que chez ses ennemis, il n'était personne qui eût son envergure. Aussi toute notre génération, — du moins la jeune génération *bourgeoise* allemande, — s'est-elle aventurée dans la vie sans aucune formation politique sérieuse, nos yeux étant fixés

uniquement sur Bismarck, dont l'art, et plus encore la personnalité, étaient fixés à des hauteurs inaccessibles.

Il est vrai que cette adhésion sans réserve se bornait, en ce qui me concernait, à sa politique extérieure, alors qu'à l'égard de sa politique intérieure une évolution s'opérait en moi, qui se manifestait par un désenchantement croissant. Tout d'abord je désapprouvai sa politique à l'égard des Polonais sujets prussiens. La contrainte exercée vis-à-vis d'eux, pour leur faire abandonner leur langue maternelle, constituait, à mes yeux, non seulement une injustice, mais une maladresse vouée à l'échec. Mon opinion ne se basait pas uniquement sur l'inefficacité de cette politique en Posnanie, mais encore sur l'échec du régime de contrainte anglais en Irlande, que je suivais de près grâce aux liens de parenté qui me rattachaient là-bas à l'une et l'autre des parties en conflit. Ce que, durant trois siècles, et en dépit d'Essex, Cromwell, Guillaume d'Orange et Pitt, l'Angleterre n'avait pas obtenu, la Prusse, placée dans des circonstances bien plus défavorables, ne saurait le réussir en Posnanie. En revanche, je ne tenais pas compte du fait que, pour Bismarck, l'oppression des Polonais n'était qu'un élément de sa politique extérieure, en première ligne un gage offert par lui au Tsar.

Plus contraire encore au bon sens et à la raison d'État bien comprise, m'apparaissait la loi « d'exception » contre les socialistes. Mes entretiens avec nombre d'ouvriers m'avaient montré que cette loi élargissait de jour en jour le fossé qui les séparait du Nouvel Empire : elle les exaspérait sans leur ménager aucun chemin de retour vers le bercail de l'État bismarckien. Et de plus, ainsi que je dus le reconnaître à Saint-Pauli et lors de nos promenades à la voile avec Krischan et ses fils (vieux marin qui nous conduisait, un ami et moi, dans sa barque à voile sur l'Elbe et sur l'Alster), les ouvriers n'étaient pas moins attachés à leur terre natale, à leur patrie, ni moins profondément allemands que la bourgeoisie conservatrice ou libérale. Mais c'était là un argument qu'on n'admettait pas dans les milieux bien pensants. Aussi, durant ces dernières années du régime bismarckien, l'atmosphère devint-elle de plus en plus révolutionnaire.

Je ne pouvais m'empêcher de voir ce qui était. J'en arrivai

ainsi à m'enfoncer toujours plus avant dans un douloureux conflit intérieur. D'un côté, Bismarck, en tant qu'homme, m'attirait irrésistiblement : son envergure, son style, celui de ses lettres, comme celui de ses discours, sa silhouette à la Rembrandt, tout cela agissait sur moi comme une musique! Et cependant, sans pouvoir me dérober au charme, je percevais de plus en plus nettement qu'à cette symphonie admirablement orchestrée et exécutée, quelque chose manquait : un motif persistant qui eût donné à ses variations un sens qui dépassât l'horizon quotidien. Une fois l'Empire fondé, aucun autre but d'une envergure nationale n'avait surgi; depuis lors, tout n'avait été que négatif, même la législation sociale, essentiellement défensive aux yeux de Bismarck.

Malheureusement, les Polonais et les socialistes n'étaient pas seuls à être persécutés. Tout indice de tendances libérales, ou de relations avec la cour de feu l'empereur Frédéric, donnait lieu à des poursuites plus dissimulées mais aussi impitoyables que celles visant la social-démocratie. Seuls différaient les moyens de répression, mais le résultat était le même. Les victimes, s'il s'agissait de fonctionnaires ou d'officiers, étaient privées d'avancement ou destituées. Leurs fils avaient grand peine à se faire admettre dans un régiment de la garde ou dans un corps d'étudiants réputés; leurs filles ne trouvaient ni danseurs ni maris; la « Vehme » sociale était en effet l'un des moyens de gouvernement du régime bismarckien. Depuis les « élections du Septennat », au printemps de 1887, qui amenèrent les antagonismes politiques à leur maximum d'acuité, et notamment depuis la maladie et la mort de l'empereur Frédéric, la scission s'était faite au sein de la nation; entre les deux camps grondait une guerre civile latente, où les partisans de l'opposition étaient stigmatisés sous la dénomination d' « ennemis de l'Empire », — tandis que le gouvernement et la majorité, groupés autour de Bismarck, s'efforçaient, non sans succès, de leur briser les reins.

Notre idéalisme juvénile ressentait tout le tragique de cette lutte fratricide; mais, étant donné la nature de Bismarck, et celle du peuple allemand, nous voyions là une fatalité à laquelle on ne pouvait échapper; c'était le prix que coûtait l'unification de l'Allemagne sous l'égide de Bismarck. Mais

ce que nous regardions d'un œil moins résigné, c'était l'avilissement progressif des caractères. Des expériences renouvelées jour après jour nous montraient que, non seulement dans la politique, mais en tous domaines, les hommes qui savaient résister aux pressions extérieures se faisaient rares parmi ceux qui avaient grandi sous le régime de Bismarck.

Comment se faisait-il qu'en Allemagne, terre d'un Schiller, d'un Kant, d'un Fichte, le manque de caractère se propageât de la sorte? A quoi fallait-il attribuer le fait que le but de l'idéalisme allemand, identique à celui de l'idéalisme grec, — l'homme libre et droit dans les cadres de sa patrie — le but pour lequel la jeunesse allemande s'était jetée dans la lutte contre Napoléon, apparût oublié, semblât mort et enterré? A la vérité, les classiques allemands n'avaient pas instauré cet idéal comme l'expression de la tendance naturelle des bourgeois et des paysans des petits États allemands du XVIIIe siècle, mais au contraire en opposition avec leur penchant naturel, comme un antidote contre la servilité dans laquelle le peuple était entretenu par ses princes. Et pourtant, cet idéal avait fait son chemin, avait même fini par entraîner la nation tout entière dans la guerre d'indépendance contre Napoléon et la lutte pour l'unité allemande. Quoi donc ou qui avait arrêté cet avènement d'un Allemand vraiment libre, libre dans sa conduite, comme dans son âme? Quelle influence fatale éloignait même, de plus en plus, l'Allemand moyen de ce but? Je ne trouvais d'autre réponse que : « Bismarck ». Quiconque n'était pas de son côté devait être un malfaiteur, un criminel, un traître, pour justifier sa haine. Le pire était que le pouvoir de suggestion qui émanait de sa personne avait donné naissance à une profusion de petits Bismarck qui, à son exemple, s'évertuaient à haïr, flairant l'odeur politique de chacun pour rechercher s'ils n'y trouveraient pas à nourrir cette passion qui les tourmentait, instaurant ainsi une inquisition généralisée, — climat mortel pour tout caractère indépendant. Bismarck lui-même a pris la peine d'apporter sur cette évolution vers la bassesse un témoignage décisif. Il décrit, en effet, dans ses *Pensées et Souvenirs*, comment, après trente ans de pou-

voir, il ne trouva dans son entourage, lors de sa chute, personne qui ne le trahît.

A son endroit, j'ai toujours balancé entre l'admiration et le désaveu, jamais je n'ai pu me former une opinion ferme sur sa physionomie. Il était et il est demeuré pour moi une figure problématique à qui l'on doit tout à la fois une œuvre vaste et géniale, — l'unification de l'Allemagne, — et une faute lourde de conséquences, — l'amoindrissement de l'homme allemand.

III

En sortant du lycée de Hambourg, je me fis inscrire comme étudiant d'abord à l'Université de Bonn, ensuite à celle de Leipzig. J'y étudiai le droit, l'histoire de l'art et la philosophie. Sur le désert de doutes et d'incertitudes que créèrent en moi ces études, Nietzsche se leva comme un météore. Ses écrits, encore presque inconnus, que nous nous passions de main en main, semblaient présager, non seulement une société nouvelle, mais aussi et surtout un homme nouveau. Ils faisaient naître en nous une soif mystique d'héroïsme. Ses idées, ses prophéties, son style nous envoûtaient. Aucun auteur, aucun philosophe, depuis longtemps, n'avait exercé une telle emprise sur toute une génération!

Et précisément à cette époque où j'étais tout rempli de Nietzsche, le hasard voulut que je me trouvasse une fois de plus en contact personnel avec Bismarck. Nietzsche, avec son idéal du « Bon Européen », était à l'opposé de la politique de Bismarck, mais il en admirait, avec certaines réserves, la personnalité et le génie. Il écrit un jour : « Existe-t-il de bons livres allemands? me demande-t-on à l'étranger. Je rougis, mais avec le courage qui, même dans les cas désespérés, ne me quitte jamais, je réponds : Oui, Bismarck. »

La démission du grand chancelier datait d'un an. Elle fut accueillie par l'opinion allemande avec plus d'indifférence qu'on ne s'y fût attendu. Ils furent nombreux, — la majorité peut-être, — ceux qui la ressentirent, sur le moment, comme la libération d'une intolérable contrainte. Mais, entre temps, les esprits, du moins au sein de la noblesse et de la bourgeoisie,

avaient fait rapidement volte-face. Partout on commençait à critiquer les gestes et paroles du jeune empereur. Un ami, à son retour d'une visite à Berlin et en Poméranie, à l'été de 1891, me raconta qu'aux réunions de chasse, dans les plus nobles compagnies, on tenait, sur le souverain, des propos que, trois ans plus tôt des socialistes eussent à peine hasardé; et de même dans les « mess » d'officiers de la garde à Potsdam, fût-ce en présence des ordonnances. Il y avait, disait-on, trop de virevoltes et d'arbitraire, trop de discours en l'air; l'Empereur semblait lui-même ne pas savoir ce qu'il voulait. A ce point qu'on parlait, sous le manteau, d'un dérangement cérébral. Jusque dans les milieux de la Cour de Saxe, j'entendis de ces allusions à des troubles mentaux.

Pour la première fois depuis 1870 — peut-être pour la toute première fois — Bismarck était populaire. En mars 1891, le prince Henri XXXI de Reuss me pria de signer un manifeste d'étudiants en faveur de Bismarck. Je le fis, avec quelque hésitation, bien que — je ne laissai pas de le déclarer — je ne fusse pas partisan de l'immixtion des étudiants dans les questions politiques et que, dans le conflit entre Bismarck et l'Empereur, je ne pusse me placer sans réserves aux côtés de l'ancien chancelier. Enfin il fut décidé qu'une coupe en argent lui serait offerte en signe d'hommage par une délégation d'étudiants, et les auteurs du projet s'adressèrent à moi pour me demander de prononcer, au nom des étudiants, le discours qui accompagnerait la remise de la coupe. Je m'y refusai pour les motifs déjà exposés; mais comme, en dépit d'objections de principe à l'égard de sa politique intérieure, j'admirais et estimais en Bismarck l'unificateur de l'Allemagne et le puissant manieur de la langue allemande; comme, d'autre part, il était en disgrâce et qu'une abstention eût donné l'impression d'un manque de courage civil, je consentis à prendre part à la cérémonie, en tête de la députation.

La manifestation qui eut lieu au mois d'août, à Kissingen, fut, hélas, fertile en incidents comiques! Lorsque, sur l'heure de midi, en tenue de soirée, montés dans de vieux landaus mis à notre disposition par le prince, escortés par la musique municipale et précédés de trois cavaliers en tenue moyenâgeuse, nous fendîmes lentement une immense foule pour parvenir

à la saline supérieure où Bismarck logeait, les femmes aux fenêtres se mirent à jeter des fleurs sur notre cortège, tandis que leurs époux, penchés auprès d'elles, sablaient le champagne en notre honneur, en poussant des hurrahs. L'une de ces dames voulant jeter un bouquet, versa en même temps un verre de champagne sur le plastron de mon voisin de voiture. Cela suffit à déchaîner dans la foule une gaîté folle et un débordement de plaisanteries grossières; une petite échauffourée acheva de donner à la rue la physionomie d'une fête populaire bavaroise, avec bourrades et quolibets, autour d'un cirque — ce cirque, c'était nous — débouchant dans une kermesse. A notre arrivée à la saline, Herbert Bismarck se tenait là, sombre, fermé, morne, cherchant — tel un nouveau Coriolan — à garder les distances vis-à-vis du commun, dans lequel, sans aucun doute, il nous englobait nous aussi. Il nous accueillit avec une courtoisie glaciale, et, laconique, il nous fit monter dans la grande salle, où pénétrait au même instant, par l'entrée opposée, le prince accompagné de son dogue Tyras, tandis que derrière lui s'avançaient Lothar Bucher et Schweninger[1]. La mise en scène était impeccable; nous avions sous les yeux le tableau que des centaines d'illustrations et de multiples groupes de cire avaient popularisé. A l'arrière-plan, Schweninger, avec sa barbe noire crépue, ses yeux de braise, paraissait mystérieux comme un mage d'Orient. Notre coupe d'honneur était posée sur le piano, parmi des fleurs. Un étudiant, Eichler, la remit au prince en prononçant une allocution. Bismarck, debout au milieu de nous et nous dépassant presque tous d'une demi-tête, répondit par un discours dont je n'ai malheureusement retenu qu'une seule phrase : « Nous autres Allemands, quand nous sommes unis, nous pouvons bouter le diable hors l'enfer. » On était surpris et, au premier moment, dérouté par la contradiction qu'il y avait entre ce langage et la voix du prince. Personne au monde, si l'on avait pu conserver cette voix de fausset sur un disque, n'y aurait reconnu celle de « l'homme de sang et de fer ». Elle

1. Ernst Schweninger (1850-1924), médecin de Bismarck. Adversaire de la pratique médicale conçue uniquement comme une science, il voulait voir dans le médecin un artiste. Son principal ouvrage *Der Artz* (le Médecin) a paru en 1907.

n'avait rien du sous-officier prussien, rien du ton de caserne hautain et rude qu'affectionnait le jeune empereur. Au contraire, le prince s'efforçait à maintenir un ton de conversation mondaine, il parlait avec lenteur, semblait hésiter, comme s'il avait à lutter pour arriver à formuler ses pensées, faisant de longues pauses — on eût dit un moteur puissant se mettant péniblement en marche. Puis, peu à peu, le débit se fit plus coulant, mais toujours aussi doux, sans aucun pathétique, — même la phrase citée, il la prononça, sans élever la voix, sur le ton d'indifférence dont on énonce un lieu commun. Et tout en parlant, il abordait tantôt l'un, tantôt l'autre, comme en causant, ce qui atténuait encore les effets de rhétorique, mais aussi l'effet oratoire. On avait l'impression que seules les conversations particulières convenaient à sa nature, tandis que le discours lui demandait un effort, une contrainte. Quand il eut terminé, il fit remplir de champagne la coupe dont nous lui avions fait hommage, et, après avoir bu à la santé « des étudiants allemands », il la fit circuler. Pendant cette cérémonie, il continua sa tournée, se faisant présenter chacun, lançant des bons mots, racontant une anecdote, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, — presque toujours des souvenirs de ses années d'étudiant, — riant aux reparties amusantes, jouant à merveille le parfait maître de maison qui reçoit des visites flatteuses.

Cependant, du jardin, une rumeur montait, s'enflait, qui contrastait étrangement avec le ton léger, courtois, mondain du prince; quelques centaines ou milliers de baigneurs enthousiastes, parmi lesquels dominaient les messieurs d'un certain âge et d'une corpulence certaine, chantaient la *Die Wacht am Rhein* en agitant leurs chapeaux, — une mer déchaînée de chapeaux de paille tendus à bout de bras. Comme l'enthousiasme allait croissant, le prince se montra tout d'abord à la fenêtre, puis descendit au jardin, tandis que, sous les hurrahs frénétiques des manifestants, déchaînés par sa présence, nous nous retirions pour prendre part à un banquet à l' « Altenburger Biergarten ».

Le prince ne tarda pas à apparaître à son tour, coiffé de son feutre légendaire et s'appuyant lourdement sur un monumental gourdin de paysan, escorté de Schweninger

et de Herbert. Lorsque, nous étant levés, nous lui eûmes offert un siège à la droite de l'étudiant qui présidait, Herbert avança une chaise vers la table et vint s'asseoir à côté de moi; mais, après les questions d'usage sur la santé de mes parents et une brève allusion aux jours qu'il avait passés avec eux à Kissingen, il retomba dans un mutisme ennuyé. Le prince, en revanche, de la plus belle humeur, répondit à l'accueil qu'on lui avait réservé par une allocution à l'adresse des dames, et l'on eut l'impression que, attablé ainsi parmi les étudiants que nous étions, il était lui-même redevenu simple étudiant. Bientôt, la foule des baigneurs, toujours en liesse, fit à nouveau irruption dans le jardin derrière nous; chacun voulait trinquer avec le prince; nous dûmes, Herbert et moi, élever derrière sa place une barricade de chaises pour le protéger. Mais, voici qu'inopinément, un étudiant éméché passa par dessous la table et, balançant un verre de bière dans chaque main, entama un discours à l'adresse du prince. Bismarck, qui s'était levé brusquement quand l'étudiant avait surgi entre ses jambes, se tenait devant le jeune homme ivre, et s'efforçait de dissimuler son envie de rire en multipliant les courbettes, tandis que l'orateur chaviré sanglotait éperdument. Chaque fois que les larmes l'empêchaient de poursuivre, le prince lui tapait sur l'épaule en disant : « Buvez, mais *buvez* donc, mon bon! » jusqu'à ce que l'ivrogne eût vidé son deuxième verre, — celui qu'il s'efforçait en vain, entre temps, de mettre dans la main du prince (sans doute pour trinquer avec lui au nom de tous les étudiants allemands). Schweninger, qui était demeuré discrètement assis à l'extrémité de la table, d'où il observait Bismarck, — il avait les fonctions d'une sorte de détective privé médical — mit le point final à cette scène en se glissant derrière le prince et lui soufflant quelques mots à l'oreille. Le prince, qui affectait vis-à-vis de Schweninger une obéissance presque obséquieuse, lui demanda à haute voix : « Encore dix minutes », ce qui porta l'enthousiasme à son comble. Il reprit sa place, plaisanta un peu, puis, s'étant levé, il se retira, en s'inclinant de droite et de gauche, pesant et raide, appuyé sur son gourdin, et regagna sa voiture parmi l'allégresse délirante de la foule.

Le jour suivant, il y eut un défilé devant lui, auquel prirent part les nombreux étudiants accourus de toutes les universités. Il se tenait à la fenêtre du premier étage, et les étudiants lui lançaient des fleurs qu'il attrapait avec son vaste chapeau de feutre. Dans la matinée du lendemain, je le rencontrai dans la forêt et, tandis que je faisais quelques pas avec lui, il me raconta, comme s'il se fût agi d'un sport, — que, sauf erreur, il avait attrapé soixante-dix bouquets.

Six étudiants, dont j'étais, furent invités par lui à prendre le café après midi à la saline supérieure. De fait, ce « café » était du champagne. Accompagné de Herbert, il nous accueillit dans la grande salle et nous présenta à ses deux autres invités : un lieutenant von Bülow, des troupes de couverture de l'Afrique orientale, et un prêtre catholique. Il nous emmena dans une petite pièce contiguë où, sur une grande table ronde, on avait disposé des fleurs, des bouteilles de champagne, des cigares et des allumettes suédoises dans des boîtes aussi grosses que des caisses à cigares. D'ailleurs, tout était démesuré et fort abondant. Schweninger était aussi de la partie, ainsi qu'un long jeune homme blond roux, que le prince nous présenta comme son secrétaire particulier, M. Chrysander. Nous prîmes place autour de la table, le prince alluma une longue pipe de porcelaine; les coupes à champagne — de puissants récipients d'une solidité à toute épreuve, — furent remplies à pleins bords, on fit passer les cigares et la conversation commença.

Plus le prince parlait et semblait s'épanouir, plus je sentais se fortifier en moi un morne désenchantement. Et pourtant, sa conversation était éblouissante, d'une couleur, d'une plasticité dont je devais bien rarement retrouver l'équivalent. Hélas, aucune transcription ne saurait en donner l'idée, en reproduire la singulière magie; car ce charme était fait à la fois du maniement magistral de la langue et d'un talent d'acteur mi-conscient, mi-inconscient. L'artifice était si parfait que l'on s'y trompait et on le prenait pour du naturel mal dégrossi de « vieux chêne » germanique. Bismarck s'étayait en réalité sur un entraînement de quarante années de discours parlementaires, et un sentiment très sûr des effets, qui parfois consistaient

tout simplement en des pauses savamment ménagées, mais ce qui le servait le plus, c'était le pittoresque de toute sa personne, ce visage profondément labouré, comme dévasté par mille ouragans, ces yeux étrangement grands dont l'éclat persistait à travers un voile de vieillesse, ce foulard blanc, à la mode de 1848. Il usait sciemment de ces particularités, mais avec un tact et une courtoisie de grand seigneur, que la fréquentation des cours de Berlin et de Pétersbourg avait poussés à l'extrême; mais plutôt qu'à ceux de l'*Héroïque* de Beethoven sa figure ravagée évoquait certains thèmes musicaux, elle faisait songer, par la tendresse énigmatique qui soudain dessinait un sourire furtif autour de sa bouche, à l'un de ces motifs d'une symphonie de Schumann ballottés sans fin entre la tempête et les éclaircies. On résistait difficilement à tant d'art. Bismarck maniait tous les registres de la séduction avec une égale maîtrise... C'est ainsi qu'il avait dû parler à ses collègues de la Diète de Francfort, au subtil Autrichien, mi-viennois mi-levantin, le comte de Prokesch-Osten, à l'inquiétant baron bavarois von der Pfordten et, plus tard, au prince régent Guillaume, à Gortschakoff, à Napoléon, à Disraëli.

Oui, mais plus on l'écoutait, plus l'impression se précisait que justement ses paroles s'adressaient à une génération disparue, que toute sa pensée était tournée vers un passé déjà historique. De là venait que sa conversation, si étincelante fût-elle, avait quelque chose de spectral : on eût dit que nous l'avions lui-même tiré de la tombe.

Comme s'il eût voulu par avance marquer le caractère de l'entretien, il commença par nous raconter sa vie, du temps où il était élève de l'école d'agriculture de Greifswald. « Je logeais chez un menuisier, Zornow, je crois — la maison était dans la banlieue, près du port ». Il tira quelques bouffées de sa pipe et poursuivit : « C'était encore une erreur du sort. Mes parents voulaient que j'apprisse l'agriculture. Pour bien faire, j'aurais dû entrer comme volontaire chez l'administrateur d'une grande propriété terrienne, où il faut se mettre au travail dès quatre heures du matin. » Il dit encore : « Ma plus mauvaise période fut l'année 66; j'avais eu à soutenir bien des luttes les années précédentes, dans la

coulisse. Il s'était formé ici (il se prit la tête d'un geste significatif) une sorte d'abcès, qui, alors, quand tout fut liquidé, creva. Je m'effondrai, à bout de nerfs. »

L'un de nous, qui avait des parents dans les provinces baltiques russes, fit allusion à la situation presque désespérée de cette contrée, alors soumise au régime des ordonnances de russification d'Alexandre III. Le prince, pour qui les bons rapports avec la Russie primaient tout, n'éprouvait certainement pour ces Russes allemands qu'un intérêt très atténué, quelque peu ironique. « Maintenant que les voilà prisonniers dans l'antre de l'ogre, nous ne pouvons leur venir en aide. Si je voulais faire une politique machiavélique, j'irais même jusqu'à souhaiter qu'ils fussent russifiés le plus tôt possible; car tant qu'ils restent Allemands de culture, ils constituent pour la Russie un élément de force, d'énergie... Ils sont pour la plupart honnêtes et travailleurs. Toutefois, un Russe me disait un jour que, quand un Allemand se met à voler, il est pire que dix Russes... Le Russe ne pense pas à l'avenir, il se contente de ce qui lui est nécessaire pour le jour même : l'Allemand, lui, vole à la fois pour sa femme, pour ses enfants et les enfants de ses enfants. Et il le fait avec un certain *furor teutonicus*. Mais, en général, l'Allemand, fonctionnaire ou officier pensionné, éprouve le besoin d'être considéré par ses voisins de campagne, quand il retourne dans sa province; et c'est pourquoi, tant qu'il reste Allemand, il est pour la Russie un élément précieux. » Il en vint à parler de la tendance centralisatrice et égalitaire de l'État moderne, se refusant à en admettre l'opportunité pour le Reich : « Je ne pouvais exprimer toute ma pensée hier, devant tout ce monde, quand je disais : vous devez rester attachés à la constitution. — Je ne suis pas pour qu'on aille tout le temps regarder si tout pousse comme il faut. Si l'on retire à chaque instant, pour les examiner, les greffes qu'on a posées, jamais elles ne prendront. Je suis toujours inquiet à l'idée que ce que j'ai mis quarante ans à construire péniblement, pourrait s'effriter à nouveau, pierre à pierre. Si les États fédéraux, sans en excepter la Prusse, sont convaincus qu'ils retirent du Reich moins d'avantages qu'ils n'en auraient eu en restant indépendants, c'est là un grand

danger; je veux dire : si le roi de Saxe, par exemple, croit qu'il n'est pas protégé dans ses droits comme il le serait par ses propres moyens, ou s'il croit qu'il pourrait, peu à peu, perdre sa souveraineté. Pourvu que nous ne mettions en commun que le strict nécessaire, que nous ne retombions pas dans les tracasseries douanières saxo-prussiennes et hesso-prussiennes de l'ancienne confédération germanique, c'est là tout ce qu'il nous faut. Comme il est dit dans ce vieux précepte : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* La fidélité des États au Reich doit être spontanée. Un Reich socialiste, par exemple, serait impossible. Nous ne nous laissons pas centraliser comme les Français, nous autres Allemands, nous sommes trop « têtes carrées[1] » (ce disant, il empoignait son crâne, très carré en effet). Je vous l'ai déjà dit avant-hier, je ne trouve pas que ce soit un bonheur d'avoir une centralisation comme celle qui existe à Paris, où la population de la capitale peut modifier la forme de gouvernement pour la province tout entière. La tête est trop grosse pour le pays, la France souffre de congestion à la tête. »

Quelqu'un cita un passage de Busch, où l'on voit Bismarck se promenant seul, au clair de lune, pour méditer ses projets. « Oui, c'est exact. Rien ne favorise davantage l'éclosion des idées que de se promener ainsi de long en large, sur un chemin uni. Ou bien le soir, le silence, quand on est couché dans l'obscurité. Il m'est souvent arrivé de rallumer la lumière et de noter une pensée sur la première feuille que j'avais sous la main, sur la page de titre d'un livre par exemple. Mais le matin, en relisant ce que j'avais écrit, je voyais que je ne pourrais rien en faire; l'idée était juste, mais la forme trop excitée, trop enfiévrée. »

La période la plus dure de ma vie, ce fut, en 1866, à Nikolsburg. Tout le monde au camp m'appelait « Questenberg[2] ». Les officiers ne me saluaient plus. Jamais je n'ai vu le roi aussi violent que le jour où je lui proposai la paix[3]. Contre l'une des

1. En français dans le texte.
2. Personnage louche du « Wallenstein » de Schiller.
3. Au lendemain de Sadowa, le roi aurait voulu poursuivre sa campagne victorieuse contre l'Autriche.

parois de la pièce, il y avait un grand canapé, comme celui-ci; le roi s'y effondra, se prit le visage dans les mains (le prince mimait toute la scène) et se mit à sangloter comme s'il avait le hoquet. Je lui déclarai que s'il ne voulait pas accepter la paix, je ne pouvais pas rester ministre. Nous nous séparâmes sans nous être mis d'accord. Mais il ne fallait pas songer à poursuivre la guerre; le choléra régnait dans la troupe. En me rendant auprès du roi, j'avais rencontré dans l'antichambre deux colonels d'infanterie. Je leur demandai des nouvelles de leurs hommes. Le premier me dit que trois cents avaient le choléra; le second, que le tiers seulement de son régiment était encore valide. Cela me rendit plus résolu que jamais! Si nous avions continué la guerre, nous aurions dû pénétrer en Hongrie. Je connaissais la Hongrie pour y avoir séjourné — des fermes de plusieurs milles carrés, et, pour chacune, un seul puits, un de ces puits couverts comme ça (le prince dessinait le puits dans l'air), avec un seau. Voilà l'eau qu'il nous aurait fallu boire! Et qu'aurions-nous fait de ce gigantesque bloc de provinces qui s'étendait du Tyrol à la Transylvanie? Si nous l'avions démembré, nous aurions dû le reconstituer, et c'était impossible. Je demandai alors à Moltke ce qu'il ferait si la France nous déclarait la guerre. Il répondit : « Nous nous replierons en deçà de l'Elbe et de là nous continuerons les deux guerres ». J'en savais assez! S'il avait dit : « Eh bien, nous terminerons la guerre ici, et nous marcherons contre les Français; ou bien : nous concluerons la paix à tout prix, pour marcher contre la France avec l'Autriche ou seuls », — peut-être aurais-je hésité. Mais maintenant j'étais fixé. Ç'aurait été une pitié de devoir abandonner tous les avantages que nous avions acquis par la guerre. J'expliquai à Moltke que nous nous exposerions à une guerre non pas contre l'Empire, mais contre le peuple français. Il y avait gros à parier que, sitôt la frontière franchie, le peuple se soulèverait; cela était déjà arrivé trois ou quatre fois au cours de l'histoire. Mais je n'ai pas convaincu le vieux Moltke. Quand j'eus regagné ma chambre, après mon rapport chez le roi, j'étais dans un tel état que je me demandais — ma chambre était au troisième étage — s'il ne valait pas mieux me jeter par la fenêtre. C'est alors que le Kronprinz entra, s'approcha

de moi, me tapa sur l'épaule et me dit : « Vous savez que, dès le début, j'ai désapprouvé cette guerre que vous avez déclenchée, mais si vous désirez y mettre fin, je parlerai avec mon père et je verrai si je puis le faire changer d'avis. » Je répondis : « Ce serait vraiment très aimable, Altesse royale. » Le Kronprinz se rendit auprès du roi, et, au bout d'un moment, il me rapporta, signé par le roi, le projet manuscrit que je lui avais remis tantôt. Dans la marge, en travers, Sa Majesté avait griffonné une remarque on ne peut moins flatteuse pour moi, une véritable offense : « Du moment que mon fils s'est rangé du côté de mon premier ministre qui, face à l'ennemi, me menace de démission, et que je ne puis le remplacer pour l'instant, je signe, après de glorieuses victoires, cette paix honteuse. » Le prince, en nous citant cette phrase, riait aux larmes.

Quelqu'un lui ayant demandé s'il était vrai qu'il écrivait ses mémoires, il répondit : « Oui » — il hésitait, tira quelques bouffées de sa pipe — « mais cela paraîtra après ma mort. La voix d'outre-tombe a plus de poids. Et puis, je veux dire la vérité, je ne veux pas travestir les faits. Et dire la vérité, ce n'est pas toujours possible par le temps qui court. Sans compter que je me ferais beaucoup d'ennemis, et j'en ai déjà suffisamment. »

L'ecclésiastique se permit à ce moment une attaque brusquée — véritable bombe lancée dans la conversation — en demandant au prince, de but en blanc, ce qu'il pensait de Guillaume II. — Bismarck souffrait d'un œil, atteint d'engorgement lacrimaire; par intermittence, une larme roulait sur sa joue, ce qui lui donnait une certaine ressemblance avec un gros saint-bernard légèrement chassieux. Il resta tout d'abord silencieux et parut lutter avec lui-même; puis, à l'instant où la larme se mettait à rouler, il prit un verre, se leva à demi et articula solennellement : « Nous allons boire au *vieil* empereur; *lui c'était un gentleman*. Il lui arrivait bien d'être violent, de s'emporter parfois; mais ensuite il en était peiné, et au bout de cinq minutes la colère était passée. Il n'avait jamais le sentiment qu'on voulût attenter à sa couronne; cela ne lui serait pas venu à l'idée. Il planait toujours au-dessus de tout. Au contraire, quand un de ses serviteurs, comme moi, était puis-

sant et considéré, il s'en réjouissait. C'est que nous étions tous *ses* serviteurs; il occupait toujours le sommet de la pyramide. Et c'est ce qui est nécessaire : sinon on perd les gentlemen de son entourage... » Là, le prince fit une de ses pauses savantes, puis continua : « Le vieux Monsieur se montrait toujours d'une touchante amabilité envers ses serviteurs; il allait rendre visite aux veuves de ses fonctionnaires et officiers, jusqu'en ses dernières années, alors qu'il ne pouvait qu'à grand'peine monter les escaliers. Très caractéristique, l'histoire qui lui est arrivée avec l'un de ses domestiques. Il faut vous dire que l'Empereur n'avait jamais d'argent sur lui, sauf pour les achats de Noël, qu'il faisait lui-même. On lui fourrait alors quelques rouleaux de pièces d'or dans la poche (le prince mit sa main au gousset) et c'est avec cela qu'il payait ses emplettes. Un jour, en rentrant chez lui, il oublia les rouleaux dans la poche de son manteau. Quand il les réclama, ils avaient disparu. Mais, un peu plus tard, ils furent remis à leur place. Un seul domestique avait pu les prendre. Le vieux Monsieur le fit appeler, l'interrogea, et, au bout d'un moment, le coupable finit par avouer. L'Empereur ne dit pas un mot, mais lui administra simplement une gifle formidable. Comme le fonctionnaire voulait se retirer, il le rappela et lui dit : « Allons, emportez votre argent! » et lui remit les rouleaux volés. Maintenant qu'il avait été puni de sa faute, il fallait aussi qu'il en retirât les avantages.

» Le vieux Monsieur n'avait rien d'un aigle, avec sa conception terre à terre de la politique. A une époque où nous étions alliés à la Russie et à l'Autriche et où il s'agissait d'être également en bons termes avec l'Angleterre et l'Italie, je me souviens qu'il me dit en me tapant sur l'épaule : « Vous savez, chaque jour je me félicite de n'être pas dans votre peau. Vous me faites toujours penser au bonhomme du cirque, — comment l'appelle-t-on? — l'équilibriste, qui jongle avec cinq balles, dont trois sont toujours en l'air. » Mais je n'ai jamais rencontré un homme aussi dénué de peur. Après l'attentat de Nobiling, alors qu'il n'avait pas encore repris la charge du gouvernement, je me rendis chez lui pour lui présenter, pour la première fois, mon rapport politique sur le Congrès de Berlin qui siégeait à ce moment-là; il avait la tête encore tout enve-

loppée de pansements et des douleurs partout par là (le prince porta sa main au menton et aux joues), — et voici ce qu'il me dit : « Vous savez, tous mes médecins n'ont été que des imbéciles — excusez-moi, docteur (cela, à l'adresse de Schweninger) —, le seul qui ait vu ce qu'il me fallait, c'est Nobiling, il m'a fait une bonne saignée. » Or, à ce qu'on m'a raconté, son manteau, quand on le rapporta, après l'attentat, était lourd de sang. Mais l'Empereur avait raison; ç'avait été une sorte de saignée dont il s'est fort bien trouvé. Tandis qu'auparavant, pendant les rapports, il perdait souvent le fil et me posait des questions qui me surprenaient, il fut, après cet attentat, parfaitement lucide, jusqu'à la fin de sa vie. » Bülow rappela que le prince, en quittant Berlin, avait été déposer des fleurs sur le tombeau de l'Empereur. « Oui, oui, on nous avait jeté des fleurs dans la voiture, et je choisis les plus belles roses, comme celles-ci (celles que nous lui avions offertes) — mon jardinier avait oublié de m'en envoyer, et d'ailleurs on n'avait plus le temps d'en aller chercher d'autres, — et je les déposai sur le tombeau, j'avais besoin de me sentir une fois encore près du vieux Monsieur. »

Herbert, qui était tout d'abord demeuré silencieux, agité et fermé, puis s'était retiré, venait de reparaître dans l'embrasure de la porte, comme pour nous signifier que l'entretien était terminé. Le prince nous accompagna jusque dans la grande salle, secoua vigoureusement la main à chacun de nous, et nous dit : « Au revoir! » Un instant encore, il s'arrêta sur le palier, grand, massif, une montagne humaine, avec la neige des cheveux coupés court, la tête puissante solidement posée sur les larges épaules, les sourcils blancs broussailleux, au-dessus des yeux d'un bleu de glacier. « Au revoir! » Nous étions déjà dans l'escalier quand il nous salua une dernière fois. Puis il s'éloigna pesamment, disparut, tandis qu'on entendait encore la lourde résonance de ses pas.

COMTE HARRY KESSLER

[Traduit de l'allemand par BLAISE BRIOD.]

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE

A

MADAME DE BEAULAINCOURT[1]

1866

XIII

Mardi, 27 août [1867].

Madame,

Je suis toujours *in statu quo*, un peu plus mal qu'à l'ordinaire à cause de l'orage qui me tortille les nerfs. Je n'ose sortir ce soir, parce que je m'en suis mal trouvé hier, mais demain j'irai vous voir si Dieu me prête vie. Ce que vous me dites de l'émigration en masse à Biarritz ne me fait pas repentir d'avoir décliné une aimable invitation[2]. Maintenant le monde me rend encore plus triste que la solitude, surtout le monde des eaux et des bains.

Je suis surpris qu'une personne aussi militaire que vous fasse autant d'attention à quelques méchantes capsules. Les fusils à aiguille ou à pierre ne gagnent pas les batailles, ce sont les généraux. Sur cet article je partage vos craintes,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

2. « L'Impératrice m'a fait inviter par Viollet-le-Duc à l'accompagner à Biarritz, en me promettant de me soigner si j'étais malade. Je lui ai répondu que je n'aurais pas l'indiscrétion d'accepter, que je n'étais plus bon à rien, triste comme un bonnet de nuit, et que je devais imiter la délicatesse des chats, qui, lorsqu'ils se sentent malades, vont crever dans un trou sans faire de scandale. » *Lettre à madame de Montijo*, 6 septembre 1867.

car je ne vois guère de grand capitaine que le général de Goyon, assuré d'ailleurs de la bénédiction du Pape. Je regrette bien de n'avoir pas accepté l'offre que me faisait autrefois le général Jomini, de m'apprendre en six leçons la tactique et la stratégie. J'aurais été sans doute un aussi grand général que M. Thiers.

Je persiste et persisterai longtemps à ne pas croire à la guerre. Vous aurez lu le discours de Lille[1] qui me donne raison ce matin. Mais j'ai d'autres arguments. C'est l'affaire d'Orient qui arrêtera tout d'une part, et de l'autre le bon sens de M. de Bismarck, qui tient à faire éclore ses œufs avant de les exposer à devenir une omelette. Le temps est pour lui et je ne le crois pas homme à risquer plus qu'il ne peut gagner.

Adieu, madame, nous discuterons cela à loisir. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XIV

Mercredi [11 septembre 1867].

Madame,

Voici votre volume qui m'a assez surpris. Croyez cependant que je vous recommanderai d'autres modèles pour vous perfectionner en éloquence.

Ne pourriez vous pas dès à présent, et sans attendre des progrès naturellement très rapides, puisque je dois être votre professeur, écrire à M. de Budberg[2] que :

M. M[érimée] de l'Académie f[rançai]se et chevalier de plusieurs ordres, a commis quelques articles[3] à la gloire d'un livre russe, l'Histoire de Pierre le Grand

par

M. Oustrialof

archiviste (?) à Pétersbourg, et qu'il désirerait fort en envoyer copie au dit M. Oustrialof; que Son Excellence ferait une

1. 26 août 1867. C'est le fameux discours des *points noirs*.
2. Ambassadeur de Russie en France de 1862 à 1868.
3. Comptes rendus par Mérimée de *Histoire du règne de Pierre le Grand*, par N. Oustrialof, Saint-Pétersbourg 1858-1863, 5 vol. in-8°, parus dans le *Journal des Savants*, juin 1867 à février 1868.

chose bien utile à son pays et à sa gloire s'il voulait charger un de ses courriers de porter à Pétersbourg trois articles du dit académicien, dont le dernier sera prêt le 2 ou 3 octobre.

Vous ajouterez qu'il n'y a rien dans ces articles qui soit contraire aux mœurs.

Quoi faisant, Madame, vous me ferez un bien grand plaisir.

Je suis repris d'étouffements. J'ai eu l'imprudence d'aller voir mademoiselle Patti, et elle m'a fait trop de plaisir, ce qui m'a donné une crise ce matin.

Si elle était en ma possession, je la rouerais de coups pour l'empêcher d'employer une voix admirable à des gazouillements de fauvette, qu'on ne peut s'empêcher de trouver merveilleux et qui vous donnent ensuite des remords sur le mauvais goût qu'on a.

Je passe mon temps à réfléchir au cours que vous m'avez demandé. Il me semble qu'avec une élève telle que vous, Madame, je vous aurai tout appris en une leçon. Quand commencerons-nous?

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XV

Lundi [7 octobre 1867].

Madame,

J'ai le cœur trop serré pour pouvoir écrire un article du moins à présent[1]. Quant à une lettre à l'Impératrice, que lui dire? Je ne sais pas de détails, je n'ai vu personne, et c'est un billet de deux lignes de Pelletier[2] qui m'a appris la triste nouvelle. Je crois comme vous qu'il est usé par des émotions intérieures qu'il cachait avec soin. Ceux qui l'ont bien connu savent à quel point il était sensible. Je l'ai vu en bien des circonstances, se désespérer pour des misères, et je suis convaincu que dans sa dernière disgrâce, il n'a été préoccupé que d'une chose, c'est de la perte de l'amitié de l'Empereur. Il y tenait bien plus qu'au pouvoir.

1. Achille Fould était mort à Tarbes, le 5 octobre 1867.

2. Secrétaire général du Ministère de la Maison de l'Empereur. Suivant H. de Viel-Castel, il était, par sa femme, cousin du fameux Libri.

J'ai à me reprocher de ne pas vous avoir prévenu hier, car j'ai appris sa mort par un mot de Pelletier. Mais j'en ai été si accablé que je suis resté chez moi étourdi et consterné. Je suis encore sous cette première impression. Si je puis sortir demain, Madame, j'irai vous dire adieu et je tâcherai d'apprendre quelque chose auparavant chez Pelletier.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XVI

Lundi soir [14 octobre 1867].

Madame,

J'ai reçu votre lettre comme je partais pour la triste cérémonie que vous savez. Il faisait très beau temps et la pluie n'est venue que lorsque tout était fini. M. F[ould] n'avait rien dit dans son testament au sujet de ses funérailles qui ont été réglées ministériellement. J'aurais mieux aimé moins de pompe. Nous étions tous en uniforme. Le ministre qui s'appelle Rognon[1] a fait un discours aussi niais qu'inconvenant. C'était un éloge de l'Empereur et des ministres actuels. Il semblait dire : donnez-moi la croix. Au contraire M. Baroche a parlé assez bien. Il était très ému, à deux pas du tombeau de sa fille. Puis M. Lefuel comme président de l'Académie des Beaux Arts qui a prononcé quelques mots en pleurant. C'est à M. Fould qu'il doit le Louvre. Il y avait beaucoup de monde et tous sérieux et réellement tristes. Voici les détails qu'on m'a donnés sur la mort de M. F. Il s'était levé de très bonne heure et était allé voir ses chevaux; en rentrant il s'est plaint du froid, et s'est fait mettre un sinapisme, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire une douzaine de lettres et de recevoir beaucoup de monde. Il n'a pas voulu dîner à table et s'est mis au lit, a pris un bouillon et fumé un cigare, puis a dit à son valet de chambre de n'entrer que lorsqu'il le sonnerait. A 7 heures 1/2 est venue une dépêche télégraphique que le valet de chambre lui a portée, il a cru qu'il dormait, a marché sur la pointe du pied et l'a mise sur sa table de nuit.

1. Le service funèbre avait été célébré par le pasteur Rognon, le 14 octobre, dans l'église protestante de l'Oratoire du Louvre.

Une heure après Madame Fould est entrée. Il était mort et déjà froid. Il est probable qu'il était déjà mort quand le valet de ch[ambre] est entré. La première personne qu'Adolphe a rencontrée sur la gare à Bordeaux était Madame Gustave. Elle a voulu voir madame Fould qui ne l'a pas reçue. Gustave[1] qui paraît avoir pris depuis son mariage des leçons d'art dramatique a fait à ce sujet une scène du plus haut pathétique à sa mère, qui n'en a pas été la dupe et lui a reproché de jouer la comédie. Il paraît que le testament a été fait de façon à ne laisser à Gustave que ce que la loi lui accorde. Adolphe est dans un état à faire pitié. Madame Thuret part ce soir pour aller chercher madame Fould à Tarbes. Tous les ministres excepté M. Rouher étaient à l'enterrement. M. Walewski très jeune et beau, M. de Budberg, M. de Goltz et le Turc, Canrobert, le maréchal Vaillant, Niel, Bazaine. M. de la Valette m'a conté l'aventure de Saint Jean de Luz. Il était lui *13e, dont un PRÊTRE*[2], dans le canot. L'amiral de la Gravière tenait le gouvernail et discutait sur la route à suivre avec le pilote. Si vous aviez une dent à vous faire arracher, vous ne vous adresseriez pas à Nélaton? Pourquoi donner la barre d'un canot à un amiral? Au moyen de quoi on a donné contre un rocher assez fort pour que le pilote qui était à l'avant soit tombé dans la mer sans que personne s'en aperçût. Il a eu la mâchoire écrasée, et est resté au fond de l'eau qui n'était guère profonde. Les matelots se sont jetés à l'eau et ont pris le prince qui a été fort mouillé, mais a fait très bonne contenance. L'Impératrice qui avait grand peur pour lui, lui criait : N'aie pas peur, Louis — Il a répondu : Je m'appelle Napoléon. Tous ont été surpris de son sang-froid. Dès qu'il a été en sûreté, l'Impératrice qui ne savait rien du sort du pilote, a joui à son aise de l'événement. Tout le monde a passé du rocher à terre, ayant de l'eau tantôt jusqu'aux genoux tantôt jusqu'à la ceinture. On a télégraphié à l'Empereur « Nous sommes tombés à l'eau », et il n'a eu qu'une peur rétrospective.

1. Gustave Fould avait épousé, à Londres, l'actrice Valérie.

2. L'abbé Bernard Bauer. — Tous les détails de cet accident sont racontés par madame Carette (née Bouvet). *Première série des souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, Paris, Ollendorf, 1896, p. 95 et suiv.

On est très inquiet pour Rome. Les Italiens disent qu'ils ne peuvent garder un cordon de 75 lieues. Ils voudraient, je crois, occuper tout le territoire, sauf Rome. D'ailleurs il ne semble pas qu'il y ait à craindre une émeute à Rome même. Je crois même que la plus grande partie de la population est antigaribaldienne.

Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

P^r M.

Je ne suis pas trop mal ce soir mais un peu fatigué seulement.

XVII

Paris, 27 oct[obre] [1867].

Madame,

Je ne vois que des gens effrayés et des prophètes de malheur. En effet il me semble que l'avenir n'est pas riant, mais nous nous trouvons dans une position où il me semble qu'il n'y a pas d'hésitation possible. Sans doute il est déplorable que l'entêtement de deux vieillards stupides nous oblige à risquer nos hommes et dépenser notre argent[1]. Sans doute il eût mieux valu ne pas faire le traité du 15 septembre, mais le traité est fait et il faut l'exécuter. Ce qui caractérise ce temps-ci, c'est que personne ne croit que le gouvernement soit tenu de remplir sa promesse. M. de Bismarck, dit-on, n'observe pas les traités. Il y a des gens qui volent, est-ce une raison pour que je mette votre montre dans ma poche? Quant aux résultats de l'expédition, il me paraît probable qu'ils seront déplorable; ou nous arriverons trop tard à Rome, ou nous aurons à faire la guerre à l'Italie, c'est-à-dire à défaire l'œuvre dont nous nous vantions, et Dieu sait à quel prix. Si nous ramenons en Italie les Princes dépossédés, ou si seulement leurs adhérents nous aident, quel triomphe pour les légitimistes qui d'ailleurs se croiront dispensés de toute reconnaissance!

1. Intervention de la France pour empêcher les bandes garibaldiennes d'envahir le territoire pontifical, en vertu de la *Convention* du *15 septembre 1864*, par laquelle Victor-Emmanuel s'engageait à ne point attaquer le territoire du Saint-Siège et à empêcher même toute agression venue de l'extérieur.

L'hypothèse la plus heureuse serait de dégoûter les Italiens du siège de Rome et d'y rester, jusqu'à la mort du Pape, à protéger des prêtres qui cherchent à nous faire le plus de mal possible, en inutilisant une partie de notre armée, et nous aliénant à tout jamais des gens qui déjà ne nous veulent pas grand bien. Pendant ce temps-là les Prussiens auront assez beau jeu à nous insolenter, et ce que je crains par dessus tout, c'est l'effet que les clabauderies des journaux produiront dans ce pays-ci déjà si troublé. Je ne crois pas qu'on ait une Chambre autre que séditieuse aux prochaines élections. Ajoutez à cette perspective la possibilité de nouvelles tentatives d'assassinat, art que les Italiens entendent beaucoup mieux que celui de la guerre.

Quand le plan est mauvais, les détails sont toujours détestables. Que dites-vous de la note du *Moniteur* et de son style : « L'empereur a révoqué l'ordre de suspendre l'embarquement? » On n'ose dire : a donné l'ordre d'embarquer. Mais on a peur de parler net; quant à agir avec fermeté, c'est une autre affaire[1].

Connaissez-vous le général qui commande l'expédition[2]? Pourquoi n'y envoie-t-on pas le comte de Palikao qui est bon catholique et un fin merle. J'aurais plus de confiance en lui qu'en bien d'autres.

J'ai vu hier la reine des Pays-Bas qui est toujours très gracieuse, mais elle a un fils qui a l'air d'un macaque malade. Je n'ai jamais vu de si vilain monstre.

On dit que l'Emp[ereur] d'Autriche est très poli et a bon air, mais qu'il a peu d'idées, et qu'en outre, il se croit l'objet d'une malveillance particulière de la divine Providence, dont il se désole.

Le plus désolé, c'est moi. Vous qui faites de si belles roses ne pourriez vous m'écrire une lettre de cette couleur, j'en ai besoin. Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

P^r M.

1. Le 28 octobre les troupes françaises arrivaient à Civita-Vecchia; le 30, leur avant-garde était à Rome.
2. Le général de Failly.

XVIII

Paris, 31 oct[obre] au soir [1867].

Madame,

Je suis abandonné de tout le monde entier. Mes amies anglaises qui venaient souvent me tenir comp[agn]ie le soir, sont parties pour Cannes. Je ne sais que devenir. Les journaux ne m'offrant que peu de sujets d'amusement, je viens de lire *M. de Camors* qui m'a fait faire du mauvais sang. Ce qu'il y a de plus triste dans mon fait, c'est que j'espérais que vous m'écririez quelque chose de joli et que vous ne me dites rien du tout. Je suppose que vous venez de faire de la peine à des cerfs ou à des sangliers et qu'après avoir instrumenté du couteau de chasse, vous dédaignez de vous servir d'une plume. Vous feriez une bonne œuvre pourtant en me faisant un petit brin de lettre.

Ces affaires d'Italie me donnent des insomnies et surtout le tiraillement qu'elles produisent chez les grands personnages qui nous gouvernent. Le maréchal Niel veut que nous fassions la guerre à Victor Emmanuel; M. de la Valette que nous avalions toutes les couleuvres qui viendront de ce côté. On flotte entre les deux opinions et en attendant l'écheveau s'embrouille tous les jours davantage. Je cherche à savoir quelle est l'opinion de la France et je ne sais trop s'il y a une majorité bien décidée d'un côté ou de l'autre. Il me semble pourtant qu'on ne veut pas que les Italiens se moquent de nous et que Garibaldi mange le Pape. En même temps on voudrait que nous ne défissions pas ce que nous avons fait à Solférino et que nous ne fussions pas à Rome les champions de l'absolutisme. Concilier tout cela ne me semble pas facile. On me dit que dans la Bretagne et le Nord il y aura des élections violemment carlistes si on n'intervient pas avec vigueur, et du département du Nord on m'annonce à peu près la même chose. A Paris les boutiquiers sont garibaldiens.

J'ai donc lu M. de Camors[1] et je voudrais savoir ce que vous en pensez. J'ai perdu le fil de la jeunesse actuelle. Croyez-vous qu'il y ait des dames qui après s'être données

1. La publication de *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, dans la *Revue des Deux Mondes*, avait commencée le 15 avril 1867.

à leur amant lui disent : « Vous allez bien me mépriser[1] », et des amants qui répondent : « Parbleu ! » Et s'il y a des maris qui se mettent derrière des rideaux pour qu'on leur joue une petite pièce? Et des sociétés secrètes où on s'engage à vivre selon les lois de l'honneur et enfin bien d'autres choses? Tout cela m'a estomaqué et me paraît à mille lieues de la vie réelle. Mais je serais porté à croire que les gens de Nevers et d'Aurillac croient que les choses se passent ainsi à Paris. Adieu, Madame, ayez donc un peu de charité. Ne pourriez-vous laisser les cerfs tranquilles pour un jour ou plutôt pour une demi-heure? Je suis toujours souffreteux. J'ai étouffé hier pendant une grande heure. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr M.

XIX

Paris, 52, rue de Lille,
8 novembre [1867].

Madame,

Mille remerciements pour votre bonne et aimable lettre. Vous êtes d'ordinaire une correspondante si exacte que j'étais vraiment inquiet de n'avoir pas pris de vos nouvelles. Je pars demain pour Cannes[2]. Ici je ne respire plus du tout depuis que le froid est venu avec toutes ses horreurs. Je suis allé conter mon triste cas à mon président, et le prier de me mander par le télégraphe quand la patrie aurait besoin de moi. Il me semble que les affaires auraient pu tourner plus mal qu'elles n'ont fait[3]. Je croyais les Italiens plus enragés qu'ils ne se sont montrés. Il y a chez eux un désir de conservation qui donne du bon sens aux plus fous en apparence. Le seul à qui je ne pardonne pas de ne s'être pas fait tuer, c'est Garibaldi. C'était son droit et son devoir. Après ses proclamations boursouflées, retourner à Caprera est ignoble. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que notre Saint-Père le Pape

1. Mérimée a-t-il donc oublié que Julie de Chaverny, dans la *Double Méprise*, après s'être donnée à Darcy, lui écrit : « Vous devez bien me mépriser. » Il est vrai que Julie déchire la lettre commencée.

2. Mérimée partit pour Cannes le 10 novembre.

3. Le 3 novembre, les troupes du Pape s'étaient heurtées aux Garibaldiens à *Mentana*, et l'intervention des Français fut décisive.

ne croit pas du tout qu'il ait des obligations à l'Empereur, ni à M. Chassepot dont les zouaves pontificaux ont étrenné les fusils[1]. C'est la Sainte-Vierge qui a tout fait. On lui donnera sans doute une belle robe, et à nous un chat dans les jambes. On prétend, mais j'en doute, que nos généraux l'ont pris tout d'abord d'assez haut, donnant des ordres comme chez eux. La promesse d'amnistie qu'ils ont faite sera-t-elle ratifiée? Si non, cela est bien grave. Madame Ratazzi[2] aurait eu, dit-on, beaucoup de part à ce joli tripotage. Elle avait embobeliné M. Frémy[3] pour obtenir de l'Impératrice de la voir. M. F. a été rembarré, de là sa colère qui s'est d'abord tournée contre F. (peut-être parce qu'elle n'a pu en tirer des actions du Crédit foncier) puis contre l'Empereur. Elle a changé son auguste mari, les uns prétendent que ça été en lui disant qu'elle avait le secret de César, selon les autres, en lui persuadant qu'elle venait de tâter le pouls à la France et qu'elle ne bougerait pas. Maintenant comment Victor-Emmanuel se tirera-t-il de tout cela? Quant à lui-même il m'inspire peu d'intérêt, mais je ne voudrais pas voir gâter tout à fait notre ouvrage déjà si compromis.

Puisque vous n'aimez pas plus que moi M. de Camors, lisez, dans le *Correspondant*, Fumée de M. Tourguenef[4]. Cela me semble très bien. Cela a commencé il y a trois mois et cela finira ce mois-ci. En Russie cela a fait un scandale de tous les diables à cause des portraits dont les originaux se sont reconnus, mais ressemblance à part, je trouve que cela est intéressant, amusant et vrai. Mignet est fort malade d'une fluxion de poitrine. Cependant il était un peu mieux hier soir. M. Duchâtel s'est éteint sans grandes douleurs[5].

1. On avait essayé pour la première fois le fusil Chassepot. « Les fusils Chassepot ont fait merveille », écrivit alors le général de Failly.

2. Madame de Solms qui avait épousé, le 3 février 1863, Urbain Rattazzi, premier ministre italien. Elle est l'auteur des *Mariages de la Créole*, dont Mérimée parle dans ses *Lettres à une Inconnue*, II, 312.

3. Louis Frémy, gouverneur du Crédit Foncier de France.

4. Mérimée avait corrigé les épreuves de la traduction de *Fumée*, par le prince Galitzine, et tenté vainement de rétablir le texte auquel le traducteur faisait « des changements bien drôles pour la morale ». Cf. *Lettres à une Inconnue*, 27 septembre 1867; à *madame de Montijo*, 23 septembre 1867; à *madame Delessert*, 27 septembre 1867.

5. Sur Tanneguy Duchâtel, mort le 5 novembre 1867, voir Ludovic Vitet *Le comte Duchâtel*, Paris, Michel Lévy, 1875.

J'ai vu hier à l'Académie M. Guizot toujours jeune, qui parlera sans doute samedi. J'ai vu aussi Montalembert qui a fort mauvaise mine, mais qui marche et qui conserve son ironie de grand inquisiteur. Je n'entends plus parler de changements ministériels. Il y a quelques jours on donnait comme certaine la retraite de M. de Lavalette et de M. de Moustier. Au reste ce n'est jamais qu'au dernier moment que les choses se font dans ce pays-ci, et nous avons encore dix jours[1]. Adieu, Madame. Ne m'oubliez pas, ce me serait une peine très sensible. Il n'y a guère que vous depuis la mort de notre pauvre ami qui me rattachiez encore au monde. Veuillez être mémorative que Cannes n'est plus dans le département du Var mais dans celui des Alpes Maritimes. Le département du Var est ainsi nommé à cause que le Var n'y passe pas. Adieu encore Madame, veuillez agréer tous mes vœux et l'expression de mes respectueux hommages.

P^r M.

XX

Cannes, 16 déc[emb]re [1867].

Madame,

Je vous ai envoyé l'autre jour une salade confite où il y avait quelques fleurs et feuilles d'eucalyptus. J'espère que vous aurez pu remarquer les étranges procédés de cette fleur qui, au lieu de sépales, a un coquetier avec un couvercle.

J'aurais voulu lire avec vous les débats de la Chambre[2]. Les bras m'en tombent encore. Nigra avait bien raison de dire que l'Italie n'avait qu'un seul ami en France qui était l'Empereur. Le « Jamais » de M. Rouher me semble un de

1. Le 13 novembre 1867, le ministre de l'*Intérieur*, M. de Lavalette fut remplacé par M. E. Pinard, et Pierre Magne était rappelé aux *Finances*. Le marquis de Moustier conservait les *Affaires étrangères*.

Ernest Pinard avait requis comme substitut lors du procès de *Madame Bovary*.

Sur Pierre Magne, voir Joseph Durieux, *Le ministre Pierre Magne* (1806-1879), Paris, H. Champion, 1929, 2 vol. in-8°.

2. Interpellations sur la question romaine, du 2 au 5 décembre. Le 4 décembre, Thiers soutint, en termes passionnés, le pouvoir temporel du Pape. Rouher, enchérissant sur les paroles de Thiers, prononça la phrase fameuse : « *Jamais* l'Italie ne s'emparera de Rome. *Jamais* la France ne supportera cette violence faite à son honneur et à la catholicité... »

ces mouvements oratoires qui ne sont de mise qu'au barreau de Marseille. Il ne voulait pas dire tout ce que M. Thiers avait dit et pour faire des variations sur le même air, il s'est permis un adverbe interdit aux hommes politiques; mais où y en a-t-il aujourd'hui? La guerre étant déclarée entre les deux engeances que j'aime le moins, c'est-à-dire les cléricaux et les révolutionnaires, j'aurais voulu voir le gouvernement lever un troisième drapeau et dire : « Nous avons tenu notre parole et protégé un mauvais gouvernement parce qu'il était attaqué par un pire, et contre les traités. Nous le défendrons encore en cas semblables, sans cesser de lui donner de bons conseils en échange des misères qu'il nous fait, mais s'il nous en faisait de trop grandes, nous le planterions là lui et son temporel. »

J'ai rencontré hier Lord Elcho, le créateur des volontaires en Angleterre. Il m'a paru fort ému du souffle révolutionnaire qui souffle en Irlande et à Londres même et passablement inquiet. Nous ne savions encore rien de l'affaire de la prison de Clerkenwell[1]. Je ne désire pas une révolution en Angleterre, bien qu'il s'y en soit brassé là plus d'une pour l'exportation seulement, mais je suis bien aise qu'ils sachent un peu ce que vaut cette denrée-là. Comme il y a encore du patriotisme dans ce peuple, je crois qu'ils viendront à bout de la verte Erin, dussent-ils traiter les Irlandais comme les cipayes de l'Inde.

Je voudrais, Madame, que vous ne vinssiez dans ce pays que lorsque le temps sera plus assuré, c'est-à-dire en Février. Savez-vous que nous avons eu de la neige il y a huit jours et qu'elle a tenu pendant vingt-quatre heures. Il y a vingt ans qu'on n'avait vu cet odieux phénomène. Les gamins et les chiens la contemplaient avec un mélange de curiosité et de terreur, très comique à regarder par la fenêtre. Cela n'a pas fait de mal aux orangers ni aux oliviers. Il n'y a que les insectes qui en ont souffert et votre serviteur qui s'en ressent encore. Je suis comme un baromètre et le moindre changement me fait baisser. Vous vous moquez de ma crédulité à propos du

1. « Le fenianisme n'est pas une plaisanterie. Je vois dans mon journal que ces messieurs ont fait sauter des murs et tué ou blessé quantité de gens pour délivrer un des leurs de la prison de Clerkenwell. » *Lettre à Panizzi*, 16 décembre 1867.

voyage de Sa Majesté, mais soyez sûre qu'il en a été question, et que des gens du garde-meuble sont venus pour voir ce qu'il fallait de meubles extra. On a renoncé au projet, mais pourquoi? Vous devriez le savoir et me le dire au lieu de railler ma badauderie provinciale[1]. Que dites-vous de ce qui se passe au parlement et des révélations de M. de Kervéguen[2]?

Adieu Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

J'ai bien peur que vous ne tombiez dans quelque trou sous la neige dans vos excursions. Quelle idée de galoper dans une forêt qui n'est pas chauffée, par le froid qu'il fait.

Lisez *Fumée* de M. Tourguenef.

(Sans signature.)

XXI

Cannes 26 déc[emb]re [1867].

Madame,

Vous me demandez une chose très difficile : c'est de vous dire le prix d'un logement ici. Il y a fagots et fagots, mais la grande difficulté est d'en trouver un. Le meilleur hôtel à ce que j'entends dire est l'Hôtel des Princes, mon voisin, dont un escalier est en communication avec moi. Un de mes amis y a une chambre assez jolie, au soleil, avec très belle vue, laquelle, les vivres compris, lui coûte treize francs. Le dîner en chambre coûte six francs. Je crois que si vous pouvez me prévenir une semaine d'avance, je pourrais arranger l'affaire à votre satisfaction.

1. « Les badauds de ce pays-ci, moi compris, croyaient que l'Impératrice allait passer quelques semaines à Nice. *Le Constitutionnel* nous a dit que nous étions des niais... » *Lettre à madame de Montijo*, 16 décembre 1867.

2. Le vicomte Le Coat de Kervéguen, député du Var, accusait le 10 décembre 1867, les journalistes des cinq grands journaux libéraux d'avoir, l'année précédente, reçu 50 000 thalers de la Prusse pour soutenir la politique de Bismarck. Havin, directeur du *Siècle*, et Guéroult de *l'Opinion nationale*, réclamèrent la constitution d'un jury d'honneur qui conclut à l'inanité de cette accusation. L'affaire revint à la tribune le 19 février 1868, G. de Cassagnac ayant repris à son compte les dires de Kervéguen.

Il n'y a eu ni pluie ni nuage depuis quinze jours. Cependant le fond de l'air est froid, mais il fait très bon au soleil. Avez-vous reçu des fleurs et des boutons d'eucalyptus que je vous ai envoyés? Et avez-vous admiré leur arrangement?

Je me suis appliqué sur l'estomac des serviettes que font les religieuses de Tarascon avec la permission de la Faculté. J'ai cru d'abord à un miracle, mais je suis plus poussif que jamais, non, un peu moins qu'à Paris pourtant.

Je suis bien affligé de la mort de Madame de Bassano[1]. Elle me plaisait, et elle me semblait excellente au Palais. Je crois comme vous qu'il est bien difficile de la remplacer. Vous avez une idée généreuse qui ne m'étonne pas de votre part[2]. Mettez-la en exécution. N'y eût-il qu'une chance entre cent de réussite, cela vaudrait la peine de le tenter. Il est très possible qu'on ne vous écoute pas, cependant, je crois qu'il restera quelque chose de ce que vous aurez dit. Deux fois j'ai fait le métier de conseiller. Une fois la charge m'a été imposée, bien malgré moi, l'autre fois je l'ai usurpée. J'ai dit des choses qui n'ont pas été agréables et j'avais lieu de croire que je n'avais produit absolument aucun effet. Si je n'ai pas réussi à faire prévaloir l'opinion qui me semblait la bonne, j'ai du moins eu l'avantage de faire modifier très sensiblement, je dirai presque radicalement le projet dont on était fort engoué[3]. Je suis sûr que de ce que vous direz il en restera quelque chose. Enfin il faut le tenter.

On me dit ici que des troupes sont en mouvement tout le long de la frontière et qu'elles s'attendent à passer en Italie au premier moment. Un fils de M. Beugnot qui est ici en garnison dans notre île, dit qu'on n'accorde aucun congé, qu'on défend tout bagage et qu'on se tient prêt à partir une heure après que le télégraphe aura parlé. Je ne puis croire que les Italiens soient aussi fous qu'ils le semblent, mais je crains que notre ami M. de Bismarck ne les pousse sous main à faire et surtout à dire des sottises.

1. Dame d'honneur de l'Impératrice.

2. Le 16 janvier 1868, Mérimée écrit à madame Przezdziecka : « Ce serait madame de Montebello qui remplacerait, dit-on, la duchesse de Bassano. »

3. Le Senatus-consulte du 14 juillet 1866, avait été remanié, à la suite d'une lettre que Mérimée avait adressée à l'Impératrice.

A propos a-t-il en effet acheté la conscience de ces grands hommes qui font commerce de la presse?[1] On m'écrit que M. Guéroult est véhémentement soupçonné. Au reste pourquoi un ministre ne ferait-il pas ce que font les compagnies de chemins de fer? En tout cas, si une opposition a jamais été dépourvue de patriotisme, c'est bien la nôtre. Et le mal date de loin. Au XVIe siècle les Protestants appelaient les Allemands en France. Tous les moyens sont bons contre le pouvoir. Je voudrais savoir ce que pensent les militaires de la loi nouvelle[2]. Pour moi j'aurais voulu purement et simplement le système prussien, et je suis tout à fait opposé au privilège de l'argent. Personne ne perdra sa carrière pour avoir servi une année dans un régiment, et presque tout le monde y gagnerait, nos petits crevés surtout. Mais notre magnanime nation devient tous les jours plus amie du bien-être, et je la soupçonne de n'avoir plus trop l'amour de la gloire[3]. C'est une déesse beaucoup trop rococo pour notre époque. Le cygne du baron Lambert m'a fort amusé; je me souviens cependant d'avoir dans ma jeunesse tiré sur une pintade, et, ce qui est plus honteux, de l'avoir manquée. Adieu Madame, j'attends vos ordres. On me dit que Nice est plein comme un œuf. Ici nous avons énormément d'Anglais et de Russes, mais ils vont et viennent. Il se peut, si on ne se bat pas en Italie, que le Carnaval en fasse partir beaucoup. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr M.

1. Mérimée écrivait à madame de Montijo le 11 mars 1868 : « Que dîtes-vous de l'affaire de Kervéguen? Lorsque j'étais chef du cabinet de M. d'Argout, je savais exactement le chiffre de la conscience de chaque journaliste. Il ne me paraît pas qu'elle ait fait de très grands progrès depuis ce temps-là. »

2. Les débats sur la loi militaire s'étaient ouverts le 19 décembre 1867. La loi, soutenue par le maréchal Niel, fut votée le 14 janvier 1868. La plupart des militaires de la Chambre votèrent contre le projet, tout de même que Thiers, Berryer et Émile Ollivier.

3. Flaubert écrivait vers la même époque à la princesse Mathilde (*Corresp.* Ed. Conard, 5e série, p. 229) : « J'ai trouvé nos compatriotes encore plus bêtes que jamais. Oh! les bourgeois! Mais si le régime prussien est adopté, les choses peut-être changeront. Alors tout le monde, portant le fusil, saura qu'il doit mourir pour une idée. Cela nettoiera les consciences et enlèvera la crasse épicière qui obscurcit les cerveaux. »

XXII

Cannes, 8 février [1868].

Madame,

Vous me demandez des fleurs comme s'il y en avait à présent. Figurez-vous qu'après l'hiver que nous avons eu, la campagne est de près de trois semaines arriérée. Je n'ai pas encore vu une anémone qui montrât le bout de son nez. Hier je vous ai expédié quelques brins de mimosa pour vous donner une petite signifiance plutôt que pour vous offrir un échantillon de notre triste flore de 1868.

Je suis bien fâché de savoir vos projets renversés et surtout par le triste motif que vous avez. Nos Anglais commencent à déménager et je crois que je serais parvenu à vous loger auprès de moi. Je me faisais une fête de vous faire voir notre mer et nos rochers que j'enrage de ne montrer qu'à des épiciers qui ne cherchent ici que les gros chignons dont malheureusement nous avons trop d'abondance. L'année prochaine, je vous emmènerai avec moi.

J'ai reçu hier la visite du jeune Bocher[1] qui revient de Rome et de Mentana. Il me dit que les Garibaldiens se composaient de la fleur de la canaille italienne entremêlée d'une certaine quantité de jeunes gens des meilleures familles. Il a assisté à la mort d'un jeune marquis qui avait reçu une balle Chassepot dans le ventre. Vous saurez, Madame, que ces balles qui sont grosses comme des pois font des trous où on mettrait le poing. Le valet de chambre de ce marquis se lamentait et s'écriait : « Ah mon bon maître qui était si riche et qui avait une si belle bibliothèque! » Le chirurgien major répondait : « Pourquoi n'est-il pas resté chez lui à lire ses livres? »

Je n'ai rien compris à la dernière discussion[2], et je trouve que tout le monde a été faible, excepté M. Granier de Cassa-

1. Emmanuel Bocher, fils d'Édouard Bocher et neveu de madame Delessert. Il était né en 1835.

2. Discussion de la loi sur la Presse. — Le 31 janvier 1868, Granier de Cassagnac fit l'apologie du gouvernement personnel, et parla contre la loi. Rouher, bien à contre-cœur, défendit le projet, le 4 février. L'ensemble de la loi fut adopté le 9 mars, par 222 voix contre une, celle de Berryer, et la loi fut promulguée le 11 mai 1868.

gnac qui a mieux dit que je ne l'aurais attendu de lui. M. Thiers a débité, à ce qui m'a semblé, un tas de lieux communs, ayant déjà beaucoup servi. M. Rouher, dont mes journaux (car je n'en lis que de bons) vantent l'éloquence, me paraît s'être trop longuement étendu sur les hésitations du gouvernement dont il n'était pas précisément nécessaire de nous faire confidence, car elles n'étaient que trop claires. Y a-t-il eu quelque intention de sa part? Je m'y perds et donne ma langue aux chiens.

On m'avait déjà parlé du signalement donné de madame de Persigny. Cela passe tout ce qu'on a pu faire et dire en 1848. Je me demande si ce n'eût pas été le lieu de supprimer le journal puisque on en a encore le pouvoir. Qui aurait osé trouver à redire à une pareille mesure? Peut-être que la loi nouvelle sera moins mauvaise qu'on ne s'y attend. A mon sentiment, la presse a perdu de sa puissance depuis quelques années, ce qui tient sans doute à ce que les journalistes d'aujourd'hui sont des gens moins forts, et surtout moins célèbres que ceux d'il y a quinze ou vingt ans. Un article signé par un nom qui n'est connu que dans les estaminets n'a pas l'importance qu'il aurait eu signé par Carrel ou même Marrast, mais vous me répondrez que les estaminets produisent plus de barricadeurs que les salons. A quoi je réplique qu'une révolution se fait avec les uns et les autres.

Je suis tout à fait sans nouvelles de la famille Fould. Édouard avait annoncé l'intention d'aller passer quelques jours à Cannes, mais je vois qu'il reste à Paris et qu'il est un des sept sages de la Grèce[1]. Madame Fould, la dernière fois qu'elle m'a écrit, était en Normandie. Je ne sais où est Adolphe. Je suis allé à Antibes faire une visite au duc de Bassano que j'ai trouvé aussi affligé qu'au premier jour. Il a eu une fausse alerte pour l'enfant de sa fille, pris du croup au milieu de la nuit, mais traité convenablement et guéri tout de suite.

Adieu Madame, j'étouffe fort depuis quelques jours, malgré le beau temps et la chaleur. Il n'y a pas de remède à de vieux

1. Sept députés, parmi lesquels Édouard Fould, ayant voté contre le premier article de la loi sur la Presse, Granier de Cassagnac s'était écrié : « *Ce sont les sept sages de la Grèce* », mot qui, recueilli par les journaux, fit fortune.

poumons détraqués. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XXIII

Londres, 31, Bloomsbury Square, W. C.,
30 juin [1868].

Madame,

J'ai eu toutes sortes de tribulations ces derniers jours, avant de partir, si bien que je n'ai pu, comme je me l'étais promis, aller prendre vos ordres avant de me mettre en route. Je pense rester ici jusqu'au commencement de la semaine prochaine. J'ai fait le voyage assez gaillardement. Il est vrai que le temps était magnifique et que la Manche ressemblait beaucoup à notre golfe de Cannes pour sa tranquillité. C'est la première fois que j'ai vu cinquante dames sur un paquebot sans qu'aucune demandât une cuvette. Ici, j'ai trouvé mon ami[1] mieux que je n'espérais, bien faible cependant et marchant avec beaucoup de peine, ce qui est une grande misère pour un homme qui a toute sa vie été plus actif et vif qu'une anguille. Il m'a fallu déjà subir quelques dîners, chose qui ne m'était pas arrivée depuis près de deux ans. Il me semble que je m'en suis pas tiré trop mal, je veux dire que je n'ai pas trop étouffé, mais je crois qu'il y a dans l'air de Londres quelque chose de bon pour les asthmatiques. Il y avait deux ans que je n'avais vu la société de Londres, et les progrès démocratiques qu'elle a faits m'ont frappé. Je ne sais pas si c'est de nous qu'ils ont pris la maladie, ou si c'est une variante du choléra qui parcourt le monde, mais l'invasion est rapide et effrayante. La grande singularité est que les chefs des deux partis sont également odieux à leur armée, passent également pour des casse-cous, et que des deux côtés on ne voit personne qu'on puisse mettre à leur place. Autrefois les Anglais étaient des gens posés qui ne mettaient le pied quelque part qu'après s'être assurés de la solidité du terrain. Tout cela est changé et tous les gens que j'interroge me disent que personne ne peut, je ne dis pas prédire, mais *prévoir* le résultat des élec-

1. Panizzi. — Mérimée passe douze jours à Londres.

tions. Il me paraît qu'on n'a même pas d'idée exacte du nombre des électeurs. Je ne serais pas surpris qu'avec des sacrifices d'argent, comme on sait en faire dans ce pays, l'aristocratie n'obtînt quelque succès, pour peu de temps sans doute. Il y a beaucoup moins de cheveux rouges ici qu'à Paris, mais on voit encore des crinolines, ce qui me choque, tant je suis esclave de la mode, mais, après Bude, Londres est la ville où il y a le plus de beauté. La conversation est toujours le côté faible de ce grand peuple Je ne sais pas d'ailleurs si aujourd'hui nous l'emportons beaucoup sur lui, mais nous vivons sur notre ancienne réputation. Mademoiselle Schneider[1] fait tourner toutes les têtes masculines et féminines. Je crois qu'elle donnera des leçons de cancan pour cet hiver à Almack's. Adieu Madame, j'espère que vous avez toujours beau temps et que vous ne pensez pas à vous retirer dans votre île[2], avant que j'aie l'heur de vous revoir et de vous porter l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XXIV

Paris, 52, rue de Lille, 17 juillet [1868].

Madame,

Je reçois votre lettre du 12! Quel service de poste! Puis vous ne me donnez pas d'autre adresse que Jersey. Demeurez-vous à Saint-Hélier ou dans une autre paroisse, car là je crois qu'on ne connaît pas autre chose. Enfin je me fie à la pénétration des facteurs.

Vous me demandez si j'ai vu le Mont Saint-Michel et l'église de Dol[3]. Est-ce pour m'humilier? Lorsque je voyais

1. Hortense Schneider jouait à Londres, avec un vif succès, dans *la Grande-duchesse de Gérolstein*.

2. Jersey.

3. Mérimée a visité Dol en août 1835. Cf. *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, p. 105. Il y est revenu en juin 1841; l'itinéraire que j'ai donné pour 1841, dans l'introduction des *Lettres de Mérimée à Ludovic Vitet*, Paris, Plon, 1934, p. LXI, doit être complété ainsi : Paris, Évreux, Conches, Caen, Bayeux, Saint-Lô, Valognes, Coutances, Pontorson (Mont Saint-Michel), Dol, Fougères, Mayenne, Laval (Château-Gontier), Evron, Le Mans, Tours, Loches (Montrésor et Preuilly), Châteauroux, La Souterraine, Guéret (Évraux, Chambon, Boussac), Issoudun, Bourges (16 juillet), Blois Germigny, Orléans, Paris (24 juillet).

ces *monuments historiques*, j'en étais le colonel. Je regrette de les avoir visités trop officiellement. Je regardais les caractères de l'architecture, les additions, les réparations anciennes et l'ensemble poétique m'échappait. L'architecture de granit ne m'a pas trop plu. J'ai vu de trop bonne heure les chefs-d'œuvre du gothique, mais si vous m'aviez dit que vous alliez à Dol, je vous aurais envoyé visiter à un quart d'heure de la ville, la pierre du champ ou du chant dolent, qui est le plus haut men-hir qui existe debout. Pour le protéger contre les ponts et chaussées et autres voleurs de pierres on l'a surmonté d'une grande croix. Avez-vous vu à Avranches la collection de vases mexicains de mon ami feu M. Martin? Mais puisque vous voulez faire une tournée en Bretagne allez à Vannes et faites-vous conduire dans l'île de Gâvrinnis, puis à Locmariaker et Carnac. Vous pourriez vous contenter de Gâvrinnis et de Carnac. Allant à Carnac, il faut vous faire mener à Erdeven dans la direction de Quiberon. C'est là qu'on peut se faire l'idée la plus exacte de ce que c'était autrefois; je veux dire l'étendue de ces allées de pierres, car pour leur destination et l'époque de leur érection, je n'en sais absolument rien.

L'histoire de Sainte-B[euve] et de la P[rinc]esse, notre amie, est litéralement vraie[1]. Il a poussé trop loin la vengeance en envoyant copie des mémoires et de sa lettre à une cousine pas trop bienveillante dont les amis ont des amis au *Figaro*[2]. Vous la plaindrez, puisque vous êtes coupable d'un oubli semblable. La seule chose grave là-dedans, c'est d'écrire ce qu'on entend dire. Cela ôte toute sécurité dans le monde, où on n'en a pas déjà beaucoup. Je serai à Paris au mois d'août assurément. La semaine prochaine je vais à Fontainebleau[3]. Je ne sais s'il y a du monde et j'espère que non. D'ailleurs mon voyage à Londres m'a un peu aguerri. J'ai supporté assez

1. La princesse Julie avait envoyé à Sainte-Beuve des cahiers manuscrits intimes où elle racontait sa vie, ses conversations. En feuilletant ces cahiers Sainte-Beuve tomba sur une page où il était dit à son sujet : « Il mène, malgré son âge, une vie crapuleuse..., etc. » Il répondit vertement à la Princesse, le 16 juin 1868. *Cf.* sur cette affaire : *Lettres à la Princesse*, Paris, Michel Lévy, 1873, p. 343.

2. *Le Figaro* du 3 juillet 1868 fait allusion à l'incident, et cite ce mot de la princesse Mathilde : « Je reconnais bien là ma chère cousine! Elle mange du Renan avec mon frère et du bon dieu avec ma belle-sœur! »

3. Mérimée passe trois semaines à Fontainebleau, du 22 juillet au 14 août 1868.

heureusement les cinq à six dîners que j'ai dû subir et je ne m'en suis pas trouvé plus mal. Si cela dure, l'air comprimé est une merveille. Si M. Alain a quelque chose aux bronches, pourquoi n'en essayerait-il pas? Vous avez, rue Roquépine n° 1, un établissement tout flambant neuf. — J'ai vu hier lady Georgina. M. de Flahaut va la semaine prochaine en Angleterre et passera le reste de la saison auprès de Londrel chez sa fille. Paris se vide assez rapidement. Il y fait horriblement chaud et lourd. Trente degrés, peu ou point de soleil, un orage en perspective, mais qui n'aboutit jamais. Il y a des années où il ne peut pas pleuvoir. Vous ne me dites pas si ces grands portraits de madame de Sévigné sont faits d'après nature. Je ne les ai pas vus. Un portrait assez authentique était celui de M. Pasquier[1], en buste, fait selon toute apparence très peu de temps après son mariage. Elle est très jolie, avec un nez un peu trop gros. Je vous ai parlé, je pense, du portrait de Théodoros[2] que j'ai vu à Londres et de sa vaisselle achetée par le Musée britannique. Mon dernier dîner à Londres a été en tiers avec M. Gladstone qui m'a fort intéressé. C'est un homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais je doute de sa prudence. Il a une logique impitoyable. Admirateur passionné d'Homère, il n'admet pas qu'il ne fût pas chrétien et il suppose qu'il a été l'objet d'une révélation spéciale. De syllogisme en syllogisme il pourra bien renverser le vieux château branlant du gouvernement britannique, et alors qui et quoi ne croulera pas? Adieu Madame, on désire bien savoir votre adresse et ne pas perdre des pages de prose sublime comme les précédentes. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

(*Sans signature.*)

XXV

Paris, 20 août [1868].

Madame,

J'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir que je commençais à être en peine de vous. Vous êtes une si excel-

1. C'est-à-dire : un portrait de madame de Sévigné qui appartenait au chancelier Pasquier.

2. Roi d'Abyssinie, vaincu par sir Robert Napier à Magdala le 12 avril 1868. Après sa défaite, il s'était donné la mort d'un coup de pistolet. Cf. Lettres de Mérimée à Gobineau. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1902, p. 49.

lente correspondante que vous gâtez les gens. Je m'étais persuadé que ma lettre ne vous était pas parvenue. Vous ne m'aviez pas donné d'autre adresse que Jersey, non pas même Saint-Hélier. Enfin si votre malade et vous ne vous êtes pas mal trouvés du climat, tout est pour le mieux. Ici nous avons eu des chaleurs africaines. Je m'en accommodais assez bien. La villégiature de Fontainebleau a duré trois semaines, et m'a assez bien réussi. J'ai laissé en bonne santé les maîtres de la maison, grands et petits. Il n'y avait personne d'invité que la duchesse de Malakof et les Sclafani[1]. Nous avons fait de grandes promenades et quelquefois de bonnes causeries. Vous trouvez à redire à madame Cavaignac. Elle est digne de succéder à sa belle-mère qu'on appelait la Mer Rouge. Lorsque son mari mourut subitement, elle l'emporta une heure après à Paris pour lui faire un enterrement à effet. Le Prince Impérial qui était à la séance a fait très bonne contenance, si bonne, me disait un assistant, qu'on pouvait croire qu'il ne comprenait pas les chut des gamins[2]. Mais en rentrant aux Tuileries il a pleuré amèrement, et encore plus lorsqu'à Fontainebleau il raconta l'histoire à sa mère[3]. En somme je trouve que ce n'est pas une mauvaise leçon. Il faut apprendre de bonne heure à mépriser. L'élection de M. Grévy a un peu rabattu la joie que le succès de l'emprunt et la revue de la garde nationale avaient causés. M. Toulongeon[4] avait eu 29 000 votes, M. Grévy 23 000. Voilà les drôleries du suffrage universel. Je crains qu'on n'en voie bien d'autres en 70, car on garde la Chambre jusqu'à sa mort naturelle. On dit que M. Rouher qui désirait des

1. Doña Teresa Alvarez de Tolero y Silva, mariée à son oncle, don Ignacio Alvarez de Tolero, comte de Sclafani.

2. Le Prince Impérial était venu à Paris pour présider la distribution des prix du Concours général. Le fils du général Cavaignac refusa de quitter sa place pour recevoir son prix, tandis que sur les bancs où étaient assis les élèves du lycée Bonaparte partaient des murmures approbatifs. Au retour du Prince Impérial, l'Impératrice eut une crise de larmes.

3. Sainte-Beuve écrit (*Lettre à la Princesse*, p. 361) : « Mérimée m'avait raconté le retour à Fontainebleau, c'est bien; il faudra, dans de telles situations, de l'intelligence, du tact et du caractère : on ne saurait s'y accoutumer de trop bonne heure, et c'est d'un heureux présage. »

4. Toulongeon, député du Jura, était mort le 21 mai 1868. Jules Grévy le remplaça, dans la deuxième circonscription du Jura, comme candidat de l'opposition démocratique.

élections pour cette année, n'en a plus voulu sachant que M. Pinard en serait chargé. C'est hier seulement que la question a été décidée. 54 préfets contre 37 demandaient la dissolution. Les Orléanistes se remuent beaucoup depuis les nouvelles lois. Le duc d'Aumale donne de l'argent pour fonder des journaux à Paris et en province. On disait hier que la duchesse de Montpensier était morte à Lisbonne. Cela ôterait toute chance à son mari, qui n'en avait guère en Espagne. Cependant, il est curieux qu'il ait été accepté par l'opposition, même comme machine de guerre, car il a trois motifs d'exclusion pour les Espagnols : il est français, peu héroïque et passe pour avare. Cela montre à quel point la reine est exécrée. Elle n'a pour elle à présent que deux hommes, Gonzalez Bravo et Pezuela; tous les deux très hardis et casse-cous, très mal famés et très ambitieux. G. Bravo a tué de sa main, il y a quelques années, un légat du Pape qu'il avait surpris en conversation criminelle avec sa femme, alors très jolie, fille du Talma de Madrid. Ce ne fut pas chose aisée que de rapporter Monseigneur, mort en son logis, et de persuader qu'il avait eu une attaque d'apoplexie. Je suis revenu il y a trois jours avec un rhume qui me fait beaucoup souffrir et qui me rend mes oppressions d'autrefois. Je me propose de retourner à Montpellier en octobre pour y reprendre mes bains d'air comprimé[1]. Vous me faites grand plaisir en m'apprenant que vous vous arrêterez quelque peu à Paris avant d'aller en Allemagne. On m'assure que vous trouverez les Prussiens toujours très belliqueux. Un architecte de mes amis dessinait l'autre jour une vue de Cologne prise *extra muros*. Vous savez que c'est une place de guerre. Il a été arrêté, et on l'a obligé à déchirer son dessin commencé. Au fond il y a dans les Allemands toujours plus de bêtise que de méchanceté. Adieu Madame, je vous souhaite un bon voyage et vous remercie beaucoup de la jolie signature que vous m'envoyez, seulement vous froncez trop le sourcil. Veuillez agréer tous mes respectueux hommages.

(*Sans signature.*)

1. Il partira pour Montpellier le 3 octobre 1868.

XXVI

Montpellier, Hôtel Nevet,
24 octobre [1868].

Madame,

Je suis ici depuis trois semaines toujours souffrant. Les bains d'air comprimé qui m'avaient fait tant de bien le printemps passé, ne m'ont pas empêché d'attraper un affreux catarrhe qui ne me laisse pas un instant de repos. J'ai des nuits lamentables que je passe à tousser et à étouffer. Je voudrais aller à Cannes et je ne puis encore me mettre en route. On me fait espérer qu'à la fin de la semaine prochaine je pourrai partir.

Et vous, Madame, que faites-vous? où êtes-vous? J'espère que ce commencement d'hiver ne vous traite pas trop mal. Vous me disiez que vous aviez l'intention d'aller à Compiègne. Je vois dans les journaux que la cour y fera quelque séjour au commencement du mois prochain.

Les affaires d'Espagne me préoccupent beaucoup[1]. Jusqu'à présent tout a été à merveille, et les vainqueurs de Madrid ont été de tout point fort au-dessus des vainqueurs de Paris en 1848. Il est vrai que la révolution s'étant faite militairement, a conservé une certaine discipline qu'une armée ne perd jamais entièrement. Je suis surpris même de leur honnêteté. A en juger par leurs antécédents, j'en augurais plus mal. Vous vous rappelez peut-être qu'en 1848, nous avons eu également la simplicité de croire aux bonnes intentions du citoyen Caussidière et autres de la même farine. C'est, je crois, ce qui arrive à présent. Peut-être dans quelques mois les choses tourneront-elles d'une manière bien différente. Je crois savoir de très bonne part que le duc de Montpensier était fort avant dans la conjuration qui avait réuni toutes les oppositions contre Gonzalez Bravo et par suite contre la Reine. Que devient-il à présent? Essayera-t-il encore de jouer le même rôle que son père, avec moins de talent et encore plus de vilains défauts? Si vous en saviez quelque chose, vous seriez bien aimable de me le dire. Vous connaissez la duchesse Colonna? Elle s'est trouvée au milieu de la bagarre, à Cordoue, pendant qu'on se battait au pont d'Alcolea. M. de Kergorlay qui lui

1. Isabelle II avait été détrônée le 29 septembre 1868.

servait d'écuyer m'a écrit qu'elle avait pansé les blessés et que la patrie reconnaissante lui avait décerné un ruban rouge avec une inscription en lettres d'or. Je n'en ai eu d'ailleurs aucune nouvelle, et je ne sais où elle est actuellement. Madame de Montijo est habituée des pronunciamentos [et] s'est tenue dans sa maison de campagne auprès de Madrid. Sa maison de Madrid a été occupée par le peuple souverain, qui a bu son vin, et, ce qui était plus grave, a mis dans sa cave plusieurs barils de poudre. On a fait partir heureusement les citoyens actifs et leur marchandise.

Je crois au roi de Portugal[1], c'est-à-d[ire] au père du roi actuel. Il est assez habile, très délié, et n'a qu'un défaut, si c'en est un, d'être un peu trop porté à admirer le beau sexe. En Espagne, on n'a pas de répugnance pour ce penchant-là.

Mais combien de jolies occasions de faire des sottises ne rencontrera-t-il pas? Le roi Charles III, toutes les fois qu'il avait à se plaindre d'un de ses ministres, demandait : *Quien es ella?* Qui est-elle? Je vous écris, Madame, avec un cataplasme de moutarde large comme une assiette au milieu du dos. Mon style devrait être brûlant, mais je crains de ne pas savoir ce que je dis et je m'arrête. Le but de ma lettre est d'avoir de vos nouvelles d'abord, et des nouvelles ensuite, s'il y en a. Adieu Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XXVII

Cannes, 12 fév[rie]r 1869.

Madame,

Je suis si souffrant que j'aime mieux vous envoyer des anémones que de vous parler de mes maux. Je n'ai jamais été plus mal. Je passe mes jours à tousser, et la nuit à étouffer. J'ai lassé tous les médecins du monde, et le plus grand de tous, le soleil, ne me fait aucun bien. Il faut tâcher de se résigner et d'attendre la fin.

1. Ferdinand de Saxe-Cobourg, jadis roi-consort du Portugal et père du roi Louis Ier, alors régnant, fut en effet pressenti pour le trône d'Espagne, mais opposa une courtoise fin de non-recevoir.

Expliquez-moi Madame, vous qui avez vu la Prusse, pourquoi un homme d'autant d'esprit que M. de Bismarck dit tant d'énormités dans son parlement? J'en suis confondu, moi un de ses admirateurs, car j'aime instinctivement les gens hardis et heureux. Mais quel besoin de se draper dans la défroque de Croquemitaine?

Vous êtes plus près que moi du centre et vous savez mieux ce qui se passe. Contre votre coutume, vous voyez les choses en beau. De mon petit coin, elles ne me paraissent pas de même, mais les idées d'un malade sont toujours sombres. Je suis un peu effrayé de l'agitation électorale qui se prépare et qui déjà a commencé dans le pays barbare que j'habite. Je ne doute pas que si le gouvernement sait s'y prendre, il obtiendra une immense majorité, mais saura-t-il s'y prendre? Je crains les chambellans et tout le monde qui entoure l'Empereur. Chacun est sûr de son élection, comme on est sûr de son dévouement. Puis on charge un préfet de bourrer ses administrés et de les faire voter pour un candidat qu'ils n'ont jamais vu. Lors même qu'il réussit, il fait de nouveaux ennemis au gouvernement et l'oblige à s'en faire encore d'autres, en tenant toutes les folles promesses que l'élection a coûtées.

J'avais pris cette affaire du Polonais[1] et de la lorette pour un canard. Les bonbons étaient-ils réellement empoisonnés? Et venaient-ils de Madame la duchesse? Ne croyez-vous pas que les romans de M. Ponson du Terrail ont accoutumé les gens du monde à tous ces crimes dramatiques. A force d'en lire, cela paraît la chose la plus simple du monde de donner à son mari une prise d'arsenic ou de nicotine.

Ce que je voudrais bien savoir, c'est l'effet que produisent les conférences du Pré aux Clercs[2] et autres lieux, où l'on met aux voix l'existence de Dieu et la propriété. Est-ce un épouvantail pour les bourgeois, ou bien au contraire une

1. Il s'agit d'une *Affaire Kzidniakowski* que Mérimée a lue dans *le Figaro* des 5, 9 et 12 février 1869.

2. A la suite de la loi sur les réunions publiques, les clubs se multiplièrent à Paris. Le *Vieux Chêne* dans le quartier Mouffetard, et le *Pré-aux-Clercs* dans le quartier Saint-Germain, furent le théâtre de réunions mouvementées qui tournaient souvent à la farce, comme celle que Pressensé tint au *Pré-aux-Clercs* sur la question du mariage (novembre 1868).

excitation pour des gens qui n'en ont pas trop besoin? En tout cas je regarde comme la plus grande de toutes les folies la tolérance qu'on montre pour de pareilles réunions. Il n'y a rien eu de pire en 1848.

Adieu Madame, je ferme ma lettre pour donner audience à mon médecin. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages. Pr MÉRIMÉE

Que je vous envie vos courses dans les bois!

XXVIII

Cannes, 25 février [1869].

Madame,

Mille remerciements pour votre aimable lettre et l'intérêt que vous prenez à mes misères. Je suis toujours très souffrant. Ma bronchite a pris un ton aigu depuis que je suis revenu de Nice, où j'étais allé consulter un habile charlatan[1]. Dans le même compartiment, il y avait trois petites demoiselles de Monaco qui admiraient le paysage et laissaient les portières ouvertes. Si bien que je me suis enrhumé. Or, un rhume pour un catarrheux, c'est Pélion sur Ossa. Voilà deux jours que je passe dans mon lit. Aujourd'hui je me suis levé, mais je n'ai pas eu la force de faire deux pas dehors.

Vous m'annoncez un curieux procès d'une belle princesse, mais vous ne me dites pas s'il est question de Polonais et de pastilles. Au reste je ne sais l'histoire que par les journaux qui depuis quelques mois, ce me semble, ont fait de grands progrès en mensonge. Madame la comtesse de Noailles est dans la voie de la famille[2]. Sa sœur que j'aime beaucoup m'écrit qu'elle viendra assister à l'événement au mois de mai prochain. Je voudrais bien qu'elle eût un garçon et elle en aura un pour l'amélioration de cette race d'ennuyeux. Je n'ai pas encore oublié une promenade que j'ai faite avec mademoiselle de Champlatreux, chez M. Molé[3]. C'est un miracle

1. Le docteur Worms. Cf. Lettre de Mérimée au docteur Robin, 9 février 1869, dans Chambon, *Notes sur P. Mérimée*, p. 432.

2. Cf. *Lettres à une autre Inconnue*, p. 178. Mérimée traduit ici littéralement, l'expression anglaise, *in the family way*.

3. « Je viens de passer quatre ou cinq jours à Champlatreux, chez M. Molé, dans un très beau château, où je ne me suis pas trop amusé. Tout le monde y prenait de grands airs nobles, très peu favorables à la gaîté... » *Lettres à madame de Montijo* (I, 277), 6 novembre 1847.

que je ne me sois pas endormi debout. Je n'ai jamais senti l'ennui plus pénétrant, à l'état de venin.

Il y a eu ce matin ici un grand concert de dames et de messieurs, au profit de je ne sais quel établissement religieux. On vient de m'en apporter des nouvelles. Une jeune miss anglaise, après avoir chanté son grand air, s'est écriée : « Enfin c'est fini! Il me semblait que j'accouchais de jumeaux. » Cela a paru hasardé et très *fast*[1].

Un journal a dit que j'étais sur mes fins, ce qui m'a valu un certain nombre de lettres ennuyeuses et d'autres encore plus ennuyeuses en réponse. Le plus ennuyeux a été un prêtre qui est venu avec l'air de vouloir s'emparer de moi, de la part, disait-il, de Madame de La Roche Jacquelein. Autrefois elle avait beaucoup d'amitié pour moi et m'écrivait des lettres pieuses pour opérer ma conversion. Puis nous allions nous promener ensemble au Musée et disserter sur les tableaux et les statues. Elle avait cessé toute correspondance avec moi, mais il paraît qu'à présent elle trouve que cela presse. Je lui savais gré de me parler souvent de Madame votre mère et en termes qui me faisaient plaisir, parce que je voyais qu'elle savait l'apprécier. La connaissez-vous? C'est une personne très originale un peu gâtée par la fréquentation des légitimistes purs qui sont trop abrutissants pour qu'on y résiste. Il y a quelques années, visitant le palais de la duchesse de Berry à Venise, j'ai trouvé son portrait, et le custode, en me l'entendant nommer, m'a pris pour un Vendéen et m'a fait un accueil merveilleux[2].

Que disent les *burgraves* des candidatures au trône d'Espagne? Mes journaux me disent don Fernando, le père du roi de Portugal. Je lui crois assez d'esprit pour refuser. S'il n'accepte pas, le duc de Montpensier est inévitable et je crois que ses plus grands ennemis ne peuvent lui souhaiter autre chose.

1. Dans ce sens figuré, *fast* s'applique à une femme (ou à une société) de conduite légère ou qui prête aux commentaires.

2. Le 24 août 1858, Mérimée écrivait à madame de la Rochejaquelein (*Corr. in.*, p. 16) : « J'ai vu le palais Vendramin... J'ai remarqué aussi un buste de madame la duchesse de B[erry]... J'ai eu pour guide un serviteur de la maison très intelligent, moitié italien, moitié Français qui a été d'une complaisance parfaite. Je lui ai demandé s'il vous connaissait, et à l'illumination soudaine de ses yeux, j'ai compris à quel point vous étiez dans ses bonnes grâces. »

Adieu Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

J'apprends avec plaisir que vous ne changez pas de logement.

XXIX

Saint-Cloud, 22 juillet [1869][1].

Madame,

J'apprends avec grand plaisir que vous n'êtes pas rôtie. Si je ne le suis pas, cela tient à ma prudence. Je ne sors que le soir au clair de la lune. Il y a un peu de fraîcheur dans les bois autour de Versailles.

J'ai déjeuné hier avec le nouveau ministère[2]. Bien que la moitié de ses membres appartienne au précédent cabinet, ils semblent être tous nouveaux. On me dit qu'à Paris on ne dit plus : « As-tu vu Lambert? » mais : « As-tu vu Bourbeau? » Je l'ai vu des yeux de la tête, comme disait Napoléon I, et je l'ai reconnu pour un de mes anciens collègues ou confrères à une académie de province[3]. Il faisait l'ornement de la Société des antiquaires de l'Ouest, dans le temps que j'étais commis-voyageur pour les monuments historiques. Il ne m'a pas dit pourquoi M. Duruy s'était retiré, et je n'ai jamais pu deviner cette énigme. J'ai été d'ailleurs très content de ma reconnaissance avec M. Bourbeau, il m'a paru un fort bon homme, et il me semble qu'en 1849 il a fait un discours très remarquable dont j'ai oublié le sujet, attendu que rien ne s'oublie plus vite que les beaux discours. C'est pourquoi M. Berryer répétait et M. Thiers répète les siens.

Je commence, en fait d'oubli, à ne plus trop penser à la

1. Mérimée est à Saint-Cloud depuis le 1er juillet. Il reviendra à Paris vers le 1er août.

2. A la suite du *Message du 12 juillet* par lequel l'Empereur abdiquait les restes de son pouvoir absolu, le *Ministère du 17 juillet* fut constitué. Le Ministère d'État était supprimé, et le long règne de Rouher terminé.

3. Louis-Olivier Bourbeau, ministre de l'Instruction publique, ancien doyen de la Faculté de droit de Poitiers.

grosse faute de la prorogation[1], et je songe le moins que je peux à la politique présente. En revanche je suis un peu martelé par le voyage d'Égypte[2] dont il est très souvent question. Outre le danger des fièvres et autres accidents, j'ai une peur abominable de toutes les mauvaises langues européennes et françaises qui à la faveur de la distance auront beau jeu. Le personnel aussi m'inquiète beaucoup. La meilleure tête est, je crois, un général Douay qu'on dit admirable au feu, mais diplomate médiocre. Les diplomates patentés sont assez mauvais comme cela. M. Bourée, à Constantinople, ne s'était-il pas mis dans la tête, que le Sultan donnât un bal à l'Impératrice et dansât avec elle? C'est à peu près, pour les Turcs, comme si l'on demandait à l'Empereur de jouer le rôle de M. Jourdain dans la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*. L'autre jour, le petit prince égyptien qui est ici[3], a essayé de démontrer à S. M. qu'elle ne pourrait pas aller se promener dans les rues, habillée en turque, ni courir les bazars. Je crains bien qu'il ne l'ait pas convaincue. Trois mois et demi consacrés à voir le Parthénon, Ste Sophie, Karnak, etc., pendant que se livreront peut-être des grandes batailles parlementaires et autres. Je vous avoue que j'en meurs de peur. Je voudrais bien causer de cela avec vous, et j'espère que ce sera bientôt. Je quitte décidément Saint-Cloud la semaine prochaine, et je vous trouverai, je pense, au *Caire* un de ces matins. Je suis toujours un peu poussif, un peu moins cep[endant] je crois. Il me semble que l'air ici est meilleur qu'à Paris. Il y a un peu moins de poussière. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

1. Décret du 13 juillet prorogeant la Chambre jusqu'à une date indéterminée.
2. Voyage de l'impératrice Eugénie pour l'inauguration du canal de Suez (17-18 novembre 1869). L'Impératrice partit de Saint-Cloud, pour Athènes, Constantinople et le Caire, le 30 septembre 1869.
3. Hussein-pacha, fils d'Ismaïl Pacha, vice-roi d'Égypte.

XXX

Mercredi soir, 4 août [1869].

Madame,

Je croyais que vous alliez voir des parents ou des amis en Auvergne. Je vous plains d'être en des eaux aussi solitaires[1]. Je le suis autant qu'elles, n'attendez donc pas de moi des nouvelles, ni des récits de ce qui se passe dans le monde. On nous lut l'autre jour la petite drôlerie que vous avez vue dans le *Journal officiel*, et on la lut très mal[2]. Nous témoignâmes tant de froideur que cela en était presque scandaleux. Ce n'est pas que la chose soit mal. Étant donné l'engrenage où nous sommes pris, il me semble qu'on ne s'en tire pas mal. Si on ne se sert pas de cette première concession pour en obtenir aussitôt une autre, la situation ne sera pas trop mauvaise, surtout si on peut trouver dans le tiers parti quelque homme de bon sens et d'un peu de talent. Il n'y a, selon moi, presque aucun inconvénient à ce que le Corps Législatif nomme son président. Si le gouvernement ne peut faire nommer celui qu'il voudra, il ne pourra rien faire de la Chambre et devra mettre la clef sous la porte. Le droit d'interpellation est très ennuyeux pour les ministres, mais le remède est à côté du mal. A force d'interpeller pour des niaiseries, on exaspère la majorité et on se rend parfaitement insupportable. A vrai dire, ce ne sont que des concessions faites aux petits amours-propres des députés qui tiennent beaucoup plus à la forme qu'au fond. Une Chambre de bon sens, rare à trouver, n'a besoin, pour prouver son pouvoir, que du droit de voter le budget.

Je vais faire la cour à M. Bourbeau pour M. Collignon[3]. Il y avait à Metz un homme de génie de ce nom qui faisait à merveille les confitures de mirabelles. Je ne sais pas si

1. Madame de Beaulaincourt est à la Bourboule.

2. Projet de Sénatus-consulte du 2 août 1869. Ce projet touchait aux drosit du Corps législatif, aux attributions du Sénat, à la condition des ministres. Cf. *Lettre à Panizzi*, II, 371. Le projet fut adopté le 6 septembre 1869. Cf. *Inconnue*, II, 355.

3. Mérimée pense peut-être à Charles-Étienne Collignon, ingénieur né en 1802, qu'il a pu rencontrer dans ses voyages à Metz. Mais il s'agit plutôt ici de Marie-Albert Collignon, né à Metz en 1839, et qui a publié, en 1869, *L'art et la vie de Stendhal*.

Pierre qui roule vous amuse? Jamais madame Sand ne nous a donné un délayage pareil[1]. Que dites-vous de l'anecdote de la nonne de Cracovie[2]? Je ne suis pas très éloigné de croire qu'en y regardant de près on trouverait d'autres abominations semblables, peut-être même chez nous. Si un abbé cracovien ne s'était pas grisé, très probablement la religieuse serait morte dans son in-pace sans que personne le sût. Je suis fort inquiet de ce qui va se faire à Rome pendant le Concile[3]. Incontestablement la grande majorité des évêques qui s'y rendront ignore complètement la situation de l'opinion en Europe. Il n'y a sorte de proposition arriérée qui n'ait chance d'être admise. Je regarde le Pape comme un joueur enragé qui joue son va-tout, sans la moindre chance de gagner. C'est un auxiliaire bien utile de la gendarmerie qui va se perdre de gaîté de cœur.

Votre retour coïncidera, je crois, avec le départ de l'Impératrice. J'en suis très fâché. J'aurais aimé que vous la vissiez au dernier moment. Vous représentez-vous la figure du Sultan et celle de ses femmes en voyant Madame de la Poèze et ses blonds cheveux mal poudrés? Je ne connais pas le général Douay qui accompagne S. M. C'est probablement un très bon militaire, mais je ne sais pas s'il est l'homme qu'il faut pour ce voyage qui me fait un peu peur. Je me demande encore ce que deviendront les deux nièces et le neveu encore plus malingre qu'elles? Tout pourrait finir par quelque catastrophe qui laisserait de cruels souvenirs. Adieu Madame, s'il me tombait des nues quelque bonne histoire, je me hâterais de vous en faire part. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

(*Sans signature.*)

1. *Pierre qui roule* a paru, pour la première fois, dans la *Revue des Deux Mondes*, livraisons des 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er et 15 août et 1er septembre 1869.

2. « N'avez-vous pas été affligée pour votre mère l'Église, de l'accident de Cracovie?... Il faut lire l'affaire dans le *Times*. » *Lettre à une Inconnue*, datée du mercredi 5 août 1869, et en réalité du 4 août 1869. — Le *Times*, du 26 juillet au 13 août, a en effet consacré huit articles à cette affaire de séquestration, pendant plus de vingt ans, d'une religieuse dans son propre couvent. Il s'agit de Barbara Ubrick née en 1817, entrée au Carmel en 1848.

3. Le 21e concile œcuménique, où fut défini le dogme de l'infaillibilité du Pape, allait s'ouvrir à Rome le 8 décembre 1869.

XXXI

Cannes, 31 oct[obre] [1869].

Madame,

Je n'ai pu répondre qu'en fleurs à votre aimable lettre, et je crains bien que le froid ne les ait réduites à l'état d'épinards. Je viens de passer trois jours dans mon lit, très souffrant et croyant que j'allais avoir une bronchite, comme l'année dernière. Mais ce matin, je me suis senti meilleur que neuf. C'était le froid qui était venu jusqu'ici, auquel j'avais payé le tribut ordinaire. Le soleil et la chaleur revenant m'ont tout à fait ranimé.

J'avais fait prêter des serments épouvantables à Mlle Marie Stuart, à sa sœur Louise[1] aux deux demoiselles d'honneur, de m'écrire une ligne de chacun des ports où elles aborderaient. Je n'ai gagné à tout cela qu'une lettre de Madame Redel, de Venise où l'on avait été très bien reçu, avec des *applaudissements*, comme la marquise de Caux[2]. Mais cela avait été pris en bonne part. Depuis, plus de lettres. J'en conclus que les Turcs ont fort préoccupé ces dames. Ce que j'aurais surtout voulu savoir, c'est comment s'étaient comportées les deux *khanouns*, parlant français, qu'on a détachées à Sa Majesté. J'aurais voulu savoir si ces deux demoiselles traduisent en effet le turc en notre langue et littéralement. Lorsque j'étais à Constantinople, j'ai connu une dame qui montrait le français aux turquesses. Elle avait une pension[3] où il y avait pêle-mêle des Arméniennes, des Grecques, des Turques et des Françaises. Or ces Turques disaient en bon français de très vilaines choses, parce que c'est une nation qui n'a pas de pudeur du tout. Par exemple, pour dire en turc : « Je me suis trompé, je vous demande pardon », on dit j'ai mangé... pouah! pouah[4]!

1. Nièces de l'Impératrice.

2. Adelina Patti, chanteuse italienne, qui avait épousé, en mai 1866, le marquis de Caux, écuyer de l'Empereur.

3. Il s'agit de la maison de madame Joséphine qui hébergea Mérimée à Constantinople, en 1841.

4. Dans une *lettre à Panizzi*, du 28 octobre 1869, Mérimée écrit : « En turc au lieu de dire : « Je regrette de n'avoir pas fait telle chose, excusez-moi, etc. », on dit : « J'ai mangé de la m... »

Il y a ici la princesse royale de Prusse. L'autre jour est venu chez moi un jeune homme avec une raie, raide et très bien ficelé, qui m'a dit venir de sa part et que S. A. R. serait bien aise que je dînasse avec elle. Je lui ai répondu que j'avais refusé mieux, et que je ne pouvais pas sortir le soir vu mes maux, mais que je serais heureux de porter aux pieds de S. A. R. l'expression de mes regrets, à quoi il a dit qu'il me préviendrait du jour, puis il m'a parlé de M. Cherbuliez qu'il avait vu à Genève et de l'Abyssinie où il était allé en amateur. Il m'a paru homme d'esprit et m'a amusé, si bien que j'ai oublié de lui demander son nom. Il paraît qu'il a fait un mauvais rapport de moi à la Princesse et il y a huit jours que je n'en ai entendu parler. Je suppose que c'est un chambellan ou un aide de camp.

Il y a deux jours que M. Thiers a passé par ici. Je ne l'ai pas vu, mais un de mes amis l'a vu à Nice. Il est horriblement triste, pleure et est très changé[1]. Quel rôle jouera-t-il? Je n'en vois pas de possible pour lui, à moins de convenir qu'il n'a fait que des sottises pendant une partie de sa vie. Ce n'est pas dans ses habitudes de convenir de pareille chose; d'ailleurs il est sincèrement convaincu qu'il n'a jamais varié et ne s'est jamais trompé. Adieu Madame, que pouvez-vous faire à Compiègne en temps de neige? Je suis effrayé d'y penser. Que vous seriez mieux au soleil à philosopher avec le plus humble de vos serviteurs.

Pr MÉRIMÉE

Il n'y a plus de fleurs. Les mimosas, je crains, ont été pincés par le froid. Il y a bien des roses, mais elles ne peuvent voyager.

XXXII

Cannes, 10 déc[embre] [1869].

Madame,

Je suis sorti hier de ma chambre et presque de mon lit, pour la première fois depuis huit jours, pour aller luncher chez la Princesse de Prusse. Nous étions tous princes ou princesses,

1. Quelques jours plus tard Mérimée déjeunait à Nice avec Thiers et le docteur Maure. — Madame Dosné, belle-mère de Thiers, était morte le 27 août 1869

votre serviteur excepté. Un cousin Albert qui a six pieds et qui rit d'un calembour un quart d'heure après qu'on l'a dit, mais d'un rire si franc et si heureux qu'il ne peut y en avoir de semblables qu'en Allemagne; deux petits principicules, fils de la Princesse, la Princesse et sa sœur. Voilà le personnel du lunch. Je suis si souffreteux que rien ne me plaît en fait de mangeaille, en sorte que je ne vis guère que de thé et de l'air du temps. Jugez avec quelle jalousie j'ai vu Son Altesse Royale manger quatre plats de viande et terminer son lunch par une une truellée de riz aux pommes cuites. Elle m'a montré ses enfants qui sont très bien fabriqués et sa peinture qui n'est vraiment pas mal. Les oreilles ont dû vous corner car nous avons beaucoup parlé de vous et de Madame votre sœur. De l'une et de l'autre elle parle très bien. Elle nous quitte le 15, pour aller passer deux jours à Paris et retrouver son époux quelque part en Allemagne. Elle laisse ici ses enfants en tout ou en partie.

Vous savez, Madame, qu'il n'y a plus de fleurs. Les cassies sont finies et les fleurs de printemps n'ont pas commencé. Je vous ai envoyé l'autre jour des fleurs d'eucalyptus, je ne sais si elles sont arrivées à bon port. Que s'est-il passé entre la Princesse Mathilde et M. de Nieuwerkerke. J'ai lu un article de journal, en style de décrotteur, mais c'est le style de ce temps, et qui parle de brouille et de rupture. Comme on est ignoble dans l'exercice du *Sacerdoce* de la presse! Quelle différence y a-t-il entre M. de Rochefort et les autres grands écrivains de ce temps-ci? Pour moi je ne crois pas qu'il y ait de plus sale métier que celui de journaliste.

Avez-vous vu quelques uns des voyageurs? Je vois que la navigation a amené un mariage[1] et il me semble que la future est fort propre à faire une bonne et aimable femme. Les nièces se marient-elles? Il y en a une, malheureusement elle n'est pas jolie, qui a beaucoup d'esprit. Je crains qu'elle ait moins de dot. On dirait que depuis que le Corps Législatif a été déclaré omnipotent, il ne sait plus ce qu'il veut. Il est aussi embarrassé que le bûcheron et sa femme à qui une fée avait accordé l'accomplissement de trois souhaits. Probable-

1. Ferdinand de Lesseps avait épousé, le 25 novembre, à Ismaïlia, mademoiselle Autard de Bragard.

ment il en arrivera à la Chambre comme à la bûcheronne et qu'elle se trouvera avec un pied de nez. Il n'y a plus d'hommes à ce qu'il paraît. Je viens de voir le Maréchal Regnaud de Saint-J[ean] d'A[ngely] bien malade, plus malade que moi, ce qui n'est pas peu dire. Adieu Madame, vous seriez bien bonne de me dire un peu ce qui se passe dans le monde. J'ai lu le roman de Flaubert[1]!!! et la pièce de Madame Sand!!! Je fais une notice sur Cervantès[2] pour une traduction de don Quichotte, ce qui n'empêche pas que la vie ne soit bien embrouillée. Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XXXIII

Cannes, 26 mars [18]70.

Madame,

Mille remerciements de votre bonne et aimable lettre. Il paraît, d'après ce qu'on dit ici à la poste, qu'on ne peut envoyer de paquets en France. Je crois d'ailleurs que le voyage est un peu long de Cannes à Berlin pour les fleurs les plus robustes. J'espère que vous aurez fait sans accident ce grand voyage, sans être assassinée, d'abord, ce qui devient un des dangers particuliers aux chemins de fer, et ensuite sans trop de fatigue. Le souvenir qui m'est resté des Hôtels de Berlin est peu réjouissant[3]. De grandes chambres mal ou trop chauffées par des poêles qui ressemblent à des monuments et dont les tuyaux font quantité de détours

1. *L'Éducation sentimentale*, parue le 17 novembre 1869. Mérimée écrit à Tourgueniev le 23 décembre (lettre inédite) : « Lévy pourtant m'a envoyé le roman de Flaubert. Hélas! ne remarquez-vous pas avec quelle moutonnerie les radicaux de la littérature suivent les préceptes de leur petite église. A chaque scène son petit paysage, très minutieusement étudié, et toujours pris parmi ceux qui n'en valent pas la peine. Ce qui m'a le plus surpris de la part de M. F. qui en sait plus que le *grex*, c'est de trouver des fautes graves de français et des locutions d'une grossièreté inouïe. La bataille de Waterloo de Victor Hugo a mis à la mode ces mots qui n'avaient jamais été imprimés... »

2. *La vie et l'œuvre de Cervantès* a été publiée le 15 décembre 1877, dans la *Revue des Deux Mondes*. Cette notice était destinée à la traduction de *Don Quichotte* par Lucien Biart.

3. Mérimée était à Berlin le 7 octobre 1854.

capricieux; une cuisine très médiocre, et des cordons de sonnette qui ne répondent à aucun instrument sonore, puis des tambours toute la journée. Voilà ce dont j'ai joui *Unter den Linden*. J'espère que la civilisation a fait des progrès depuis mon passage dans la capitale de M. de Bismarck. La cupidité de tout cet entourage dont vous me parlez, ne me surprend pas. Les réformes parlementaires servent de prétexte à de nouvelles demandes. Le mari et la femme[1] sont sans défense l'un et l'autre, et je les soupçonne d'une indifférence fâcheuse sur ce point. Ils ne peuvent pas ne pas s'apercevoir qu'on les exploite, mais ils sont résignés. Je crains qu'ils ne s'imaginent que tout le monde est fait comme ceux qui les entourent. Un jour, Monsieur, qui alors était préoccupé d'un travail archéologique, me demande de vouloir bien me charger de l'ébauche, et en même temps me dit de lui présenter une note des dépenses que j'aurais à faire. Je répondis : « J'ai tous les livres qu'il faut; j'estime qu'avec trois mains de papier, vingt-cinq plumes et une bouteille d'encre de la petite vertu, total 3 fr. 50, je pourvoierai aux frais. Permettez-moi de vous faire ce petit cadeau. » — Je n'oublierai jamais sa surprise, ni le regard qu'il me lança. Je crus qu'il voulait dire : « Tu es plus malin que je ne croyais. Tu veux sans doute me tirer une terrible carotte. » J'espère qu'il a changé d'opinion. Il y a dans la *Revue des deux Mondes* une nouvelle de madame Sand[2] que vous avez peut-être lue. Il y a des allusions très claires à Madame, d'autant plus noires, que cette femme lui a des obligations très réelles. Madame m'a écrit pour me demander conseil; si elle ne ferait pas bien de faire dire à l'auteur qu'elle démentît les allusions. Vous devinez ma réponse : « Ne mettez pas vos blanches mains dans la boue. » — J'ai reçu une lettre de

1. L'Empereur et l'Impératrice.

2. George Sand publiait un roman, *Malgré tout*, dans la *Revue des Deux Mondes*, depuis le 1er février 1870. Dans la livraison du 1er mars 1870, on trouve en effet des allusions très claires à l'Impératrice et notamment (p. 28 et 29) dans les paroles que George Sand met dans la bouche du personnage de Carmen d'Ortosa. — Madame Cornu intervint à cette occasion auprès de G. Flaubert. Voyez les lettres de Flaubert à G. Sand (15 mars 1870), et à madame Hortense Cornu (20 mars 1870). *Correspondance*, Nouvelle édition; 6e série, Paris, Conard, p. 105-110.

Cf. *Lettre à Panizzi*, II, 408; et *Lettres à madame de Montijo*, II, 383.

M. Émile Ollivier assez bien tournée dans laquelle il me demande ma voix pour succéder à Lamartine[1].

On dit que M. Guizot qui fait les élections, lui a promis l'unanimité. C'est un nom et il n'y en a plus guères. On m'écrit que Mad. Lenormant, qui fait aussi les élections, veut que son gendre M. de Loménie succède à Ste-Beuve. Je n'ai jamais pu lire en entier un de ses articles[2].

Nous avons ici un temps magnifique, mais je ne m'en porte guère mieux. Je suis sorti cependant aujourd'hui et j'ai fait une assez longue promenade accompagné d'un pliant, sur lequel j'ai fait quelques stations.

On m'écrit de Paris qu'on colporte une lettre de Mgr Dupanloup très vigoureuse sur toutes les prépotences du Concile. C'est à croire qu'il en reviendra protestant. Notre situation vis-à-vis du Pape est des plus embarrassantes. Il nous paye en mauvais procédés notre protection. Si nous la lui retirons, nous aurons une certaine responsabilité; si nous la conservons, nous serons un peu bien ridicules. Adieu Madame, veuillez ne pas rester trop longtemps à Berlin, et me mettre aux pieds de Madame votre sœur. Agréez l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

XXXIV

Cannes, 10 mai [1870].

Madame,

Que vous avez été bonne de penser à moi le 9 et de m'envoyer vos consolants télégrammes. Je m'attendais que les gens de Cannes voteraient *non*, car ils ont beaucoup gagné

1. Mérimée écrivait à Jules Troubat, le 23 mars 1870 (*Lettre inédite*) : « J'ai reçu avant-hier une lettre de M. Émile Ollivier qui me demande ma voix pour la succession de Lamartine. Je pense qu'il passera comme une lettre à la poste; mais je ne sais pas quelle est la femme qui fait nos élections, ni l'honnête homme qui doit succéder à Sainte-Beuve. Serait-ce M. Cochin? Je crois à son honnêteté, mais qu'a-t-il fait pour être de l'Académie? Si quelque clérical vient jeter une pierre sur la tombe de Ste-Beuve, ne feriez-vous pas bien d'écrire un petit livre sur notre ami que vous avez mieux connu que personne? Théophile Gautier a-t-il quelque chance? J'aurais aimé qu'il fît l'éloge de Ste-Beuve, il y aurait mis du cœur. On me dit que J. Janin a des chances... » — Émile Ollivier fut élu le 7 avril 1870, par 26 voix sur 28 votants, et le même jour J. Janin succédait à Sainte-Beuve.

2. Louis de Loménie, succéda à Prosper Mérimée, et prononça son éloge à l'Académie, le 8 janvier 1874.

depuis l'empire, et de plus nous avons ici la fleur des drôles. En effet la majorité a été pour l'opposition, et j'avais beau me dire qu'il n'en fallait rien conclure, j'ai passé une triste nuit à penser à tout ce qui arriverait si les *non* prévalaient, ou même s'ils formaient une importante minorité[1]. Hier matin j'ai eu de mauvaises nouvelles de Fréjus et de Marseille, très vraies, et d'autres mauvaises, heureusement fausses, de Lyon. Un de mes amis avait reçu un télégramme incompréhensible sur lequel nous nous cassions la tête, lorsque le vôtre n° 1 est venu nous tirer de peine. Votre n° 2, daté de 4 h. 1/2, est arrivé à 6 heures. Quelle belle invention que le télégraphe, figurez-vous un peu l'état de la France sans cette jolie machine! Ce qui me charme dans cette victoire, c'est que nos ennemis ont fait tous leurs efforts, usé de toutes leurs armes. Leurs agents qui étaient ici très nombreux disaient que la nouvelle constitution doublait les impôts; qu'en votant *non*, on supprimerait les impôts et la conscription.

Samedi soir, contrairement à la loi sur les réunions, le chef du parti rouge ici, (déjà condamné à sept mois de prison, et cependant en liberté!) avait convoqué les frères et amis. La police a voulu faire évacuer la salle et arrêter le président, mais notre force armée ne consiste qu'en cinq gendarmes qu'on a bousculés et la séance a continué et ne s'est terminée qu'à minuit avec force cris de vive la République. Le lendemain on s'attendait à encore plus de tapage, mais le préfet nous a envoyé d'Antibes une trentaine de soldats, dont les chassepots inspirent un grand rspect, aussi tout s'est passé tranquillement. On a remarqué que sur un certain nombre de bulletins, on avait collé artistement *non* sur le *oui* imprimé. Je suppose que quelques niais ont été attrapés de cette manière. On a demandé à voir leur bulletin, on a collé le non, et pour les illettrés le tour est fait. Les Anglais d'ici se sont très bien comportés, non seul[ement] en faisant bien voter les gens qu'ils employent mais encore en menaçant de ne plus revenir dans un pays animé d'un si mauvais esprit. Voilà qui est bien taillé, comme disait Catherine de Médicis; il s'agit de coudre. L'Impératrice m'a écrit une lettre très aimable *le 7*. Elle me disait qu'elle était surprise de n'être

1. Le plébiscite du 8 mai donna 7 358 786 *oui*.

pas plus émue. Je suis sorti pour aller voter, mais j'ai gardé la chambre hier et aujourd'hui. Je suis toujours bien souffrant et je ne puis encore fixer un jour pour mon départ. Le temps est magnifique, mais rien n'y fait. Adieu Madame, veuillez agréer tous mes remerciements et mes respectueux hommages.

(*Sans signature.*)

XXXV

Cannes, Alpes maritimes, 13 spt. [1870].

Madame,

On m'envoie ici votre lettre, où elle arrive presqu'en même temps que moi. Je ne serais pas parti sans aller vous demander vos ordres, mais le Dr [Axenfeld] m'a appris votre voyage et sa cause. Quel horrible temps, Madame. Connaissez-vous dans l'histoire une catastrophe plus soudaine et plus épouvantable! Quelque désastre qu'eût pu rêver l'imagination la plus noire, a été dépassé par la réalité. Je croyais que l'Empereur se ferait tuer. Les boulets à ce qu'il paraît n'ont pas voulu de lui et il a été remettre son épée au roi[1]. Et cette révolution qui se bâcle en cinq minutes, non plus dans une assemblée cette fois, mais dans un corridor, et ce gouvernement qui n'a pas d'origine, pas de cohésion, qui n'a que deux hommes éloquents, sans habitude des affaires, et un certain nombre de doublures, vieilleries ridicules à leur parti même. Qu'attendre de tout cela? Observez encore, Madame, que nous n'en sommes qu'à un prologue. La tragédie va commencer pour nous après la paix. Vous représentez-vous la force d'un gouvernement qui aura signé un traité avec M. de Bismarck, et cela lorsque toute la nation est en armes comme aujourd'hui. Il faudrait des hommes à ce pauvre pays.

Je regrette bien de n'avoir pu voir notre amie à son dernier jour. J'étais très souffrant avec [le pressentiment[2]] que quelque grande chose allait se passer. Je m'imaginai d'aller au Sénat [où la séance fut niaise et déplorable] et ne me con-

1. Le comte d'Haussonville a supprimé cette phrase et la précédente, dans le texte qu'il a fourni de cette lettre, et que nous reproduisons, étant donné son intérêt.

2. Le comte d'Haussonville a imprimé : *la perspective.*

sole pas de n'avoir pu dire adieu à une personne à qui l'adversité avait ajouté une auréole. Elle en avait une la dernière fois que je l'ai vue. Elle n'avait plus la moindre illusion et disait que ce qu'elle désirait par dessus tout pour son fils, c'était une vie heureuse et sans ambition.

J'ai toute ma vie cherché à être dégagé de préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français, mais tous ces manteaux philosophiques ne servent à rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations, et, quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours.

Adieu Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

Pr MÉRIMÉE

toujours bien souffreteux.

ROMANCE SANS PAROLES

I

J'étais, depuis quelques mois, correspondant à Paris de deux journaux américains, tous les deux de Salem (Orgon), le *Daily Dispatch* et le *Censor*, l'un, le premier, qui soutenait la politique de Roosevelt, et l'autre qui la combattait.

Je n'écrivais naturellement pas dans l'un et dans l'autre sous le même nom.

Or, un jour de l'été de 1935, étant en villégiature, avec une amie, à Bois-le-Roi, dans une charmante petite auberge qui se trouve située à l'orée même de la forêt de Fontainebleau, la fantaisie me vint d'écrire deux articles, l'un pour le *Daily Dispatch* et l'autre pour le *Censor*, qui tous deux étaient intitulés : *Roosevelt devant l'opinion mondiale*, et dans l'un desquels j'exaltais l'œuvre hautement pacificatrice et moralisatrice du président, pendant que, dans l'autre, je les traînais, lui et son œuvre, dans la boue.

Je dois dire que, ce faisant, je n'avais nullement l'impression de commettre une indélicatesse. C'était une plaisanterie, simplement, et qui au fond reposait peut-être sur quelque chose d'assez sérieux. Car mes confrères du journalisme me l'accorderont : il est assez difficile, quand on exerce ce métier, de dire tout ce qu'on pense, d'étudier les problèmes en toute impartialité et de montrer en même temps, d'un homme ou d'une idée, ce qu'ils ont de bien et ce qu'ils ont de mal. Or là, l'occasion se présentait pour moi d'être à la fois l'accusateur

et l'avocat et de donner libre cours à ce goût que j'ai toujours eu de l'examen véritablement scientifique. Je saisis cette occasion, et, ma foi, je dois dire que si, ces deux articles, je les avais publiés bout à bout dans un même organe qui n'eût été ni pour ni contre Roosevelt, je n'en aurais recueilli que des louanges.

Séparés et destinés l'un à un journal, l'autre à un autre, il me valurent ce que je vais dire.

Car le hasard et le malheur voulurent que l'amie avec laquelle j'étais en villégiature à Bois-le-Roi, une Française, méchante et jalouse comme une tigresse, eût juste à ce moment des motifs de me jouer un tour. Elle avait trouvé dans une de mes poches une lettre, assez tendre, d'une autre de mes amies. Voyez comme les dieux s'acharnent parfois après vous et mettent tout en œuvre pour vous nuire. Si la femme qui avait écrit cette lettre avait été Américaine, elle aurait écrit sa lettre en anglais, et mon amie française, qui ignorait l'anglais, n'y aurait vu que du feu. Je finissais mes vacances tranquillement. Mais elle était Belge, et les Belges, la plupart du temps, parlent et écrivent en français. Il en résulta donc tout un drame, pour commencer, des hurlements, des larmes, et, pour finir, une fameuse vengeance.

Je ne sais en effet comment cette terrible créature s'y prit, de quelle façon et quand elle opéra. Toujours est-il que j'avais écrit ces deux articles, que j'avais placé chacun d'eux sous une enveloppe avec l'adresse, l'une du *Daily Dispatch*, l'autre du *Censor*, et fourré les deux plis dans mon portefeuille pour aller les porter, en cours de journée, à la poste. Eh bien, elle trouva le moyen, pendant, sans doute, que j'étais dans la salle de bains, de subtiliser les deux enveloppes, de les ouvrir, de faire passer l'article du *Daily Dispatch* dans l'enveloppe du *Censor*, l'article du *Censor* dans l'enveloppe du *Daily Dispatch*, de refermer les enveloppes et de les remettre dans mon portefeuille. Je restai peut-être dix minutes dans cette salle de bains. Quand j'en ressortis, tout l'abominable petit travail était terminé, et Clémence, — c'était le nom de cette jeune femme, — m'attendait avec, au coin de l'œil, une larme qui n'avait même pas encore eu le temps de sécher. Je pris — pauvre fou! — Clémence dans mes bras et lui demandai si elle

m'en voulait encore. Elle haussa les épaules, sourit gentiment, et, dans ce sourire, je crus voir l'indice qu'elle m'aimait, que son amour était plus fort que sa jalousie, et que tout était oublié. Nous nous recouchâmes et nous scellâmes cette fausse réconciliation dans un baiser. Elle devait bien rire, Clémence.

L'après-midi, nous allions, elle et moi, à la poste; les deux articles partaient pour Salem.

II

Les onze jours qui s'écoulèrent ensuite furent pour moi des plus agréables. Clémence avait l'air d'avoir complètement passé l'éponge et de m'adorer. Jamais ses caresses n'avaient été plus exquises. Une fois, même, vers le septième ou huitième jour, elle poussa la duplicité, la petite canaille, jusqu'à me dire que la trahison d'un homme était tout de même moins grave que celle d'une femme :

— Surtout, — conclut-elle, quand il s'agit d'un homme qui travaille avec son talent, avec son cerveau, qui vit toujours dans un état de demi-instabilité... Tu serais ferblantier, vétérinaire... Oui, peut-être... Mais les écrivains sont presque tous des malades...

Et le matin du douzième jour, je reçus deux télégrammes, l'un émanant du *Daily Dispatch*, l'autre du *Censor*, qui, tous deux, en termes à peu près identiques et sans me donner d'explications, m'annonçaient que j'étais mis à pied.

— Qu'est-ce que cela signifie? — dis-je, stupéfait, en montrant les deux télégrammes à Clémence.

— Tu ne devines pas? — fit-elle, gagnée déjà par une terrible envie de rire.

— Mais non!

— Eh bien, imbécile, c'est moi... Oui, c'est moi... tes deux articles... les deux enveloppes...

Et elle me raconta toute l'histoire, en pouffant, en se tenant les côtes, d'abord parce que l'aventure, disait-elle, était fort drôle, et ensuite parce que je faisais une tête!...

Je n'avais jamais, je le jure, battu une femme. Celle-là, je la battis. Oh! pas bien durement! C'est-à-dire que nargué, bafoué par cette infernale créature, je lui donnai sur la joue

une petite claque, une toute petite claque. Mais je la regrettai. Car cette folle se mit à appeler au secours, à casser tout, à me jeter des objets au visage, et, bref, à faire un tel scandale que je n'eus plus d'autre ressource qu'à battre en retraite précipitamment, à descendre au bureau de l'hôtel, à demander ma note, à payer, à aller au garage, à mettre ma voiture en marche et à gagner le large, en abandonnant tout mon linge, trois paires de chaussures, deux complets à peu près neufs, et tous mes instruments de toilette. J'étais comme fou, et j'avais le visage en sang, à cause de ces objets de faïence et de porcelaine qui étaient venus s'y écraser. On dit que les Américaines ne sont pas faciles à mener. Mais en Amérique je n'avais tout de même jamais vu cela!

III

J'étais parti, du garage, droit devant moi. Le soir, vers sept ou huit heures, je m'aperçus que j'étais arrivé à Lyon, et je dois dire qu'en lisant ce nom sur un écriteau, à l'entrée des faubourgs, je ne pus m'empêcher de rire. Car vraiment cette fuite insensée, au hasard, devant ce petit monstre écumant, avait quelque chose de comique. Rien ne m'attirait à Lyon. Je n'étais jamais venu à Lyon, je n'y connaissais personne. Si, quittant Bois-le-Roi, j'avais encore eu un semblant de raison, je n'aurais pas mis le cap sur Lyon, mais sur Paris. A Paris, j'avais des amis, qui se seraient ingéniés à rattraper les choses avec le *Daily Dispatch* et le *Censor*. Il n'y avait là qu'une gaffe, facile à réparer, et, quinze jours plus tard, d'ailleurs, quand, après ce détour que je vais conter, je rentrai à Paris, elle était réparée avec le *Daily Dispatch*. Pour le *Censor*, le directeur, Hogshead, est un vieux crétin, et il ne comprit absolument rien à ce qu'il y avait de charmant, au fond, dans cette plaisanterie.

J'étais venu à Lyon tête baissée, comme si j'avais eu le diable à mes trousses, et, je le répète, j'en ris de bon cœur.

Je n'avais pas déjeuné, je n'avais pas dîné, et j'étais très fatigué. Je descendis dans un hôtel qui était situé près d'une gare, s'il m'en souvient, je retins une chambre, pris un bain, et mangeai de fort bon appétit. La tourmente passée, j'étais

heureux, et très gai. Je me rappelle que je bus de très bon vin rouge, que je me grisai légèrement, et que je montai me coucher en sifflotant. Il y a toujours un certain plaisir à retrouver son indépendance. Le lendemain, songeais-je, je reprendrais le chemin de Paris en m'arrêtant à deux ou trois relais gastronomiques dont j'avais entendu parler.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, je ne partais plus pour Paris. Non. Pendant mon sommeil, tout cela avait été changé. Je m'octroyais huit jours de vacances, et je filais sur le Midi.

Pourquoi?

Parce que, si je rentrais tout de suite sur Paris, j'y retrouverais Clémence, et la danse du scalp recommencerait.

Parce que depuis le mois d'octobre de l'année précédente, je n'avais pas encore pris un seul jour de ces vacances qui sont les seules vacances profitables : les vacances solitaires. A Bois-le-Roi, j'étais avec Clémence. A Pâques, j'étais allé passer cinq jours à Bruges, et j'y étais allé avec la jeune Belge dont il a été question plus haut. En janvier, j'étais allé aux sports d'hiver, dans les Pyrénées, près de Font-Romeu, et je n'y étais pas depuis un quart d'heure que déjà je flirtais avec une grande fille blonde, aux grands pieds et aux grandes mains, qui était en excursion dans ce pays. Pas un seul jour tout seul, seul à seul avec moi-même.

Parce que je n'étais jamais allé dans le Midi, et que, sans le connaître, je l'adorais.

Parce que je n'en avais jamais été aussi près.

Je quittai Lyon aussitôt. A midi, j'étais à Valence, où je déjeunai. Et le soir je dînais et je couchais à Avignon, célèbre par ses remparts.

IV

Trois jours s'écoulèrent. Trois bons jours d'exquises randonnées en auto à Arles, Carpentras, Vaison, Tarascon, Nîmes, ou de promenades à pied dans l'une des campagnes les plus délicieuses qui soient. Cette campagne, je ne la décrirai pas. Ce vieil idiot de Hogshead m'a toujours dit que je n'avais nullement le don de la description, et sur ce point je crois qu'il

a en partie raison. Non que, pour décrire, il faille avoir une dose énorme de génie, mais je crois qu'il faut un minimum de courage. Et je suis assez paresseux.

Or, et c'est ici en réalité que mon récit commence, j'étais allé un jour, partant d'Avignon, faire une promenade en auto à un village qui s'appelle Vacqueyras, — vins renommés, — quand, en revenant, et du côté, je crois, d'un autre village qui s'appelle Sarrians, j'aperçus une propriété dont l'aspect me séduisit tellement que j'arrêtai ma voiture pour pouvoir la regarder à mon aise.

Elle était, cette propriété, située sur le bord de la route, et au croisement d'un petit chemin qui se perdait dans la campagne entre deux haies de grands roseaux frissonnants et deux ruisseaux chantonnants. Les ruisseaux qui coulent sous ces roseaux, on appelle cela là-bas des sorgues.

Elle était toute entourée de hauts murs gris, que, du côté de la route, n'ombrageait aucune verdure, et qui, du côté du chemin, disparaissaient presque jusqu'à la crête dans ce fouillis de roseaux perpétuellement agités.

L'entrée donnait sur la route. C'était une haute et large porte charretière, ouverte toute grande entre deux piliers ronds, pareils à des colonnes, et dont chacun se terminait par une grosse boule de pierre, pareille à un boulet de canon.

De l'endroit où j'avais arrêté la Ford, je ne voyais pas encore la maison. J'apercevais seulement, montant d'entre ces hauts murs, d'immenses platanes aux troncs noueux et de longs cyprès noirs.

Et si la vue de cette propriété m'avait séduit au point que j'en eusse interrompu ma promenade, c'était parce que, de lignes et de couleur, elle était parfaite, qu'elle se fondait admirablement, et avec une sorte de majesté souriante, dans le paysage, et c'était surtout parce qu'elle respirait le bonheur, un bonheur absolu et divin. L'idée, immédiatement, m'était venue qu'il ferait bon vivre là avec une femme passionnément aimée.

J'arrêtai mon moteur.

D'abord, je n'entendis rien, que la petite scierie lancinante des cigales, et ce bruit, pareil à un grésillement, que font les criquets dans les prés.

Puis un aboiement de chien. Puis deux, trois aboiements de chiens. Ils avaient dû flairer la présence d'un étranger.

Et les chiens se turent.

Et, ayant regardé ce petit paradis tout mon saoul, j'allais repartir quand un homme apparut sur le seuil, entre ces deux piliers ronds. J'étais éloigné de lui d'une trentaine de mètres. D'abord, je ne lui trouvai rien de particulier. Il était vêtu d'un costume de toile bleue, comme les mécaniciens, et coiffé d'un chapeau de feutre mou, noir, tout cabossé, qui ne me parut pas être de première fraîcheur.

Puis, tout à coup, je remarquai, l'ayant un peu mieux regardé, qu'il portait de chaque côté du visage une grande natte noire.

Et je m'aperçus que c'était un Indien.

Là, devant ce vieux mas, perdu en pleine Provence.

Ma surprise fut si forte que je mis pied à terre, et que je me dirigeai vers lui. Il me laissa faire quelques pas, puis tout son visage se creusa de mille petites rides, comme s'il avait eu le soleil dans les yeux, — et non, ce n'était pas cela, ce devait être tout simplement un sourire, — et il se dirigea vers moi.

Nous nous rencontrâmes à l'entrée du petit chemin.

— Est-ce que vous avez besoin de quelque chose? — me demanda-t-il, dans un très mauvais français.

Je lui répondis en anglais :

— Non, non, besoin de rien, merci. Mais qu'est-ce que vous faites par ici?

Alors je crus qu'il allait en tomber par terre. Il avait plié les jambes, courbé le dos, et il se donnait de grandes tapes sur les cuisses, en riant, et en répétant, — en anglais, cette fois :

— Vous êtes Américain? Vous êtes Américain?

— Oui, — dis-je. — De l'Orégon. Et vous?

Il se redressa, et, de sa grande main squelettique, haut levée, comme par-dessus les monts, les plaines et les mers, montrant un point de l'horizon :

— Oh! moi, — fit-il, — de beaucoup plus loin que ça! De l'Alaska!

— Mais qu'est-ce que vous fichez ici?

— Eh bien, vous voyez, je suis avec des amis... à la campagne... On se repose...

Je lui montrai la propriété :

— C'est à vous, ça?

— C'est à moi et à mes amis, à nous trois... Nous ne sommes pas très fixés... Et aux chiens... Venez voir les chiens...

Je le suivis, j'entrai dans la cour, et j'aperçus, d'abord, à droite, dans un grand chenil grillagé, une dizaine de chiens blancs à longs poils.

— Mais, — lui dis-je, de plus en plus stupéfait, — ce sont des chiens de traîneau, ça!

— Ah! — fit-il, — vous les reconnaissez? Eh bien, oui, ce sont des chiens de traîneau... De belles bêtes, hein?

— Et elles ne crèvent pas?

— Non... Oh! elles ne sont pas trop à leur aise, et, de temps en temps, elles doivent bien regretter un peu leur pays. Mais là-bas elles n'étaient pas non plus tous les jours à la noce.

Il avait posé doucement et tendrement sa main sur mon bras :

— Vous allez bien boire quelque chose? — me dit-il. — Asseyez-vous là...

Et il me montrait un fauteuil d'osier, sous un arbre, une petite table ronde qu'il avait dû fabriquer lui-même avec un morceau de planche et des branchages.

Je m'assis, non parce que j'avais soif, non parce que j'étais las, mais parce que cette histoire était assez curieuse. Je m'assis, et il disparut. Les chiens, qui, en me voyant entrer, s'étaient mis à grogner et à faire les fous dans leur cage, étaient retombés à leur silence et à leur immobilité. Les uns après les autres, ils s'étaient laissés aller au sol, à la fois terrassés et heureux, la langue leur sortant de la gueule et un halètement précipité leur secouant les flancs.

V

Alors je regardai la maison.

C'était une grande bâtisse blanche, qui avait l'air dorée par le soleil. Un toit plat, de tuiles roses. Et au-dessus de la porte, à laquelle on accédait par trois marches de pierre, une vigne aux feuilles toutes roussies, couleur de cuivre.

Rien d'extraordinaire. Un air de grande simplicité, voilà tout.

La plupart des fenêtres étaient ouvertes, mais, par rapport à la lumière du dehors, l'ombre, à l'intérieur de la maison, était si dense qu'on n'apercevait aucun meuble, aucun bibelot. Il y avait, à la porte d'entrée, un rideau de perles de bois destiné à empêcher soit la chaleur, soit les mouches de pénétrer dans la maison. Et aux fenêtres du premier étage, qui étaient très hautes, et garnies de tout petits carreaux, on devinait, derrière ces carreaux, de longs rideaux de tulle blanc relevés par des embrasses.

Quelques minutes s'écoulèrent. Les chiens dormaient, et, par moment, lançaient, sans ouvrir les yeux, un bâillement sonore, qui montrait leur gueule rouge, et leur langue, longue comme la main. Des lézards, gris ou verts, couraient sur le mur, et, arrivés sur la crête, regardaient triomphalement tout autour. Cela sentait bon, la terre chaude, le pain qui vient de sortir du four, et aussi, par bouffées, les plantes d'eau.

Soudain, l'Indien reparut, avec une cruche et deux verres. Il posa la cruche et les verres sur la table, s'assit, puis rapprocha son siège du mien, comme s'il avait été heureux de se coller à moi, et il remplit les deux verres.

— Buvez, — me dit-il.

Je bus, il but, nous reposâmes nos verres.

— Oh! l'eau est excellente, par ici! — lui dis-je.

— Vous pensez! — fit-il. — C'est l'eau de cette montagne que vous apercevez là-bas, le Ventoux... Ce n'est pas de l'eau de rivière...

Je me mis à sourire :

— Vous m'avez l'air, — lui dis-je, — bien fier des ressources naturelles de ce pays, qui n'est pourtant pas le vôtre.

— Si, si, c'est un peu le mien, — répondit-il. — J'ai fini par le considérer comme le mien.

— Il y a longtemps que vous êtes ici?

— Nous sommes arrivés ici, mes amis et moi, fin 28.

— Mais quelle idée vous est venue de venir vous fixer dans ce pays?

— A proprement parler, ce n'est pas moi qui ai eu cette idée. Ce sont mes amis. Ils avaient gagné, et j'avais gagné un

peu d'argent en Amérique, nous avions la possibilité de vivre désormais sans trop nous faire de souci... Alors ils ont préféré venir manger leur petite fortune ici...

— Pourquoi pas en Amérique?

— Oh! parce que!... Pour une idée qu'ils ont eue, comme ça...

— Et vous les avez suivis?

— Oui...

— Ce sont des Indiens?

— Qui ça? Mes amis? Non, non, ce sont des Blancs, un Blanc et une Blanche... des gens si gentils, si vous les connaissiez!... J'aurais voulu vous les montrer, mais lui, le mari, il est assez sauvage, il se lie peu... sauf peut-être avec les gens du pays, qui nous ont accueillis très aimablement, comme si nous étions de leur famille.

Il sourit, d'un très joli sourire de tendresse, de tristesse voilée, et de nouveau remplit les verres.

— J'oubliais de vous demander, — fit-il soudain. — Vous n'avez pas faim?

— Non, non, merci, — dis-je. — J'ai déjeuné très copieusement à Avignon.

— Mais vous ne venez pas d'Avignon?

— Non. Je viens de Vacqueyras, mais je m'en retourne sur Avignon.

— Vous êtes en villégiature à Avignon?

— Oui...

— Vous êtes peintre?

— Non... Pourquoi?

— Parce qu'il y a beaucoup de peintres étrangers, par ici...

— Je suis journaliste...

— Ah! journaliste!

Et après avoir bu une gorgée d'eau :

— Vous ne connaissez pas l'Alaska? — me demanda-t-il.

— Non, — répondis-je. — Je n'y suis jamais allé.

— Mais vous avez entendu parler d'une ville qui s'appelle Aklansas?

— Très vaguement. C'est une ville de là-bas?

— Oui, de l'Extrême-Nord... C'est curieux que, pour votre

journal, vous ne soyez jamais allé dans l'Alaska... Les chercheurs d'or... Vous n'avez jamais été tenté d'aller voir ce que c'était que les chercheurs d'or?

— Vous savez, — dis-je, — il y a beaucoup de corps de métier, en réalité, dans le journalisme. Moi, ma partie, c'est plutôt la politique étrangère.

— La politique étrangère? Qu'est-ce que vous entendez par là?

— Eh bien, les rapports que les divers pays entretiennent entre eux...

— Ah! oui?

Et il eut l'air de n'attacher à cela aucune espèce d'importance.

— Comment vous appelez-vous? — me demanda-t-il.

— Walt Morgan. Mais le nom ne vous dira certainement rien, car je suis un tout petit journaliste. Et vous?

— Moi, j'ai deux noms. Tantôt, on m'appelle Flèche de Pierre, et tantôt Patrice. Patrice, c'est mon nom chrétien. Et vous ne connaissez personne qui vive là-bas, dans l'Alaska? Ou qui y soit allé?

— Ma foi, non, je ne crois pas. Mais vous avez l'air...

— De?... De quoi donc?...

— De ne pas tenir particulièrement à ce qu'entre l'Alaska et moi il y ait un rapport quelconque. L'Alaska vous a fait quelque chose?

— Oh! pas à moi, non...

Et posant sa main sur mon genou :

— On est tout de même content, — dit-il, — de rencontrer un compatriote, et de pouvoir parler sa langue. Par ici, vous savez, il n'y a pas beaucoup de gens qui parlent l'anglais. James, mon ami, a essayé de l'apprendre à plusieurs personnes du pays, pour pouvoir ensuite le parler avec elles. Mais il a dû y renoncer. On est un peu paresseux, en Provence.

— Alors vous avez appris le français?

— Petit à petit, oui. L'instituteur a été tout à fait gentil, il s'est beaucoup occupé de moi. Malheureusement, il a voulu m'entraîner dans des histoires de politique, de bolchevisme... Vous savez ce que ça veut dire, tout ça?

— Oui, un peu.

— Eh bien, pas moi, et ça m'a assez vite ennuyé. Alors, pour le moment, je suis entre les mains du curé.

— Et vos amis?

— L'homme, James, a appris le français très facilement, avec des livres, et en parlant avec les uns et les autres. Vous voulez que je lui dise que vous êtes là, et que vous désireriez lui serrer la main?

— Mais, — fis-je, en le regardant avec un sourire, — vous le lui avez déjà dit tout à l'heure, et il vous a répondu qu'il préférait ne pas me voir.

— C'est vrai, — répondit-il, souriant, lui aussi. — Mais je lui rapporterai certaines choses que vous m'avez dites, et je crois que je l'amènerai à changer d'avis. Depuis 28, vous serez le premier Américain avec qui il consentira à échanger trois mots...

— Ce n'est pas un forçat évadé?

— Vous en avez, de ces idées! Attendez-moi une minute...

Il se leva, rentra dans la maison.

Je m'étais levé, moi aussi.

VI

Et je n'eus même pas, je crois bien, à attendre une minute, car, presque tout de suite après, l'Indien reparaissait avec un homme qui devait avoir une quarantaine d'années, qui n'était pas beau, mais qui était grand, mince, souple, et d'aspect plutôt sympathique. Il était vêtu un peu comme les gentlemen farmer de cinéma : culotte de cheval, de gros drap jaune paille, chemise blanche ouverte sur sa poitrine nue, et bottes molles. Il venait vers moi, les deux mains dans les poches horizontales de sa culotte. Quand il m'eut rejoint, il s'arrêta, me regarda pendant deux secondes, en hochant la tête et en faisant une moue avec ses lèvres. Il avait toujours ses mains dans ses poches.

Puis il me dit :

— Si vous venez ici pour nous embêter, je vous conseille de filer. Si vous n'avez pas à notre égard des intentions particulièrement hostiles...

— Mais non, — fis-je, étonné, — je ne vois pas du tout pourquoi j'aurais à votre égard...

— Alors bonjour!

Il sortit une de ses mains de sa poche, me la tendit. Je lui tendis la mienne, il la serra avec force, et, sortant de sa poche son autre main, il la posa lourdement sur mon épaule :

— Comment ça va? — me demanda-t-il.

— Ça va très bien, je vous remercie, — répondis-je. — Et vous?

— Moi, pas mal. Vous voyez. Joli pays, hein?

— Joli pays... Mais vous avez une étrange façon de recevoir des compatriotes!

— Il ne faut pas vous plaindre. Habituellement, je ne les reçois pas. J'ai gardé de l'Amérique un souvenir à la fois enchanté et horrifié. Mais enchanté pour des raisons tout à fait extérieures à l'Amérique. Tandis que horrifié, ça, c'était de sa faute. Vous êtes de passage par ici?

— Oui, — dis-je. — Je suis depuis quelques jours à Avignon. Je me promène.

— Vous avez l'air d'un bon garçon. Visage ouvert, honnête... Voulez-vous dîner avec nous?

— Mais je veux bien, oui...

— En attendant, Patrice, qu'est-ce que vous avez donné à boire à cet homme-là?

— De l'eau...

— Vieille tête de phoque! Allez chercher le whisky, et au trot, hein?...

Patrice disparut. L'homme s'assit dans un des fauteuils d'osier, passa un bras sur le dossier d'un autre fauteuil, croisa les jambes, et, sans cesser de me regarder :

— Eh bien, asseyez-vous, vous aussi, — me dit-il.

Et je m'assis.

Il avait tiré une pipe de sa poche.

— Vous avez vu les chiens? — me demanda-t-il, en me désignant le chenil avec le tuyau de ladite pipe. — Je les ai emmenés loin, ou, plutôt, ils nous ont emmenés loin, Patrice et moi...

Il se mit à bourrer sa pipe :

— Jusqu'au Sloo. Vous ne connaissez pas le Sloo?... C'est

une rivière, tout là-bas... Elle a ceci de particulier qu'on y ramasse de l'or. Et j'y ai ramassé aussi, pour ma part, une balle dans la jambe droite.

— Mais vous y avez surtout ramassé de l'or?

— Oui. Assez pour vivre, en tout cas, et pour pouvoir me sauver de l'enfer.

— Vous êtes ici avec votre femme?

— Oui.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Non. J'aurais bien aimé avoir des enfants. Et puis, j'ai réfléchi qu'il valait peut-être mieux pas, que ça vous vieillissait terriblement, les enfants... L'enfant, dans cette histoire-là, c'est elle. La pensée que Marion pourrait un jour cesser d'être un enfant, qu'elle pourrait devenir autre que je l'ai connue...

— Elle s'appelle Marion?

— Oui, mais gardez ça pour vous. D'ailleurs, tout ce que vous verrez, tout ce que vous entendrez ici, gardez-le pour vous.

L'Indien revenait, avec le whisky. James et moi, nous bûmes. Patrice, un torchon à la main, légèrement penché en avant, dans une attitude de demi-prière, nous regardait, le visage strié de ces mille petites rides. Nous ne disions plus rien. Le soir, doucement, descendait.

— Qu'est-ce qu'on raconte en Amérique? — demanda enfin mon hôte.

— Ça vous intéresse? — fis-je.

Il se mit à rire :

— Au fait, non... Pas le moins du monde... Dites-moi, il paraît que vous êtes de l'Orégon?

— Oui...

— Alors vous devez connaître le Nevada?

— Oui, très bien...

— Sacramento?

— Comme mes poches. J'ai un ami, un nommé Mebius, qui y fabrique des tôles.

— Vous ne connaissez pas des gens qui s'appellent Kempt?

— Kempt?

— Non, vous ne pouvez pas connaître... et d'ailleurs, je me demande s'il y a encore des Kempt à Sacramento... Ma femme s'appelle Kempt... Son père était médecin...

Il se leva :

— Allons, venez vous promener un peu dans la campagne. Pendant ce temps, Patrice mettra le couvert.

Il posa tendrement sa main sur l'épaule de l'Indien, et, montrant du regard un autre coin de la cour :

— Vous nous installerez là, sous le platane, à côté du puits. C'est le meilleur endroit. Il y fait frais, et il y a toujours, dans le platane, une ou deux feuilles qui remuent.

Nous sortîmes.

VII

Et pendant plusieurs minutes nous marchâmes sans parler, dans la poussière du petit chemin bordé de roseaux. James n'était pas un artiste. Je ne sais s'il goûtait la beauté du paysage. En tout cas il gardait cela pour lui. Mais cette douce chaleur du soir, ce bruit de la sorgue, cette sorte de béatitude un peu mélancolique de la nature semblaient le pénétrer jusqu'au fond de l'âme. Il mordillait un brin d'herbe, jouait avec sa pipe. Nous rencontrâmes un paysan, qui, sa journée finie, rentrait chez lui en poussant une brouette chargée de maïs.

James s'arrêta :

— Ça va? — lui demanda-t-il.

Le paysan, lui aussi, s'arrêta :

— Ça va. Et vous? Et votre petite dame?

Il avait enlevé son chapeau, il s'épongeait le front avec un immense mouchoir de couleur, pareil à un pavillon de yacht club. Ils n'avaient, James et l'homme, exactement rien à se dire. Et ils se regardaient, en souriant, comme s'ils eussent attendu l'un de l'autre mille choses exquises.

— Beau temps, hein? — fit James.

— Beau temps, oui. Les fruits seront bons, cette année. Je suis été dimanche à Orange. Ils ont l'air contents, par là aussi.

— Allons, tant mieux!...

Le paysan avait remis son chapeau, repris sa brouette. James et moi, nous continuâmes notre route. La roue de la brouette, qui s'éloignait, semblait écraser des diamants.

— C'est un paradis, par ici, — fit James, au bout d'un moment. — Et les gens sont charmants.

— Oui, — dis-je, — vous avez choisi le pays idéal pour venir vous y reposer de vos aventures.

Il me regarda de côté :

— Qui vous a dit que j'avais eu des aventures?

— Vous, — répondis-je. — Le métier de chercheur d'or n'est pas un métier de tout repos.

Il fit quelques pas en silence, puis, d'une voix qui avait sombré d'un demi-ton :

— S'il n'y avait que l'or, et que ce qui tourne autour de l'or!... Mais il y a les apôtres, aussi! Les amateurs et les professionnels de la vertu!... J'ai connu une pauvre fille, qui avait commis le crime de ne pas avoir la chance pour elle... Ils l'avaient fourrée dans une drôle de boutique, dans ce qu'ils appellent une maison de relèvement... Et un jour, voilà qu'elle trouve le moyen d'en sortir, de se sauver aux cinq cents diables... Alors ils ont couru après, ils l'ont rattrapée, sous les yeux de l'homme avec qui elle était, et, compte tenu de je ne sais quoi, de je ne sais quelle loi, ils lui ont flanqué six mois de prison... C'est curieux, hein?... Vous n'avez jamais, au cours de votre carrière, entendu parlé d'un distingué apôtre qui s'appelait Sqwal?

— Sqwal? Non...

— C'était un homme bien intéressant, et puis alors ce qu'on peut appeler une conscience... Il en a relevé, des gens, celui-là!... Pendant les six mois de prison que la pauvre fille en question a faits, il ne s'est peut-être pas écoulé un jour sans qu'il soit venu la voir, et lui porter les secours de la philanthropie... d'une philanthropie un peu ricanante... Et puis, elle est sortie de prison, et il faut croire que tout le monde, en matière de relèvement, ne partageait pas les idées du nommé Sqwal, car, un matin, à Aklansas, au coin d'une rue, dans un ruisseau, on l'a trouvé crevé avec cinq balles dans le ventre... Ce qui vous prouve qu'il n'y a pas que le métier de chercheur d'or qui ne soit pas de tout repos...

Il me regarda, eut un rire qui découvrit toutes ses dents :

— Celui d'apôtre non plus... Ah! Ah! Ah!...

Et reprenant son ton ordinaire :

— C'est d'ailleurs un peu tout cela, toutes ces histoires mélodramatiques, qui m'ont lassé de ce pays, et qui m'ont

incité à prendre le train d'abord, et ensuite le bateau....

— Vous aviez été inquiété, pour ce meurtre?

Il ne répondit pas tout de suite, lâcha seulement un nouveau rire, plus glacé et plus nerveux que le précédent :

— Je pensais, — fit-il enfin, — que vous alliez me dire cela. J'ai été en effet inquiété, pendant quelque temps... Car je connaissais cette pauvre fille, et le nommé Sqwal, aussi... Mais vous vous doutez bien qu'on n'a rien trouvé... et que j'avais plutôt dix alibis pour un... Je ne suis pas fou...

D'un geste de son bras, il me montra le ciel, la campagne :

— Regardez-moi cette paix de Dieu! — fit-il.

Et se tournant vers moi :

— Si j'avais quelque chose à me reprocher, — dit-il, — est-ce que vous vous figurez que je pourrais tenir le coup? Qu'est-ce que vous faites du remords? Si j'avais tué Sqwal, est-ce que je ne serais pas rongé par le remords?... Tandis que vous voyez...

Il s'arrêta, se planta devant moi, et, les deux bras le long du corps, les deux mains ouvertes :

— Il n'y a peut-être pas d'homme au monde qui se sente plus léger que moi... Et mes nuits sont béates, sans un rêve... Par moment, je me réveille, je regarde Marion, qui est là étendue près de moi. Par la fenêtre ouverte, j'entends un oiseau qui rêve. Et je me sens environné d'une atmosphère extrêmement amicale. Tout va bien. Tout va très bien.

Et après un temps :

— Seulement, il ne fallait pas rester là-bas.

VIII

Nous nous remîmes en marche et quelques instants après nous étions de retour à la maison. La table, sous le platane, près du puits, était dressée. L'Indien disposait, sur la nappe à petits carreaux rouges et blancs, les dernières assiettes.

James referma la porte de la cour, sans un mot, alla au chenil, en ouvrit la porte. Les chiens se répandirent autour de nous.

— Hein, les bonnes bêtes? — me dit James. — Regardez celui-là... Il a trimé, allez...

Et s'adressant au chien :

— Vous vous rappelez, vieil imbécile, quand nous avons passé le Daggi, et que la glace nous craquait sous les pattes? Nous n'en menions pas large, n'est-ce pas?

C'était un délicieux spectacle. Je m'étais accroupi. Les chiens me culbutaient, me donnaient en plein visage de grands coups de langue.

— Ils voient que vous êtes un ami, — disait James. — S'ils avaient flairé en vous un adversaire, il y a longtemps qu'ils vous auraient enlevé le nez. Car ils ne sont pas toujours très commodes, ces petits diables. Figurez-vous qu'à Aklansas, ce pauvre Sqwal avait une femme, une très brave femme, qu'on appelait Mrs Sqwal, par le fait, et qui, elle aussi, travaillait dans l'apostolat. Eh bien, un jour, elle rentrait de son marché, elle a eu ces dix garnements après elle, et ils lui ont enlevé la moitié d'une fesse. Ses cris faisaient pitié, à cette malheureuse.

Et menaçant les chiens, gentiment, du doigt :

— Et tout ça pourquoi, hein? voulez-vous me le dire, petites canailles?

— Ouah! Ouah! — firent les chiens, en sautant de bonheur.

— Parce qu'elle avait, sur ses épaules, une sale petite tête? Mais est-ce qu'on est responsable de sa tête!

Brusquement, il cessa de jouer et se tourna vers moi. Son visage avait pris une expression étrange, à la fois tragique et extasiée.

— Attendez-moi! — me dit-il.

En deux enjambées, il atteignit la porte de la maison, ouvrit le rideau de perles de bois, qui se referma bruyamment sur lui, et, quelques secondes après, il reparaissait, une femme dans ses bras. Il la portait comme un père porte un enfant malade.

Il vint à moi et, pendant un instant, il me regarda sans parler.

— Voilà Marion, — me dit-il enfin, d'une voix sourde. — Voilà celle que j'aime. Vous savez, par moment, la nuit, quand nous nous promenons dans la campagne, je la prends comme ça dans mes bras, je la montre aux étoiles, et je leur dis : « Qu'on essaie donc encore de me l'enlever! »

Il la posa à terre, doucement. Elle était beaucoup plus petite que lui. Sa tête n'arrivait guère qu'aux épaules de James. Elle le regardait, avec une sorte de confiance éperdue, sa petite bouche, à la fois gourmande et dédaigneuse, entr'ouverte. Il la prit dans son bras droit, la serra contre lui, et il lui dit :

— Marion, je vous présente un homme qui est de là-bas, et qui, fait bizarre, n'a pas l'air d'un mauvais homme. Il va dîner avec nous.

Elle ne répondit rien. Je m'attendais à ce qu'elle me tendît la main. Elle ne fit pas un geste et continua à regarder James.

— Venez, — lui dit celui-ci. — Venez vous asseoir.

Il l'avait prise par la main, toujours comme un enfant. Il la mena à la table, la fit asseoir, me montra un siège. Je m'assis. Il s'assit. Et l'Indien commença à remplir les verres. Sans trop savoir pourquoi, j'éprouvais une sensation assez pénible. Je regardais la jeune femme, qui, maintenant, me regardait, avec des yeux immenses, d'un bleu très pâle. Elle ne disait toujours rien, souriait d'un sourire lointain, et, de sa main droite, avec ses ongles, lentement, elle griffait la nappe.

Nous nous mîmes à manger. Au bout d'un moment, je dis à James :

— Votre jeune femme n'est pas souffrante?

— Non, — me répondit-il. — Mais vous l'excuserez, et vous m'excuserez, moi aussi. Je n'ai pas pu tout sauver. Ils ont gardé son âme.

JEAN MARTET

CHARLES-QUINT A PARIS

Le 6 novembre 1539, les quatre échevins de la Ville de Paris furent mandés par le chancelier qui leur annonça que François Ier et Charles-Quint avaient changé leur grande inimitié en amitié, que l'Empereur allait venir en France, qu'il s'en remettait aux soins du roi, même pour sa nourriture.

La nouvelle pouvait paraître assez surprenante, puisque depuis vingt-sept ans l'empereur d'Allemagne, en même temps roi d'Espagne, avait encerclé notre pays, emmené, après Pavie, le roi de France prisonnier à Madrid, soulevé contre lui le connétable de Bourbon, menacé Paris, envahi la Picardie et la Provence. Mais l'Empereur, en 1538, avait signé à Nice une trêve de dix ans. Il désirait traverser rapidement la France, gagner ses États en Flandre où la situation était troublée. Les deux rivaux, qui n'avaient pu se détruire, en étaient venus aux concessions réciproques. François, toujours chevaleresque, voulait donner à celui qui fut pour lui si rigoureux, une magnifique leçon française de courtoisie et de générosité. Il avait épousé sa sœur. Charles-Quint son parent deviendrait son allié. Quant au bon peuple de France, il voyait dans le passage de l'Empereur un gage de la paix à laquelle il était fort attaché, ayant tant souffert des misères de la guerre.

Le chancelier exposa aux échevins que le roi voulait qu'on réservât à Charles-Quint « la plus magnifique entrée, et le plus riche présent qu'il serait possible ». Il fallait donc trouver rapidement de « bons maistres painstres, inventeurs ». Il con-

venait d'abord de nettoyer la ville, ses égouts, de paver les rues sur tout son passage.

L'échevin, Jean Croquet, estima qu'il devait se rendre à Fontainebleau où se tenait François Ier. Il lui montra le dessin d'un buffet orné d'aigles. Mais le roi n'agréa ni le buffet, ni les aigles. Il lui rappela que l'Empereur lui avait dit autrefois « qu'il détestait les tapisseries de son pays de Flandre, parce que en icelles sont tousjours figurés quelques banquets, pots, tasses, ou raisins, qui sont actes de mengerye ». Le roi de France désirait pour Charles-Quint un présent moins banal. Il pensait à un Hercule doré, couvert de sa peau de lion, plantant en terre deux colonnes qui pourraient servir à mettre des flambeaux, avec sa devise : *Plus oultre.*

Le Rosso, qui travaillait alors aux peintures de Fontainebleau, en avait fait le dessin et avait montré au roi cet Hercule. Et François recommanda surtout aux gens de la Ville de ne pas fatiguer l'Empereur de dizains et d'autres vers, de farces qu'il n'aimait pas.

L'échevin Croquet revint à Paris; il fit part à ses collègues des observations du roi. Les rues furent pavées. Peintres et orfèvres préparent les « théâtres et triumphes ». Au mois de décembre, on voit Jean Cousin, le père du célèbre dessinateur et peintre, Antoine Félix et Pierre Préaux, décorateurs, tous « maistres painstres à Paris », s'engager par un forfait de 600 livres à travailler sous la direction de l'émailleur Jérôme della Robbia, valet de chambre et sculpteur du roi, directeur des travaux du château de Madrid; ils devaient peindre et dorer les attributs des arcs de triomphe ornant les lices de la grande rue Saint-Antoine où un tournoi serait donné.

***

Le voyage de Charles-Quint en France et son séjour dans la capitale ont été rapportés par plusieurs relations officielles publiées à Paris, à Lyon, à Gand, en français et en espagnol. Cet épisode a surtout inspiré un bénédictin historiographe, René Macé, dit « le petit moine », qui, pour le chanter, se fit poète. On attendait de lui une grande chose, une histoire de France qui eût été une Iliade. Le bénédictin fit le récit du

voyage du souverain espagnol, qui n'est qu'un fatras. Mais nous aurions tort de mépriser le poème de Jean Macé, si sa poésie est négligeable, puisqu'il nous a fourni tant de traits relatifs aux sentiments de la foule, des personnages mis en scène, tandis que les relations officielles demeurent surtout des programmes, parfois un peu développés.

Charles-Quint avait quarante ans. Il était, on peut le dire, le maître et l'arbitre du monde, régnant non seulement sur l'Espagne, mais sur tout le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne, la Franche-Comté, les Pays-Bas, le Tyrol, la Bohême, l'Autriche, la Hongrie. Et son empire s'étendait encore sur la nouvelle Espagne qui comprenait le Pérou, le Chili, l'île de Cuba et le Mexique. Il régnait également sur l'Empire, c'est-à-dire sur toute l'Allemagne. Les Turcs et la France sont les seuls États qui forment le contrepoids de cette puissance immense, puisque l'Angleterre, lente à se décider, prit tardivement parti contre elle.

Le fils de Philippe le Beau, l'archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, est un Habsbourg né à Gand. Il ne semble pas un Espagnol, mais bien plutôt un taciturne Flamand. L'Empereur est un homme posé, plein de réserve, un immense travailleur, qui règle ses affaires avec ses ministres et ses bureaux, prend des notes, étudie ses dossiers, impose sa volonté, agit par raison. On admire sa piété, sa déférence envers les ordres religieux et le siège apostolique; et chacun s'émerveille de sa sobriété, de la bienveillance qu'il montre à entendre tous ceux qui ont à lui présenter des requêtes, jusqu'aux plus humbles. Charles-Quint n'est pas le médecin qui donnera au monde des remèdes violents pouvant entraîner la mort du malade. Il use, on peut le dire, d'une persuasion toute paternelle.

De belles médailles, et surtout les portraits du Titien, son ami (l'un des plus beaux est à la Pinacothèque de Munich, et d'autres sont à Madrid), les relations des ambassadeurs vénitiens Contarini, Tiepolo, Navagerro et Baduer nous montrent Charles-Quint : au physique, un petit homme, bien fait, avec un nez un peu aquilin, des yeux clairs et sa longue mâchoire de prognathe que prolonge une petite barbe en pointe. Ses dents n'arrivent pas à se retrouver, en sorte qu'il ne peut articuler

distinctement les mots, surtout à la fin d'une période. Son teint est pâle, et certaine mélancolie se dégage du visage de celui qui n'a guère connu que le travail, et comme distraction, l'équitation et la chasse. En ces jours, le maître du monde est fort triste, accablé par son deuil : il vient de perdre sa femme, la splendide Isabelle de Portugal, sa cousine, qu'il adorait, et dont le Titien a laissé au musée du Prado la plus superbe des effigies. César, comme on l'appelait communément, et nous pourrions tout aussi bien le nommer un Kaiser, éprouve le besoin de la paix. C'est que, dans sa raison, il a pesé longuement le pour et le contre, estimé à leur juste prix l'importance et l'organisation des contingents militaires des Luthériens, ses sujets. Il sait que les guerres sont périlleuses, si l'on n'a pas avec soi toutes ses forces : celles des Turcs demeurent considérables; le roi d'Angleterre est versatile. Pour mettre sur pied son grand projet de défense de la Chrétienté contre les infidèles, il faudrait d'abord l'union de l'Europe. L'Empereur en est venu à l'idée d'une paix avec la France, qui durera ce qu'elle durera, car la parole impériale ne trompe personne. Mais ce rapprochement a été salué par l'enthousiasme général. C'était la paix! Et l'ennemi le plus acharné de notre pays allait trouver devant lui un peuple entier prêt à l'acclamer, le plus magnifique des princes, jadis son prisonnier, avec ses enfants, désirant montrer au César son infinie courtoisie, d'autant que l'Empereur avait laissé entendre qu'il pourrait payer son passage à travers la France de l'investiture de Milan, ce qu'il négligea de faire.

***

Le voyage de Charles-Quint en France fut un triomphe. Deux fils du roi s'étaient portés à sa rencontre à Bayonne; ils traversèrent Bordeaux, Cognac, le lieu de la naissance du roi, Poitiers, ville forte et illustre, Châtellerault, où Charles-Quint visita le parc, Loches, où François Ier le rejoignit et lui donna la plus joyeuse des accolades, au mois de décembre 1539.

Le roi pouvait cependant être encore assez malade, car il avait été opéré, trois mois auparavant, au bistouri, par les chirurgiens qui avaient ouvert son mauvais ulcère au ventre,

ce dont il avait manqué de mourir. Ce qui réjouissait alors les assistants, c'était moins encore les paroles échangées que les gestes gracieux des deux souverains, et la joie qui semblait briller dans leurs yeux. François Ier montra au César Amboise, Blois, Orléans, Fontainebleau qu'il nommait son « chez moi ». Ils arrivèrent à Vincennes par une pluie froide, le 1er janvier 1540. Charles-Quint devait faire son entrée dans la capitale le lendemain, par un assez beau temps, et une claire journée. Marot, le poète de Cour, s'inspira de cette circonstance, et d'un souvenir de Virgile, pour présenter ses compliments à l'Empereur :

Or est César, qui les Gaules conquist,
Encore un coup en Gaules retourné.

Il célébrait en lui l'homme de la paix, qui vient :

Non point en main le glaive, mais l'olive...

Ce sont là des illusions fréquentes en France, et à Paris. Le jeune Théodore de Bèze célébra, lui aussi, dans des vers latins, les deux soleils qui brillaient ensemble au firmament. On voyait dans cette venue un nouvel âge d'or, et Marot de s'écrier :

Bien heureux est la gent qui n'est point morte
Sans voir premier vostre ferme unité,
Qui le repos de tant de monde porte!
Viens donc, César, et une paix apporte
Perpétuelle entre nous et les tiens...

Dans cette réception, dans cette manifestation en faveur de la paix, Paris surpassa toutes les villes. La cité que l'Empereur avait fait trembler marcha tout entière à sa rencontre : les ordres religieux, les métiers, la maison du roi, le Parlement, l'Université et les écoliers. Charles-Quint, au milieu de la foule, sous les arcs de triomphe, passa, flegmatique et bienveillant dans nos rues nettes, regardant, écoutant tout le monde, couvert du petit manteau de drap noir de son deuil, et monté sur un cheval noir aux housses funèbres.

Trois cents coups de canon tonnent à la Bastille; mais ces coups de canon réjouissent le peuple, puisqu'ils sont tirés en l'honneur de la paix :

Et maintenant servent à saluer...

L'Empereur passe sous la porte Saint-Antoine, qui est décorée de colonnes avec des aigles; le prévôt s'avance pour lui débiter son compliment gracieux, et lui présenter les clefs de la ville qu'il rendit aussitôt; M. de Thou le harangue dans la petite maison de bois à verrières qui avait été préparée; et Charles-Quint de le remercier par la bouche du connétable, car en vérité on lui faisait trop d'honneur. Messieurs de la Ville le prient alors de se mettre sous le beau ciel que portent les maîtres de l'épicerie, de la pelleterie, de la bonneterie, de l'orfèvrerie, ce qu'il refusa de faire, cet honneur appartenant au roi.

M. le connétable insista; l'Empereur y consentit. Ainsi on gagna les Tournelles, où se dressait l'arc triomphal que le roi avait fait ériger. C'est là qu'il assista au grand défilé de la ville, que le roi conduisit lui-même; puis il alla se reposer et déjeuner rue Saint-Antoine, au logis de M. de Montmorency. Il était deux ou trois heures de l'après-midi quand l'Empereur remonta à cheval pour traverser Paris, se rendre à Notre-Dame, puis au Palais, où l'attendait le roi. La bourrasque avait cessé; l'air sembla s'illuminer de douceur et de beauté.

L'Empereur s'arrêta un instant au premier « théâtre », comme on disait alors, qui se dressait à la Porte Baudoyer, là où on vendait ordinairement la viande, le poisson et le fruit, afin de regarder le beau « mystère » représenté sur un grand échafaud. On apercevait un parc français, jardin rempli de lis et de fleurs, qu'une fontaine arrose. Aux extrémités se dressaient deux portes : l'une est bien verrouillée, c'est la porte de la Guerre; l'autre, grande ouverte, est celle de la Paix. C'est par cette dernière porte que sortit une belle nymphe, nommée Alliance, et sur son bras on lisait le mot : EUROPE. Au milieu du jardin, on remarquait un grand mouton, symbole de la Toison d'Or, regardant un saint Michel doré. Le mouton portait une pancarte : *Ambulabo in pace, quoniam tu mecum es.*

L'Empereur admira. Mais, assez économe, il demanda au duc d'Orléans pourquoi on brûlait tant de cire dans chaque maison, car les chandelles étaient allumées à toutes les fenêtres : « Il fait clair, dit-il, et c'est faire injure à la beauté du jour. » Dans le bruit, on n'entendit pas la réponse du jeune fils du roi.

Puis on gagna la Vannerie, où s'élevait le deuxième théâtre, sur le thème de la CONCORDE. Charles-Quint traversa le Pont-Notre-Dame, dont les maisons avaient reçu une décoration spéciale faite d'aigles, de petites médailles antiques, de guirlandes de lierre, de tapisseries et de torches. L'Empereur s'avance au milieu des marchands, de leurs enfants qui chevauchent avec tant de bonne grâce, portant leurs bonnets chargés d'orfèvrerie et des chaînes au cou. Sur un échafaud, on voit la vierge PAIX, aux longs cheveux d'or, qui tient dans sa main blanche l'olive :

Tardive à croistre afin que longtemps vive.

On l'admire au milieu des blés, des fleurs et des fruits; et elle jette à tous de l'argent. Sur un autre échafaud, est DISCORD, figuré par un personnage aux gros yeux cruels, la barbe et les cheveux hérissés, courant avec l'épée sur une dame qui tombait pâmée. Le peuple des marchands en fut ému. Un épicier, en velours noir, suivait à pied l'Empereur, suant et soufflant, portant le dais : « Je vous plains », lui dit le bon Auguste; et il s'arrêta un instant. Or le marchand avait couru toute sa vie l'Espagne, les Flandres, le Brabant, la Hollande, l'Allemagne, en trafiquant. Il portait, avec les autres, le bâton du poële. Tour à tour mêlant l'allemand, le portugais, le génois et le flamand, il répondit à l'Empereur : « Sire, on n'a pas un tel honneur sans peine, excusez mon insuffisance, par rapport à la hauteur de Votre Majesté... » La conversation continua, bien que le bruit des salves empêchât parfois de s'entendre. Et l'Empereur admirait sur le pont les jolies demoiselles des marchands qui se tenaient aux fenêtres, comme autant de déesses terrestres, vêtues des costumes des Hollandaises de son pays :

L'une est Brugeoise et l'autre Bruxelloyse,
L'aultre Ganthoise et l'aultre Hollandoyse;
Toutes le moins elles ont de Paris
Forz doulz maintiens et naturels soubris.
A leurs mariz ou leurs frères soubrient
Passans en ordre, et leurs filles leur crient :
Sur mulles font vers César leur debvoir...

Mais pour mieux voir, les filles des marchands ont dû retrousser les tapis, pendus comme des drapeaux.

On arriva à Notre-Dame où l'évêque de Paris, le cardinal Du Bellay, attendait l'Empereur avec le clergé et l'Université. Le légat fait les présentations. Charles-Quint donne un regard à tous; il entre en procession dans la cathédrale parmi le scintillement des chapes et des cierges. Il fait rapidement ses dévotions, puis se relève, disant qu'il reviendra, quand il en aura le loisir, pour prier. Il s'arrête devant le gigantesque saint Christophe, dont les proportions l'étonnent, admirant fort l'immense vaisseau; il dit n'en avoir jamais vu de plus imposant ni de plus beau.

Charles-Quint se dirige maintenant vers le Palais où le roi le reçoit au pied des marches du perron et l'embrasse. Il regarde les maîtres des Requêtes en velours noir, et Budé, les membres du grand Conseil en satin noir, les secrétaires en damas, les pensionnaires et les Suisses. Puis François et son beau-frère montent les degrés. Ils entrent dans la grand'salle qui est tendue de tapisseries aux armes de France avec la salamandre, ou ornées du phénix avec les armes de l'Empereur. Les grandes pièces représentent l'*Iliade*, d'après « le poète grec » Homère, et la suite des *Actes des Apôtres*. Alors François présenta à Charles ses devanciers : « Nos devanciers », dit-il, en lui montrant du doigt, sur les piliers, les vieilles statues des rois de France. Charles-Quint s'arrêta devant celle de Charlemagne. Il demeura pensif : « Il a nom Charles, il était empereur! Qu'a-t-il donc fait pour emporter sur tous cette priorité du nom? La gloire serait-elle réservée seulement au passé? » Puis l'Empereur contempla l'architecture de la grand'salle, et François lui raconta qu'Enguerrand de Marigny l'avait fait édifier pour la justice, ainsi que le beau roi Philippe (Philippe le Bel) : « Ils bâtirent la maison de la justice au noble cœur de la ville; c'est que jadis ma nation française n'était pas adonnée aux querelles, comme aujourd'hui : le refuge de tous était la justice; partout le roi promenait la justice, entouré des pairs; mais il avait fait ce palais pour l'y fixer. »

Sur cette explication, Charles-Quint gagna ses appartements. La nuit était venue; on lui donna un gentil chandelier d'argent pur à cordelets de soie.

Le souper fut servi dans la grand'salle. Des buffets se dressaient entre les piliers; l'Empereur s'assit à la table de marbre

où le roi le suivit respectueusement d'assez loin, entouré de ses enfants. Les Espagnols n'étaient pas très nombreux, mais de grande noblesse. François les invita à boire, et à « reboire ». Le souper terminé, apparurent les masques, vêtus de drap d'or, qui dansèrent la morisque. Charles-Quint ne dînait pas volontiers; dans son deuil, il ne pouvait encore s'intéresser à la grâce des dames. La reine observa qu'il demeurait pensif, tandis que se déroulait le bal; elle vint se mettre à sa droite; mais l'Empereur se leva, se mettant lui-même à sa droite. Ils s'entretinrent un instant, la reine l'ayant vaincu par sa grâce. De quoi parlaient-ils? De leur père, de ce saint accord, des princes ennemis devenus amis? On ne sait. Mais le roi survint, et le propos cessa. Alors on conduisit Charles-Quint dans sa chambre, qui avait été tendue de satin cramoisi, et qu'on nommait déjà la chambre de l'Empereur, pour conserver son souvenir.

Il n'y dormit pas beaucoup, écrivit à Cambrai, à Valenciennes, à Mons pour dire son arrivée parmi les fleurs de lis[1], qu'il allait bientôt venir lui-même, que les enfants du roi l'accompagneraient (l'un de ces enfants, charmant, avait sauté sur le dos de son cheval, criant : « Maintenant l'Empereur est notre prisonnier! »). Et Charles-Quint annonçait que le roi lui-même l'aurait accompagné, si le temps avait été plus favorable.

***

Le lendemain l'Empereur visita la Sainte-Chapelle de saint Louis, et fut reçu au Louvre où il réclama le beau motet, étant fort bon musicien.

Le Louvre de François Ier se montrait dans sa nouveauté :

> Le Louvre à veoir sent bien son bon chasteau
> En belle ville, hors du bruyt et sur l'eau,
> Et près des champs : la majesté royale
> Y recueillit moult bien l'impériale...

Partout de petites pierres ciselées représentant des enfants, des poissons, des oiseaux; ici, des broderies d'or sur argent,

1. C'est-à-dire les princes du sang.

là de grandes pièces de tapisserie montrant les Troyens; de beaux candélabres d'or éclairaient les orfèvreries qui formaient la parure de cet écrin. Dans la cour du Louvre, eurent lieu les tournois et les combats des jeunes gens, intrépides et ne connaissant pas la fatigue. Charles-Quint est à la fenêtre, et la reine les lui nomme : c'est la noblesse qu'il a rencontrée sur les champs de bataille. On vit arriver enfin les gens de la Ville de Paris, les échevins, qui apportaient leur présent, celui que le roi avait conseillé. Le prévôt prit la parole pour le présenter à l'Empereur. C'était une statue d'argent doré, massif, de sept pieds, qui représentait un Hercule lybique, avec la devise de Charles-Quint : *Plus oultre.* Gage d'alliance et d'amitié, dira le prévôt, souvenir des amis espagnols et français. — Vraiment, répondit l'Empereur, je loue l'affinité, et vous en loue :

Ou que je soys, pres ou loing,
Parisien je seray au besoing.

La fête dura cinq jours; puis l'Empereur visita les tombeaux de Saint-Denis et gagna rapidement la Flandre où il était impatiemment attendu.

Clément Marot, chargé de présenter les vers d'accueil, écrivit alors les vers d'adieu à Charles-Quint. Son enthousiasme était grand, car l'Empereur, assidu lecteur de la Bible, et pieux au point d'entendre trois messes par jour, avait reçu le début de sa traduction des *Psaumes*, qui n'était pas encore condamnée. Charles lui avait remis deux cents doublons, en le priant de la continuer, et de lui envoyer la suite :

Adieu, César, prince bien fortuné
De vray honneur par vertu couronné,
Adieu le chef de la noble Toison[1],
Au départir de la propre maison,
Dont le bon duc, ton grand aïeul, fut né...[2].

Et Marot exprima, imprudent poète de la Cour et de Paris, le vœu de voir la France recevoir de nouveau la visite de Charles-Quint :

Or j'attendrai ceste heureuse saison
En grand désir que tu sois retourné...

Charles-Quint revint en France, avec les Impériaux, en

1. La Toison d'Or.
2. Allusion à la Maison de Bourgogne.

1546. Insuffisamment corrigé par le duc d'Enghien à Cérisoles, il était sur la Marne dont il voulait forcer le passage. La Champagne était abandonnée, le pays en flammes; partout la solitude. On était au 8 septembre. Allait-il laisser là ses bagages, passer la rivière, tenter la chance, conduire son armée à l'assaut de Paris, et surtout au pillage; *verso Parigi*, comme le dit Navagerro, qu'on pourrait traduire tout aussi bien *nach Paris*. Sur la mi-septembre, une opération dirigée sur Paris parut dangereuse à l'Empereur qui voyait l'hiver venir; et il redoutait surtout le grand pillage qui égaillerait son armée. Charles-Quint résista à ses conseillers militaires, car la tentative sur la Marne s'annonçait mal, devant les marais. L'Empereur, qui avait sans doute son idée, ne se réveilla pas le jour du combat. Il ne s'éveillait pas volontiers le matin, accablé par la goutte et les épices qui le travaillaient. Il savait aussi que le roi d'Angleterre ne s'embarquait pas; il craignait, pour l'année suivante, une incursion du Turc. L'Empereur fit à Crépy-en-Valois la paix dont il n'avait pas voulu entendre parler. Les soldats du roi de France avaient sauvé Paris derrière la Marne. On n'avait pas osé les attaquer à fond.

C'est ainsi que Paris n'a pas reçu la deuxième visite de Charles-Quint.

PIERRE CHAMPION

LA NEIGE DE GALATA[1]

III

Véronique venait d'entrer chez Bérard, le visage rougi par la bise. Elle était enveloppée d'un manteau de loutre, et, sur ses yeux, était enfoncée une toque de même fourrure. Elle s'approcha de son amant.

— Les lèvres seulement, — dit-elle. — Le reste est glacé. Quel vent.

Le baiser du jeune homme fut rapide. S'en plaindre? Il fallait le voir venir. Elle s'étonnait qu'il ne l'aidât pas à quitter son manteau, comme à l'habitude. Elle le garda sur ses épaules, pour souligner le manquement. Mais elle l'entr'ouvrit. Il faisait bon dans cette chambre chauffée par une gazière. Elle jeta sa toque sur le lit, et s'assit dans le fauteuil, pour ôter les hautes « galoches » de caoutchouc en forme de bottes russes, qui lui couvraient les jambes.

Bérard restait debout, l'air embarrassé. Ses yeux luisaient d'un éclat insolite.

— Écoute, — lui dit-il. — Il arrive un moment où l'on ne peut plus penser sans souffrir. J'en suis là.

— Est-ce ma faute? — répondit-elle d'une voix faussement timide.

— A toi de voir. Depuis que nous sommes amants, il a été convenu entre nous que je ne te parlerais pas de ton mari.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er et 15 avril.

J'ai fait ce que j'ai pu pour tenir parole. Je n'ai pas toujours pu m'en défendre; mais, enfin, j'ai été discret.

Véronique fit une moue. Encore une explication? Que ne la laissait-il s'abandonner mollement à la tiédeur de la pièce!

— Sois tranquille. Je ne veux pas te harceler de questions. Mon parti est pris.

Elle le regarda attentivement. Ses traits étaient tirés. Quelle lassitude s'était emparée de lui? Il parlait d'une voix sèche, comme pour forcer sa volonté.

— Peux-tu comprendre qu'il y a des situations dont un homme vulgaire ne penserait qu'à se réjouir? mais un homme comme moi, comprends-tu qu'il finisse par avoir honte d'en profiter?

Véronique releva la tête, prête à parer les traits que la maladresse du jeune homme pouvait lui ménager.

— Oh! ces mots! Quel profit? Quelle honte?

— Tu n'as pas à t'offenser. Oui, il arrive un moment où un homme jeune et net ne supporte plus de jouir d'une femme qui ne lui appartient pas. Il y a là une servitude, excuse-moi, un abaissement qu'aucune apparence de bonheur ne parvient à masquer.

— Alors, pourquoi m'avez-vous aimée?

Il haussa les épaules.

— Je parle de ce qui est. Il n'est pas question de revenir en arrière. Mais ai-je le droit, entends-tu, le droit de savoir ce que tu vas devenir?

— Suis-je donc maîtresse de mon destin?

— Si tu le veux.

— Mais non, chéri; voulez-vous donc revenir encore à la même idée?

— Certainement. J'y reviens, parce qu'il faut y revenir et que c'est la seule chose qui m'importe désormais.

— Je suis mariée.

— Tu me dis cela d'un ton qui ne convient pas. Si l'on t'entendait, on te prendrait pour une mère de famille, pourvue d'un intérieur bourgeois, environnée d'affections, tenue par mille devoirs quotidiens, en train de répondre avec placidité aux propositions d'enlèvement d'un galantin. Ce n'est tout de même pas la même chose!

Véronique s'était levée.

— Allez-vous tourner en dérision notre malheur?

— Ah! laisse-moi tranquille avec *votre* malheur. Et assieds-toi. Vous n'avez que ce mot-là à la bouche. Pour une fois, permets-moi de te parler de *notre* bonheur.

— Vous ai-je refusé rien de tout ce que je pouvais vous donner?

— Mais oui. Comprends donc que c'est cela même qui me fait souffrir. Tous ces moments passionnés, toutes ces heures exquises, une pensée suffit à les ensevelir. « Elle ne m'aime pas assez pour les incorporer à une vie qui nous serait commune. Même au moment du plaisir, je ne suis pas sûr qu'elle ne pense pas à celui qui la reprendra un jour ou l'autre. » Parfois, je me demande si je ne suis pas pour toi qu'un passe-temps; si tu n'es pas tout simplement une femme en vacances qui s'ennuie. Une aventure un peu plus longue... Ah! les plaisirs des femmes que les circonstances isolent pour un temps, il n'y a rien de plus funèbre!

— Mais vous êtes fou! Vous n'avez plus de bon sens.

C'était vrai. Bérard devait se maîtriser. S'il continuait à s'exalter, l'entretien sombrerait en comparaisons blessantes, en reproches injustes.

— Je te demande pardon, — dit-il d'une voix plus calme. — Raisonnons froidement. Voyons. Puisque tu m'objectes ton mariage, c'est donc que tu veux reprendre la vie commune avec Kouzma.

— Sans doute.

— Soit que tu le rejoignes à Tchorlou; soit qu'il rentre ici; soit que vous partiez tous deux dans une autre ville. Peux-tu me dire si vous avez décidé quelque chose?

— Pas encore.

— Ah bien! Tu me réponds. Vois-tu, il vaut mieux ne pas me laisser dans l'incertitude. C'est cela qui fausse tout. Raisonnons. Si tu rejoins Kouzma, penses-tu effacer d'un seul coup l'année que nous venons de vivre ensemble, car voilà presque un an que nous nous aimons? Peux-tu reprendre ta place auprès de lui, tranquillement, comme si notre amour n'avait pas existé? Si tu t'en sens capable, alors c'est bon, n'en parlons plus. Si je dois garder pour moi seul le chagrin de la

séparation, j'en fais mon affaire. Mais toi, enfin, tu m'aimes aussi. As-tu jamais réfléchi à ce que pouvait être la vie auprès de quelqu'un avec un amour contrarié? Non seulement pour toi; mais cet homme, tu risques de le rendre malheureux!...

Véronique baissait la tête sans répondre.

— N'ai-je pas raison?

Elle fit le geste de qui se sent impuissant à lutter contre les choses, et pour qui les difficultés sentimentales ne doivent pas entrer en ligne de compte.

— Continuons. Kouzma revient ici. Nos relations n'ont rien de secret. Il ne tardera pas à les apprendre. Il te demandera des explications. Fière comme je te connais, tu ne pourras pas nier. As-tu prévu ce que pourrait être sa colère, contre toi, et aussi contre ta mère? Sais-tu ce qu'il fera à ce moment-là? N'as-tu pas peur d'être abandonnée, et de rester seule dans cette ville infernale.

Véronique sourit avec orgueil.

— Non. Je n'ai pas peur de cela. Il faudrait que vous sachiez comment il m'aime. Il comprendrait. C'est un ami pour moi, un grand frère. Je n'aurais même pas besoin de lui demander son pardon.

Loin d'indigner Bérard, cette réponse semblait lui donner du plaisir, car elle ouvrait la porte aux paroles qu'il avait méditées.

— Tu es une enfant, — ajouta-t-il. — Tu ne te doutes pas des rancunes, des aversions, qui peuvent s'accumuler derrière un faux-semblant d'oubli et de tolérance intelligente. Ce sont des sentiments qui n'existent pas. Mais écoute-moi, Véronika. Si je te dis ces choses, c'est parce que je veux que tu réfléchisses bien, et que tu ne gâches pas ta vie. Quand il me vient à l'esprit que tu peux aller vers le malheur, et que, moi, je n'ai même pas le droit de te protéger, cette idée m'est intolérable. Tu m'as fait connaître ce que c'était que le bonheur, et tu voudrais que je parte comme un étranger, sans m'inquiéter de toi?

— Mon chéri...

— C'est impossible. Pense à l'absurdité que ce serait si nous étions perdus tous les deux. Toi, à un bout de l'Europe, sans vraie joie, en proie aux regrets, et moi, là-bas, déchiré, blessé

pour toute ma vie. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ce désastre, c'est de mettre ensemble le calme dans notre existence, et pour cela, il est absolument nécessaire que tu m'appartiennes complètement, que tu me suives.

Il parlait d'une voix chaude et véhémente. Tant d'amour avait quelque chose d'écrasant. Véronique restait immobile, les coudes appuyés sur les genoux, les poings sur les yeux. Était-elle convaincue? Elle ne discutait pas.

— Quand tu as refusé de me suivre, la première fois que je t'en ai parlé, il m'est venu une idée. Elle n'est pas de première qualité. Mais il faut que tout soit clair entre nous. Je me suis dit que pour une femme je pouvais être un amant passable, mais que le mariage avait d'autres exigences, et que je n'étais peut-être pas assez riche?

— Ah! taisez-vous! — s'exclama-t-elle.

— Tu pleures?

— Vous n'avez aucune pitié de moi.

De grosses larmes coulaient des yeux de Véronique. Bérard crut qu'il avait forcé sa résistance; qu'elle n'était plus capable de soutenir la lutte intérieure qu'il imaginait chez elle. Lui-même était à bout de souffle. Il fallait en finir.

— Quand verras-tu Kouzma Parfenovitch?

— Mercredi prochain, sans doute.

— Ne lui serait-il pas possible de venir passer le dimanche à Constantinople?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que je voudrais lui parler.

Elle lui demanda de répéter cette dernière phrase. Il le fit en détachant les mots. C'était incroyable. L'un ou l'autre avait perdu l'esprit. Les pleurs de la jeune femme cessèrent brusquement. Elle se mit en garde contre la frénésie de son ami.

— Que voulez-vous donc faire? — s'écria-t-elle d'une voix où régnait la frayeur.

Était-il capable d'un éclat, d'une violence qui les mettrait tous les trois devant le fait accompli, avec l'espoir de profiter du dénouement?

— N'aie pas peur, — poursuivit-il. — Sois sans inquiétude. Et surtout, ne me taxe pas d'extravagance. Nous

vivons dans un temps troublé auquel les compromis ordinaires ne conviennent pas. Tu m'as dit qu'il t'était impossible de reprendre ta liberté. Mais si elle t'était rendue? Si c'était ton mari lui-même qui te permettait de refaire ta vie? Qui te dit qu'il n'y a pas déjà lui-même songé? Tu viens de me l'avouer : il est avant tout un ami, un grand frère pour toi. Je ne suis pas sûr qu'en Thrace il parvienne à retrouver l'aisance. Chaque fois, tu me dis qu'il travaille, qu'il attend, qu'il espère. J'ai l'impression qu'il cherche à te faire prendre patience. Il ne faut pas se faire d'illusions. Un homme qui n'a que son métier, qui n'a pas de capitaux, est comme n'importe quel salarié. On l'exploite tant qu'on peut, en ne lui donnant que ce qu'il lui faut pour vivre. Ton mari n'échappe pas à la règle. Il le sait; il entrevoit qu'il est voué à la loi d'airain et il en souffre. Peut-il désirer de te maintenir rivée à sa chaîne? S'il te rend ta liberté, il allège en même temps sa charge. Et ce serait justice, car enfin, pour ce qui est de la vie stricte, tu ne lui dois rien; tu as tes ressources personnelles. De ce côté-là, comme autrement, vous êtes presque séparés de fait. Qu'est-ce que le mariage, pour vous? Des souvenirs, un échange de bons procédés, et un espoir commun en un rétablissement qui ne se produira peut-être jamais. De l'irréel. Où est le bonheur dans tout cela?

— Et vous iriez parler ainsi à Kouzma Parfénovitch? — dit-elle en allumant une cigarette.

— Non. Cela, il le comprendrait de lui-même. Je lui dirais simplement : « Si vous rendez la liberté à votre femme, vous lui permettez de refaire sa vie convenablement. En échange, on vous donnera le moyen de rétablir la vôtre. Au lieu de vivre d'un maigre salaire, vous recevrez un capital avec lequel vous pourrez acheter un fonds de commerce. »

— Mais ce serait une chose honteuse!

— Ce qui est honteux, c'est de ne pas regarder une situation en face, et d'avoir peur de la logique.

— Mais si vous l'abordiez pour lui faire cette proposition, que penserait-il de nous? Car enfin, vous lui prêtez des sentiments qui ont peut-être quelque chose de vrai, mais...

— Tu reconnais toi-même que je ne déraisonne pas?

Véronique paraissait réfléchir profondément. Elle regardait

à terre, et, du bout de son pied, dispersait le petit cylindre de cendre qui était tombé de sa cigarette sur le tapis.

— Je ne sais que vous répondre... Tout cela est si nouveau, si inattendu.

— Tu admets que cela mérite d'y penser?

— Et si, au contraire, Kouzma nous chasse et nous traite tous deux ignominieusement?

— Nous n'avons rien à y perdre. Je suis sûr de moi.

Il était heureux de sentir que Véronique ne discutait que faiblement. Elle fumait avec lenteur, dispersant la fumée par de longs souffles, les yeux à demi clos. Son visage avait pris une expression froide et sérieuse. Sans nul doute, elle retenait l'idée de Bérard, et cherchait à l'accommoder à sa façon. Mieux que lui, elle connaissait tous les éléments du problème.

— De toute manière, — dit-elle, — les choses ne peuvent pas se passer comme vous l'imaginez.

— Mon parti est pris. La proposition sera faite à Kouzma.

— Mon chéri, méfiez-vous un peu de vous-même. Laissez-moi réfléchir. C'est à moi qu'il revient d'arranger cela. Il y faut plus d'adresse que vous ne pensez.

— Mais tu acceptes le principe?

Elle lui sourit tendrement.

— Il le faut bien, — dit-elle.

IV

A un homme assommé de luttes intérieures, les entreprises les plus extravagantes paraissent sans obstacles.

Loin de voir du cynisme dans l'intention de recueillir sa fiancée des mains même de son mari, Bérard trouvait son projet tout naturel, parce que, logiquement, c'était cela qui devait le libérer de ses obsessions.

Pourtant, il ne faudrait pas s'exagérer le caractère insolite de sa proposition. Des faits divers et même la chronique mondaine nous ont rapporté de nombreux exemples de Russes, qui, désespérant de retrouver le bonheur perdu, rendirent à leur femme, avec la liberté, la chance de se refaire une vie meilleure. Tous les métropolites en exil vous diront qu'ils eurent à prononcer de tels divorces, sans pouvoir affirmer que

l'élément déterminant en fut l'égoïsme ou le calcul, plutôt que la bonté naturelle.

Toujours est-il qu'après un premier sursaut Véronique avait admis l'idée de cet accord; et c'était tout un monde d'espoir qui s'ouvrait au jeune homme. Alors, il pouvait penser à cette vie nouvelle à quoi tous les deux aspiraient. Fini, ce partage qui révoltait son amour. Le souvenir en serait effacé; rien du passé ne compterait plus. Le jour où Véronique lui dirait : « Je suis à toi pour toujours », il l'emmènerait loin de cette ville. Le changement de lieu, l'oubli des circonstances, tout l'aiderait dans cette possession dont il rêvait, et pour laquelle il sentait en lui une passion toute neuve, inemployée.

Mais alors commença un nouveau souci, que jusqu'à ce jour il avait jugé accessoire. Pour payer l'indemnité promise à Kouzma, où prendrait-il l'argent? Depuis le jour où Véronique lui avait parlé de l'établissement au Pirée de Piotr Fiodorovitch, ancien sommelier de la Rose Noire, Bérard s'était informé. Il lui semblait qu'un fonds modeste, mais suffisant, pouvait être acquis pour trois ou quatre mille livres. Mais, de cette somme, il était loin de posséder le premier quart. Il ne disposait guère que d'une petite réserve, formée sur sa solde et ses indemnités, mais qui ne dépassait pas quatre mille francs. Assurément, un moyen commode eût été de demander à Véronique de vendre ou d'hypothéquer une des propriétés qu'elle avait conservées près de Bender en Bessarabie. Mais l'idée l'en avait à peine effleuré. Il était, à cet égard, d'une fierté farouche. Ce projet qu'il avait formé, auquel il devait d'avoir forcé la résistance de Véronique, il fallait qu'il le réalisât avec ses propres ressources, sans rien lui demander. Ce droit de protection, qu'il avait revendiqué, il était inadmissible de l'amoindrir dès l'origine.

Ses parents? Certes, dans une circonstance grave de la vie, son père ne lui eût pas refusé une telle somme. Mais comment justifier sa demande? Il était jaloux de la confiance qu'il leur avait toujours inspirée, et il ne voulait pas forger de mensonge. Il était également difficile de les entretenir de son projet de mariage. A lui, transformé par l'amour, habitué aux mille situations bizarres qu'offraient les bouleversements de l'Orient, la chose paraissait simple. Mais elle paraîtrait monstrueuse à

ces petits bourgeois dévots qui n'avaient jamais quitté leur province. Comment leur demander leur appui, alors qu'il éprouverait déjà mille difficultés à leur faire admettre un mariage avec une étrangère d'une autre religion, et, qui plus est, divorcée!

Alors, après avoir pris une telle résolution, et y avoir entraîné son amie, fallait-il s'avouer impuissant et sombrer dans le désespoir? Essuierait-il le reproche dérisoire d'avoir parlé d'une somme en comptant qu'elle lui tomberait du ciel?

Le mercredi que Véronique avait indiqué comme date de son départ pour Tchorlou était arrivé. Quand elle l'eut quitté pour descendre à Sirkedji, sa recherche n'avait pas fait un pas. Mais, il se le jurait, elle ne reviendrait pas sans qu'il eût trouvé.

Il s'arrêta à l'idée suivante : il ne pouvait demander cette somme à ses parents maintenant, faute de justification. Mais, après son retour en France, il se marierait, une fois le délai légal écoulé. Alors, il mettrait son père devant le fait accompli, et celui-ci, quelle que soit sa mauvaise humeur, ne lui refuserait pas la somme nécessaire à son établissement. Elle était, il le savait, bien supérieure à ce dont il avait besoin tout de suite. Il n'avait donc qu'à contracter une dette pour un an tout au plus.

Il se mit en quête d'un prêteur. Les marchands d'argent ne sont pas rares à Constantinople. Mais ils n'ont pas tous pignon sur rue. Bérard s'adressa à Antoine le courtier. Chaque soir, il quittait sa tenue et courait aux adresses que celui-ci lui avait données. Il aurait voulu signer son billet de préférence à des Français. Mais ceux-ci ne voulaient faire que de l'avance sur titres. Il descendit plus bas, sonda les officines qui se cachent en marge des quais de Galata. Il eut affaire à des Levantins qui pratiquaient des escomptes exorbitants. D'ailleurs, eût-il souscrit à leurs conditions, qu'il n'eût pas pu y satisfaire, car tous exigeaient un gage en dépôt. Qu'eût-il pu offrir?

Il essuya la méfiance de gens sordides, la compassion et les offres dérisoires d'usuriers dont il aurait voulu écraser la face à coups de talon. Il connut le découragement, la colère rentrée, la douleur des poings serrés.

Enfin, sur la recommandation d'Antoine, il trouva un juif

originaire du Caucase, nommé Rafaël Gabaï, qui lui dit qu'il pourrait peut-être trouver des fonds, mais que cela demanderait quelque temps.

V

Il revenait de chez ce Gabaï, lorsqu'il rencontra son ancien capitaine. Il sortait de l'étrange quartier entassé autour d'Arab-Djami, qui est une ancienne église des Dominicains. Bérard remontait par le dédale de ruelles et d'escaliers qui aboutit à côté de l'énorme bâtiment de la Banque ottomane. A peine engagé dans la rue Voïvoda, il croisa Bernier.

Le premier sentiment de celui-ci fut sans doute un vif plaisir à être vu dans le costume neuf qu'il portait depuis peu : un raglan de moelleux drap beige, un complet de tissu « prince de Galles », avec un large retroussis sur des souliers d'un brun très complexe. Son visage s'épanouissait entre un cache-col de soie violette et un chapeau taupé de teinte un peu plus claire que celle des souliers, enfoncé jusqu'au sourcil droit et dessinant sur le front une courbure hardie.

Il s'apprêtait à passer tout droit en lançant à Bérard un coup d'œil signifiant : « Ça t'en bouche un coin! »

Mais le jeune homme (qui, contrairement à ce que croyait Bernier, ignorait tout des raisons qui avaient éloigné de l'armée le capitaine, et pensait qu'il avait été normalement démobilisé) le salua avec cette légère exagération de politesse que les officiers en civil mettent ordinairement dans leurs gestes, et s'approcha pour lui demander de ses nouvelles.

Bernier le regarda bien dans les yeux, voulant discerner si l'autre ne mettait pas d'ironie dans sa question. Mais il se dit que Bérard, avec une hypocrisie remarquable, poussait l'impudence jusqu'à vouloir satisfaire une maligne curiosité, pour pouvoir « tuyauter le vieux ». Dans ces conditions, le mieux était de faire « comme si de rien n'était et de leur en mettre plein la vue ».

— Merci, — fit-il du ton de l'homme content de soi-même; — et vous? Vous voyez, on a repris la vie civile. Ça n'était pas trop tôt.

Puis il expliqua à Bérard qu'il restait à Constantinople

parce que le moment y était particulièrement favorable. Il s'occupait d' « affaires qui marchaient épatamment : il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud ».

Il parlait avec volubilité, lissant complaisamment sa moustache. Il faisait de la vie économique de la ville un tableau brillant et se félicitait que la liberté lui eût été rendue dans ce pays dont, deux mois auparavant, il ne soupçonnait pas les ressources. Puis il baissa le ton, et dit à Bérard sur un ton de demi-confidence, sous lequel le jeune homme n'aurait pu discerner l'intention méphistophélique qui avait germé d'un seul coup dans l'esprit de son interlocuteur :

— Parmi les affaires dont je m'occupe, il y a, en particulier, le casino de Balta-Liman. Vous devriez venir y faire un tour.

— Je ne suis pas joueur, — répondit Bérard; — c'est une chose qui ne m'a jamais tenté.

— Bien sûr, — s'exclama Bernier avec un geste de protestation. — Chacun son goût. Et vous pensez bien que je ne veux pas vous en faire changer! Pas du tout. Mais enfin, l'hiver, ici, les endroits agréables la nuit ne sont pas tellement nombreux. La moitié des gens qu'on voit à Balta-Liman n'y viennent pas pour jouer! C'est grand. Dans l'aile nord du palais, il y a tout ce qu'il faut, restaurant, bar, jazz-band. Et celui qui ne fait pas le fou peut très bien récupérer ses frais au chemin de fer, et s'amuser à l'œil. Tout cela dans des salons magnifiques, avec tapis, glaces, dorures et tout. C'est chic. Je ne peux pas vous donner des noms, mais enfin vous rencontrez là tout ce qu'il y a ici de gens bien, car n'entre pas qui veut. Tenez. Pour faire passer une soirée à une jolie femme, c'est tout de même mieux que les boîtes de Péra. Enfin, si un soir le cœur vous en dit... Théoriquement, il faut être introduit par deux membres du cercle. Mais vous n'auriez qu'à me demander. J'y suis tous les soirs à partir de dix heures. En tout cas, voici ma carte.

Il plongea sa main sous la soie violette qui lui cachait la poitrine, et tira un portefeuille en peau de phoque, à coins d'argent.

— Tenez. Alors, à un de ces soirs. Amitiés à tout le monde, là-haut.

Il prit une mine contristée :

— C'est idiot. Depuis le temps que j'ai envie de vous revoir tous... Mais je n'ai pas une minute à moi. La prochaine fois, on arrangera quelque chose...

VI

Quand Véronique revint de Tchorlou, elle annonça à Bérard que son mari acceptait de lui rendre sa liberté.

— Il est si bon, — ajouta-t-elle. — Il n'a pensé qu'à moi.

Ce retour ne donna pas à Bérard la joie surhumaine qu'il en escomptait durant ses jours de passion anxieuse. Il arrive un moment où le souci d'argent écrase l'amour, et, sans doute, si Véronique était revenue avec un refus, d'être libéré de la recherche haletante qui ne lui laissait plus de répit eût compensé le deuil d'un renoncement à son projet.

Il eut la pudeur de ne pas lui demander comment s'était déroulé l'entretien.

— Comme c'était triste! — avoua-t-elle spontanément. — Nous marchions tous les deux sur un chemin frayé à travers les champs de neige. Nous étions comme dans un désert glacé. Le ciel était si sombre...

Mais elle ne rapporta pas comment elle avait obtenu le consentement de Kouzma Parfénovitch. Elle dit seulement qu'il était découragé. L'année qu'il avait sacrifiée à Tchorlou aboutissait à un échec. Les événements avaient tourné contre lui. La société qui l'avait embauché était en majeure partie à capital athénien. Or, tout le monde savait qu'une des principales exigences des Kémalistes à la Conférence, était que toutes les sociétés étrangères travaillant en Turquie devraient comporter cinquante pour cent de capital turc. Et il y avait bien d'autres complications à prévoir. Dans ces conditions, la société préférait suspendre les travaux. De toute manière, Kouzma devait revenir à Constantinople. Il n'avait plus le cœur de tenter de nouveau une expérience de cette nature, et l'idée de partir pour l'Europe avec une somme d'argent lui apparaissait comme la seule planche de salut.

Il serait à Péra dans une quinzaine de jours; il devait

attendre qu'on lui payât son dernier salaire. Mais elle priait Bérard de ne pas chercher à le voir, pour plus de dignité.

Bérard quitta Véronique pour descendre aussitôt chez Rafaël Gabaï. Le juif n'avait pas encore l'argent, et se plaignit des difficultés qu'il rencontrait. Il parut peu disposé à continuer de s'occuper de l'affaire. Si, par hasard, il reprenait espoir, il ferait prévenir le jeune homme. En tout cas, il pouvait lui avancer deux cents livres sur sa solde.

Le soir même, Bérard se faisait conduire au casino de Balta-Liman. Il risqua cent livres et en gagna trois cents.

VII

Le commandant de Germenay avait passé la soirée chez Daria Izoard. En sortant, il remercia le petit Blessington qui lui offrait de le reconduire en automobile. Il préférait rentrer à pied.

D'ordinaire, lorsqu'il quittait le salon du colonel Izoard, Bérard l'accompagnait jusqu'à sa porte et il aimait cet entretien familier avec son lieutenant.

Ce jour-là, il fit le chemin seul. Bérard avait été invité. Il n'était pas venu et n'avait pas même envoyé un mot d'excuse. Daria s'en était étonnée et avait questionné le commandant. Était-il malade?

C'était bien une maladie, cette fièvre dont Germenay suivait chaque jour les progrès sur le visage du jeune homme. Il négligeait son service, ne venait au quartier que pour donner le spectacle de son désarroi, saisissant le moindre prétexte pour disparaître. Les traits fatigués, le regard extraordinairement brillant, on eût dit que les heures n'étaient faites que pour exaspérer son impatience d'un rendez-vous vers lequel l'attirait un envoûtement irrésistible. Taciturne, il répondait aux questions en sursautant comme si on l'arrachait à une méditation qui l'absorbait sans trève. Le commandant lui avait fait quelques remarques, qu'il avait acceptées en bredouillant de vagues mots d'excuse, mais sans paraître vouloir redresser son attitude. Il était temps d'intervenir et Germenay avait attendu cette soirée pour lui parler. Il l'aurait fait sans vaine rigueur, en frère aîné; il lui aurait montré com-

ment, en oubliant d'être maître de lui, il engageait la responsabilité des autres, et il était sûr que cet avertissement suffirait à ramener au devoir strict l'excellente nature du jeune homme. Il se doutait bien que le mal venait de Véronique. Mais comment le faisait-elle souffrir? Depuis le retour de Rodosto, jamais son nom n'avait été prononcé. Mais ce soir, en parlant de Daria, il aurait amené la conversation sur les femmes et l'aurait peut-être amené aux confidences. Il savait que Bérard n'aimait pas toujours son épicurisme d'homme d'avant-guerre. Pourtant, il l'aurait éclairé sur le danger de laisser trop de prise à l'amour, et sur les folies de l'imagination tourmentée. Mais Bérard n'était pas venu, emmuré sans doute par la mélancolie et l'inquiétude.

Parvenu à Galata-Saray, Germenay remonta le col de sa pelisse. La rue de Péra faisait un couloir à la bise qui poussait à ras de terre une fine poussière blanche.

Il s'engagea dans la rue Agha-Hammam. Il était plus de minuit. Toutes les maisons étaient pleines de sommeil, la chaussée déserte. Il marchait en écoutant le crissement de la neige sous ses pieds.

Il lui sembla entendre derrière lui des pas feutrés qui se rapprochaient. Il se retourna. Un homme le suivait. Sans doute un habitant du quartier. Mais sait-on jamais? Il ralentit l'allure de manière à se laisser dépasser. L'homme, au contraire, se rapprocha vivement. Lorsqu'il fut à son niveau, il reconnut Antoine. Le Grec le dévisagea sans le saluer, et poursuivit son chemin.

Un peu avant d'arriver chez lui, il le vit de nouveau, appuyé au coin d'une porte. Il allait se diriger vers lui, mais l'homme repartit, et, après avoir fait quelques pas, se retourna.

Le manège était clair. Antoine voulait lui parler, mais non dans cette rue, où le bruit des voix aurait peut-être éveillé, derrière les volets clos, on ne sait quelle oreille.

Germenay se mit donc à le suivre en direction de Djihan-Ghir. Parvenu aux ruines du quartier incendié, Antoine descendit par un petit chemin bordé de jardins abandonnés, et s'arrêta au pied d'un pan de mur, non loin d'un réverbère. Après s'être assuré que personne ne les avait suivis, Germenay le rejoignit.

Le Grec portait une serviette de cuir. Il en sortit quatre feuillets de papier fort et les tendit à Germenay.

— Connaissez-vous cela? — lui dit-il.

C'étaient des photographies reproduisant des pages manuscrites.

Germenay eut un haut-le-corps. Ses mains se crispèrent sur le papier. Les tempes lui battaient.

Il venait de reconnaître trois pages, parmi les plus importantes, du plan d'occupation de la rive gauche du Dniestr, dont il avait depuis peu achevé la rédaction.

Il eut de la peine à se maîtriser. L'autre l'observait attentivement. Enfin, d'une voix blanche, comme dans un songe :

— De qui tenez-vous cela? — demanda-t-il.

— Excellence, — lui répondit le Grec, — il n'est pas utile de nous arrêter plus longtemps près de ce réverbère. Nous pouvons continuer notre chemin en causant.

Ils remontèrent jusqu'à la rue de Djihan-Ghir. Le ciel était épais. Sur leur droite, au delà des ruines du quartier brûlé, seuls les phares indiquaient que cette masse d'ombre était la mer.

Était-ce l'effort pour gravir la petite rue en pente qui amenait des perles de sueur sur le front du commandant? Pourtant le Grec avait raison; il valait mieux marcher; cela soulage et calme. Mais il avait beau se dire que son devoir d'officier était alerté, qu'il fallait agir avec sang-froid et promptitude, il reculait avec épouvante devant la suite de l'entretien.

— Nous sommes seuls, — poursuivit le Grec, — et nul témoin ne peut survenir. Pourtant, supposons que nous rencontrions la patrouille interalliée, vous pourriez avoir la tentation de me faire arrêter. N'y cédez pas. D'abord, remarquez que la serviette que j'ai sous le bras est vide, et que c'est vous qui tenez les photographies à la main... Ensuite ce serait dommage. Il faut d'abord voir si nous pouvons nous arranger entre nous.

Où voulait-il en venir? L'irréparable n'était-il pas achevé?

— J'attends vos explications.

— Avant tout, j'espère que vous êtes convaincu d'une chose, c'est que j'aime la France. N'est-elle pas notre seconde patrie à nous tous, chrétiens d'Orient?

— Continuez.

— Mais il faut le dire, Excellence. Je viens vers vous en ami. Si vous ne me croyez pas, si je sens de votre part une menace, il est inutile que je vous fournisse des armes. Et alors, réfléchissez bien. Car enfin, théoriquement, il n'y a que vous qui ayez eu entre les mains l'original de ces pièces.

— Gardez vos conseils pour vous, n'est-ce pas? Vous savez à qui vous parlez. C'est moi qui vous interroge.

— Bien sûr, Excellence; et je suis à vos ordres, s'ils sont raisonnables. Mais vous devez tenir compte de ce fait que je m'y suis mis volontairement.

L'obscurité était presque complète. Les petites maisons du quartier n'avaient pas une seule lumière. A droite, des terrains vagues s'enfonçaient dans les ténèbres. Plus bas, les minarets et le dôme de Kilydj-Ali pacha semblaient un épaississement capricieux de la nuit. Germenay comprenait qu'il valait mieux préjuger de la sincérité d'Antoine. Il n'avait pas d'arme sur lui. L'autre, au contraire, avait dû prendre ses précautions.

— Soit, — dit-il. — Qu'attendez-vous de moi?

— Je pense que vous avez déjà compris. Ces pièces ont été vendues à quelqu'un de ma connaissance. Il faut vous dire que je prévoyais la chose, et que, depuis quelques jours, je faisais bonne garde. Je suis intervenu à temps. Il dépend de vous qu'elles vous soient restituées. Il s'agit, bien entendu, des clichés.

Le coup de fièvre qui était monté à la tête de Germenay s'était apaisé. Mille pensées le traversaient. Mais il fallait aller au plus pressé. Il connaissait la plus grande partie de la pègre d'indicateurs et d'agents doubles qui pullulait à Galata. Des noms lui venaient à l'esprit.

— Je vous conseille de réduire vos conditions à des mesures acceptables; sinon, avant le lever du soleil, le possesseur des clichés sera coffré.

— C'est bien court pour une enquête approfondie, — remarqua négligemment Antoine.

— J'ai l'esprit rapide, Antoine. Croyez-vous que je ne sache pas qu'il n'y a qu'un homme capable de risquer avec un minimum de crainte le coup que vous êtes en train de fricoter?

C'est enfantin. Il faut qu'il se croie sûr de pouvoir se tirer d'affaire par ses protections, ses services antérieurs, ses secrets, même. Vous voulez que je vous dise qui détient ces clichés : c'est Rafaël Gabaï, le type qui nous suit depuis Tiflis.

S'ils n'avaient pas marché côte à côte dans la nuit, il aurait pu voir l'éclair d'admiration qui avait brillé dans les yeux d'Antoine.

Celui-ci protesta :

— Je ne connais pas ce monsieur.

— Ça m'étonnerait.

— Excellence, inutile de me demander un nom. Ce serait me faire agir contre ma conscience.

— Passons. Combien?

— Cela m'ennuie de parler d'argent. Ah! si j'avais pu prendre les clichés, je vous les rendrais sans rien vous demander d'autre que votre gratitude.

— Je l'espère bien, — dit Germenay qui pourtant n'avait pas envie de rire. Mais il est des moments où l'anxiété porte une frange d'ironie.

— Mais enfin, mon ami — cet homme n'est pas mon ami, mais je l'appelle ainsi pour la commodité — a eu des frais. Et, s'il renonce à son bénéfice, il lui faut bien une petite compensation.

— Combien?

— Il faut vous dire aussi que je vous ai montré seulement quatre feuillets. Nous... mon ami en détient beaucoup d'autres.

— Votre prix?

— Six mille livres.

— C'est trop cher. J'aime mieux faire coffrer Gabaï.

Le Grec eut un geste qui signifiait : « Je regrette, mais c'est dommage. » Il se fit un silence. Le commandant avait parlé avec fermeté. Mais, au-dedans de lui, c'était comme un écroulement.

Son âme se partageait en deux. L'esprit restait lucide, mais le cœur s'enfonçait comme sous une avalanche sourde et brutale. Il eut la force de penser : « Ils ont donné dix mille francs; ils vendraient vingt mille; les gredins me réclament plus du double. Additionner le prix de vente et le prix du chantage. »

— Ah! — reprit Antoine avec mélancolie; — pourquoi ai-je voulu montrer mon dévouement? C'était si simple de rester tranquille. Au lieu d'aller chez mon ami ce jour-là, pourquoi ne suis-je pas resté tranquillement dans le hall de Péra-Palace, à attendre de bons clients? Maintenant, il me faudra témoigner dans une histoire où je serai forcé de nuire à mon prochain. Et je serai peut-être puni; puni pour avoir voulu sauver tout le monde!

Germenay n'écoutait pas ces paroles écœurantes. Il examinait la situation. Faire arrêter le recéleur était impossible. Celui-ci parlerait, dénoncerait celui qui avait dérobé les documents. Le soupçon qui, dès la première minute, s'était imposé à son esprit, ne lui laissait guère de doute. Il était en son pouvoir d'empêcher que, dans cette ville où les Français avaient encore figure de vainqueurs, sous les yeux des armées alliées, un scandale d'espionnage et de trahison n'éclatât. Là-dessus, il n'avait pas à délibérer. Son devoir était d'une clarté élémentaire. Pourtant, il ne fallait pas céder à Antoine sans attendre. Il marchanda par dignité.

Il répondit à Antoine sur le même ton de commisération tranquille.

— C'est bien vrai. Mon pauvre Antoine, il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

— Oui, c'est dommage, — reprit Antoine; — d'autant plus que celui qui a vendu les pièces est probablement plus à plaindre qu'à condamner.

— Vous savez qui c'est?

Le Grec leva la main pour protester.

— Non, par ma foi. Mais je suppose que c'est quelqu'un qui avait un pressant besoin d'argent et qui a perdu la tête.

Germenay serra les dents. Un frisson douloureux lui tordait les reins. Mais il ne fallait rien laisser paraître. Il crispa les poings dans les poches de sa pelisse.

— Il souffle un vent glacial. C'est l'heure de rentrer, — dit-il.

— Voulez-vous que nous rebroussions chemin?

— Mais vous? Vous pouvez remonter la rue Sira-Selvi...

— J'aime autant vous accompagner encore un peu.

On aurait dit qu'un deuil terrible s'était abattu sur le quar-

tier. La chaussée, blanche comme une bande de drap funèbre, s'étendait entre deux abîmes sombres, celui du ciel et de la mer, celui de la ville.

— Oh! cet argent! — continuait Antoine. — Cela trouble tout. On ne peut pas dire que ça corrompt le caractère. Ça le détruit. D'autant plus que presque toujours, il y a une histoire de femme par derrière...

Le commandant faillit céder. Il ne pouvait plus souffrir en présence de cet homme. Il avait besoin d'être seul, de s'étendre, de fermer les yeux.

— D'ailleurs, — poursuivit l'autre, — on ne fait rien pour combattre le mal. Voyez seulement ce casino de Balta-Liman. Devrait-on permettre des choses pareilles? On y voit des jeunes gens risquer tous les jours des sommes qui ne correspondent pas à leurs appointements. Forcément, cela doit mal finir. Cela fait pitié. Ce serait une bonne action que de les retenir. Tenez, si mon jeune frère faisait une sottise pour payer une dette, je crois que j'éprouverais du plaisir à le racheter. Je donnerais mon argent, mais j'aurais toute ma vie...

— Justement, Antoine, si vous aviez envie de payer les dettes de votre jeune frère, vous seriez bien obligé de tenir compte de vos possibilités. Vous ne pourriez pas aller au delà d'une certaine limite...

— Sans doute. Mais je ne parle pas de sommes extraordinaires. C'est vrai qu'une dette a vite fait de grossir. Avec les intérêts, les escomptes, les commissions, on arrive bien vite...

— Enfin, cela ne fait tout de même pas le double en une semaine.

— Cela dépend.

— Admettons. Enfin, si votre jeune frère avait touché mille livres, le libéreriez-vous pour deux mille?

Ils s'arrêtèrent de marcher. Les premières maisons de la rue Agha-Hammam se dressaient devant eux.

— Si vous me donniez deux mille, — dit Antoine, — je serais obligé de payer la différence à mon ami. Est-il juste que je vous rende un service et que je paie?

— Combien, cette différence?

— Mille.

— Eh bien, nous ferons chacun notre effort. Yarym-yarym (moitié-moitié).

Antoine eut un geste de découragement.

— Allons, — dit Germenay d'une voix sèche. — Deux mille cinq cents et c'est fini.

L'autre poussa un profond soupir.

— Que ce soit.

— Et quelle garantie que vous ne garderez pas une épreuve?

Antoine se redressa. Il prit un air de profonde affliction, comme si ce mot de défiance le déchirait. Il appuya le pouce et l'index de sa main droite sur ses yeux.

— Sta matia mou, — dit-il. — Que l'âme de ma mère...

Il était sincère. D'ailleurs, Gabaï et lui, leur tentative ayant réussi, ne s'exposeraient pas au danger mortel de jouer sur les deux tableaux.

— Quand?

— Dites vous-même.

— Demain matin. Épreuves, clichés et clichés d'agrandissement.

— Bien. A midi devant le Péra-Palace. Il me faut le temps...

VIII

Le commandant rentra chez lui. Il quitta sa pelisse et son chapeau, et s'assit sur une chaise, une main posée à plat sur sa table, l'autre pendant entre ses genoux. La fatigue et le froid avaient engourdi ses pensées. Il avait eu la force de ne pas trahir, même par la moindre exclamation, le désarroi où l'avait jeté la démarche d'Antoine, et d'affecter dans l'entretien une tranquillité profonde. Ce sang-froid pouvait continuer un moment, comme profitant de la vitesse acquise. Il le sentait. Mais à condition d'agir.

Que faire?

De même qu'un enfant retarde l'heure de s'attaquer à son problème, et se donne l'illusion du travail en s'attardant à de petites tâches accessoires, le commandant, hésitant devant le gouffre de réflexions qui s'ouvrait devant lui, se demandait quelles mesures il avait à prendre pour assurer

immédiatement l'inviolabilité des documents qui n'avaient pas été dérobés.

Il se déshabilla et se mit en tenue, car il ne se serait pas permis d'entrer à la caserne en costume de soirée.

La bise de nuit s'était levée, et avait balayé les derniers traînards de la rue de Péra. Insensible à ses coups de fouet, les épaules en avant, la tête tournée de côté pour se protéger les yeux, Germenay se hâtait vers le Taxim. Il était trois heures du matin.

Il se fit reconnaître du factionnaire, qui, au bruit de ses pas, était sorti de sa guérite, enveloppé d'un grand capuchon en drap dur, qui lui donnait l'allure des bergers d'Anatolie. Il dit quelques mots au sous-officier du poste, étonné de voir le « vieux » à pareille heure, et monta à son bureau.

Tout dormait. On entendait distinctement les bruits de chaînes et les coups de sabots venant des écuries.

Il s'arrêta sur le seuil et jeta un regard circulaire sur les murs, le plancher, les meubles, comme un policier qui pénètre dans la chambre d'un crime. Ses yeux se portèrent sur le coffre-fort. Les molettes, les marques de fabrique lui dessinaient comme une grosse face, camuse et stupide.

Il s'approcha de la lampe électrique qui pendait au milieu du plafond, sous un abat-jour de tôle émaillée. Il monta sur sa chaise et regarda la lumière. L'ampoule était vieille, et les hommes de corvée ne l'avaient jamais essuyée. Il était évident qu'elle avait été manipulée depuis peu. Des doigts avaient laissé leur marque dans la fine couche de poussière.

« C'est clair, se dit-il, le voleur a opéré avec une lampe d'au moins soixante-dix watts. En remettant en place la vieille ampoule, il n'a pas pensé qu'il y signait de ses empreintes. »

Il s'obligeait à penser « le voleur », il feignait de donner de l'importance à ces empreintes, comme si son opinion n'avait pas déjà été faite.

Un bruit de pas vint du couloir. Une porte s'ouvrit. Il descendit vivement de la chaise, et s'approcha de la table, recherchant une contenance, comme pris en faute.

C'était le sergent de semaine, la culotte traînant sur les talons. En apercevant Germenay, il s'empressa de boutonner sa veste.

— Bonjour, Pourtier. Vous voyez, c'est moi. Je suis matinal aujourd'hui, — lui dit-il en s'efforçant à sourire. — Mes compliments pour votre vigilance. Vous pouvez retourner vous coucher.

Le sous-officier, embarrassé pour saluer, étant nu-tête et en chaussons, sortit sans dire un mot.

« Les photographies n'ont pas été prises tard dans la nuit, pensa le commandant. Sans doute vers six ou sept heures; après mon départ. Pour le temps de pose, il a dû placer son appareil sur la table. »

Il se baissa et inspecta le mur. Les feuilles avaient été appliquées là, et maintenues par de petites bandes de papier collant. On voyait encore les points où l'extrémité des tenons avait adhéré.

Enfin, il ouvrit le coffre-fort. C'est alors que la scène qu'il parvenait à reconstituer prenait quelque chose d'atroce. Il pensait au « voleur » épiant chaque jour le déclic des molettes pour comprendre le secret. Il imaginait cette oreille tendue, ce visage attentif. Mais la clef? Ah!

C'était une vraie plainte qui lui raclait la gorge. Il souffrait des gestes de l'autre, sans savoir si c'était l'offense ou la commisération qui était la plus douloureuse.

Il chercha dans sa mémoire. Jamais il n'avait oublié son trousseau de clefs. Celle de son appartement y était rangée. Il avait donc fallu que l'autre s'en fît fabriquer une. Le coffre était d'un modèle ancien et la clef n'était pas tellement compliquée qu'on ne pût la reproduire. Mais quand avait-il pris l'empreinte? Il se souvenait de son peu de méfiance. Souvent, il posait son trousseau, avec ses gants, au fond de son képi, sur le coin de la table. Il cherchait à se rappeler quand il avait pu quitter le bureau tête nue. Cela lui arrivait chaque jour, pour sortir dans le couloir, pour passer dans un bureau voisin. Il faut peu de temps pour imprimer une clef dans la cire.

Dans le coffre, tout était en ordre. Les dossiers étaient intacts. Il les prit et les entassa sur la table. Il mit de côté les registres et les cahiers qui n'avaient rien de confidentiel. Enfin, il retira tous les objets hétéroclites qui encombraient le compartiment inférieur. Il fit un paquet des documents secrets

avec de larges papiers et de la ficelle trouvé dans le bureau de l'adjudant-chef. Il mit dans le tiroir de la table autant de registres que celui-ci pouvait en contenir. Pour faire de la place, il jeta dans la corbeille un tas de papiers inutiles. Le reste, il l'enferma dans le tiroir de la commode, qui ne contenait rien d'autre que son sabre, le casque à visière dorée qui lui servait lors des prises d'armes, et une vieille savonnette.

Puis il prit sur sa table deux feuilles de papier blanc aux coins desquelles il pressa son tampon. Il les plia et les mit dans sa poche.

Quand il sortit du quartier, il dissimula son paquet sous son manteau, en passant devant le poste.

IX

Vers la même heure, Bernier, revenant de Balta-Liman, quittait ses nouveaux collègues au Taxim, et rentrait chez lui par la rue de Péra.

En passant devant le « Sébastopol », il s'arrêta. C'est une maison de thé tenue par des Russes, et qui ne ferme jamais. Par la vitre de la devanture, il aperçut tous ceux qui avaient trouvé dans le traktir un abri pour les dernières heures de la nuit. Il y avait là des musiciens, qui avaient posé à côté d'eux leurs boîtes à instruments, des employés de tripots, le cou serré dans des cache-cols blancs, des Caucasiens en bonnet d'astrakan, qui avaient donné des numéros de lezghinka dans les bars, d'anciens officiers de Wrangel, avec des uniformes incomplets, et tous les flâneurs, tous les trafiquants de l'ombre, qui, avant de rejoindre leurs trous, venaient trouver ici un peu de chaleur et de lumière. Il y avait aussi des gens en habit et en chapeau de soie : des joueurs qui, pour leurs nerfs, préféraient cette foule aux orchestres des restaurants de nuit.

Les tables étaient petites, carrées, et recouvertes d'une plaque de verre. On payait avant d'avoir consommé, et la serveuse prenait la monnaie dans un sac à main qu'elle tenait sous son aisselle. On apportait le thé dans des verres, qu'on ne pouvait saisir avant d'avoir attendu un bon moment.

Au comptoir, sous des vitrines, toutes les variétés de bei-

gnets, pontchki, prianiki, boubliki, qu'on servait avec un petit carré de papier fin. Sur une planche à découper, des saucissons, des fromages, du pain blanc et du pain de seigle. Au fond, par une petite baie, une cuisine livrait des œufs au plat et des saucisses chaudes.

Bernier entra. Il s'arrêta au comptoir. Il acheta du pain et du fromage, qu'il mangea au couteau, en maintenant avec son pouce, le morceau sur la tranche horizontale, geste de son premier état.

Une odeur d'huile chaude, de confitures, de vêtements mouillés se mêlait au nuage de la tabagie.

Il aperçut Antoine, assis dans un coin, devant un verre de thé. Il y avait une chaise libre à côté de lui. Il s'approcha.

— Kalimera sas, Kyrie Andoni.

— Bonjour, commandant, — répondit Antoine, sacrifiant à l'habitude du pays d'amplifier les titres. — Faites-moi l'honneur d'accepter quelque chose.

— Merci, je veux bien. Ah! il fait bon ici quand on vient de longer le Bosphore.

— Vous êtes content de vos affaires?

— Très content, et vous?

— Hé, grâce à Dieu, cela ne va pas mal. Mais touchons du bois. Cette nuit, en particulier, Dieu m'a bien aidé.

— Faites comme Elpiniki, allez planter un cierge.

— Je n'y manquerai pas. Au fait, le bonheur règne toujours dans la maison Séfériades?

— Toujours. C'est une chance que vous ayez eu l'idée de m'y conduire.

(Bernier bluffait, car, la veille encore, sa femme lui avait fait une scène.)

Ils bavardèrent un moment, s'entretenant des potins de Luledji Hendek, puis du casino de Balta-Liman.

— A propos, vous vous souvenez que le soir de mon arrivée, vous m'avez emmené dans une maison, par là derrière.

— Chez madame Aïganouche? Ah! la pauvre a bien du souci, — dit Antoine d'un ton apitoyé. — Enfin, comme disent les Turcs, *Eulé ghelmich bou, beulé ghider*. Vous savez qu'on vous y attend encore.

— Merci pour le bon souvenir, — fit Bernier en riant. —

Mais pourquoi pas? Un peu de changement, cela ne fait pas de mal.

— C'est naturel.

— Mais je ne sais pas si je retrouverais la maison tout seul. C'est rue Hodja-Zadé, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, j'y suis passé plusieurs fois depuis. Mais je n'ai pas pu reconnaître la porte. Elles se ressemblent toutes. Sacré pays, où les maisons n'ont pas de numéro.

— Tous les étrangers disent cela. C'est faux. Rue Hodja-Zadé, les maisons ont des numéros. En chiffres turcs et en chiffres à la franque, s'il vous plaît.

— Alors, c'est simple. Je trouverai.

— Madame Aïganouche habite au numéro seize. Déka hexi. On alty.

— Je vais l'inscrire, pour ne pas l'oublier.

— Et si le capydjy vous pose des questions par la grille, dites que vous venez de ma part.

X

Peut-être, en prolongeant d'une heure, par une visite au quartier, une veille à laquelle l'homme le plus vigoureux aurait difficilement résisté, le commandant de Germenay espérait-il que la fatigue obligerait son cerveau à crier après le sommeil, et à se dépouiller de toutes les pensées qui le harcelaient.

Mais rien n'empêche l'esprit de revenir aux idées qui le tourmentent. Il n'est point de remise pour un débat, alors qu'on sait que le jour poindra sans qu'on puisse espérer de sa lumière un fait nouveau, une clarté ignorée.

Car tout se ramenait à une indication très simple. Peu importait les détails. Un officier qu'il aimait avait volé un document pour le vendre à un espion.

Rentré chez lui, le commandant avait commencé par cacher le paquet qu'il avait rapporté de la caserne. Et après? A quoi cela servait-il? L'objectif était-il atteint? Depuis sa rencontre avec Antoine, il s'épuisait en attitudes et en gestes stériles. Maintenant, il fallait réfléchir.

Dès qu'il avait reconnu les feuillets que lui tendait le gredin, une indignation violente s'était emparée de lui. La révolte en face du sacrilège. Mais cette colère était tombée, laissant après elle d'autres tristesses.

Il se sentait effroyablement seul. Il frissonna. Au lieu de se coucher, il alluma sa gazière. Il n'aurait pu supporter les ténèbres.

Allait-il s'abandonner à l'amertume? On avait trahi sa confiance. Il avait reporté sur la tête d'un jeune homme tous les sentiments de tendresse que sa vie avait refoulés, et qui, au seuil de l'automne, réclamaient leur part. Il avait été séduit par cette âme ardente et s'était dit qu'il se l'attacherait.

Et cet homme avait agi comme un malfaiteur. Le destin était injuste. Mais là n'était pas la question.

Il y avait eu crime. Ce crime devait être puni.

Si un autre officier, ou un agent de la Sûreté, était venu révéler la faute de Bérard, si celui-ci était tombé dans les rets de la surveillance, alors tout eût été simple. Quelle que fût sa douleur, il eût répondu : « Que la loi soit appliquée. N'attendez pas de moi que je cherche à en atténuer la rigueur ».

Mais ce qu'il y avait de terrible, c'était que rien d'extérieur à lui-même ne l'obligeait à révéler le crime.

Il était maintenant libre de le publier ou de l'ignorer. Antoine, Gabaï, cela ne comptait pas. Il était sûr de leur discrétion. L'argent qu'ils avaient exigé, c'était le prix du silence. Celui-ci était payé. Il existait. Seul Germenay pouvait le rompre.

Ah! s'il s'était lui-même aperçu du crime! Si un indice avait éveillé ses soupçons, s'il avait vu qu'on avait ouvert son dossier, changé la lampe, photographié des papiers fixés au mur, la chose aurait été brutale. L'enquête, l'instruction, l'interrogatoire des subordonnés, l'examen des empreintes par un spécialiste, l'arrestation, les aveux, Quel rôle avait-il à jouer dans ce rouage? Il n'avait qu'à dire : « Messieurs, on a photographié des pièces. Cherchez les coupables; faites votre office. »

Mais, au lieu de soupçons, il avait une certitude. Et, s'il

le voulait, personne ne l'interrogerait pour lui demander son avis.

Alors? Tout était fini? Bérard, aveuglé par l'angoisse, manœuvré par des gredins, avait perdu la tête, et succombé. Mais un crime dans ces conditions n'est pas le fait d'une âme criminelle. Sûrement, Bérard est déjà la proie du remords, et donnerait toute sa vie pour racheter une minute d'égarement. Pour une âme comme celle de Bérard, un pareil oubli du devoir est une épreuve bien plus qu'autre chose. Aucun danger qu'il y retombe. Non, Bérard n'est pas un officier félon dont il faut écraser la malfaisance. Il suffit de le faire partir au plus vite, de l'arracher à cette ville de malheur, de l'envoyer au combat. On peut l'aider à se délivrer.

Et puis, ce plan qui a été livré, a-t-il donc tant d'importance? Ce n'était pas un vrai mouvement de troupes, pendant une vraie guerre. Bérard n'aurait jamais faibli s'il avait cru un moment nuire à son pays.

Tous ces raisonnements, au lieu d'apaiser sa fièvre, l'épouvantaient par leur inutilité. Plus il répondait aux questions qu'il se posait, plus il comprenait qu'elles étaient en dehors du fait qui dominait tout.

Il dégrafa le col de sa vareuse.

— On étouffe, ici, — dit-il à voix haute.

Il vint à la fenêtre et l'entr'ouvrit. Le vent poussa le battant, s'engouffra dans la chambre, et fit monter du fourneau à pétrole une longue flamme rouge et fuligineuse. Il referma la croisée, et fit quelques pas. Il ne pouvait même plus s'asseoir.

Il s'appuya au bord de sa table, les bras croisés, la tête basse. Il sentit sur sa cuisse la pression d'un objet dur. Son pistolet. D'un geste machinal, il le tira de sa poche. Il n'osait le regarder, et pourtant ses yeux ne purent se détacher du canon cerclé d'acier sombre. Depuis vingt-cinq ans qu'il maniait des armes, pour la première fois cette nuit il éprouvait l'horreur de cette petit bouche nette et brutale. Il alla cacher l'arme dans la poche de son manteau.

Il ne comprenait même plus les raisons de sa certitude, et, pour échapper au vertige qu'elle lui causait, il se réfugiait désespérément dans l'irrésolution. La vérité inexorable s'était imposée à lui dès le premier moment. Pourtant, il essayait

de se donner le change. Il donnait audience aux hypothèses les plus faibles.

Et s'il se trompait sur l'affaire? S'il interrogeait Bérard, peut-être celui-ci se jetterait-il à ses pieds pour lui jurer qu'en portant les clichés à Gabaï il était absolument sûr qu'ils ne seraient pas livrés aux Russes. Il n'avait pas trahi. Il n'était que le complice d'une mise en scène destinée à lui extorquer de l'argent. Avant de prononcer un châtiment, n'examine-t-on pas les intentions? Certes, le chantage est une chose vile et tous ceux qui y donnent la main se déshonorent, mais enfin, ce n'est pas la même chose.

Et puis, la chance avait voulu que la faute restât sans effet. Elle n'avait nui à personne. Si on la réduisait aux résultats, que restait-il? Une dette contractée de façon frauduleuse dans un moment de folie. Cela se répare. Bien des existences vertueuses n'ont pas d'autre secret à l'origine.

Eh bien! pourquoi cette vision d'une cruauté abominable? A quoi bon redouter la minute lugubre où il ferait connaître sa pensée? Il pouvait prendre sur lui de tout arranger.

Il en revenait toujours là. Il était absolument maître de la situation.

Antoine n'avait dénoncé personne. Ses allusions avaient été très vagues. Il n'était pas forcé de les avoir comprises.

Et si l'autre les avait faites pour dissimuler le vrai coupable, et détourner les soupçons?

Il secoua la tête. Il n'y avait pas là ombre de vraisemblance. Non, il ne pouvait pas laisser faire. Il n'y avait rien d'autre à considérer. Son devoir lui interdisait de garder pour lui seul ce qui s'était passé cette nuit.

Son devoir? Mais n'en exagérait-il pas la portée?

Il esquissait un autre schéma :

« Soit. J'apprends qu'on m'a dérobé des pièces. Qu'ai-je d'autre à faire qu'à rendre compte? Aucun nom n'a été prononcé. Je signale le fait, purement et simplement. A d'autres de le tirer au clair. C'est leur métier. »

Ainsi, à bout de forces, il essayait de secouer le fardeau qui lui pesait sur la nuque.

C'était en vain. Il cherchait à s'étourdir; mais le flot de pensées qui tournoyait dans sa tête ne faisait qu'un murmure

confus n'assourdissant même pas la phrase nette, claire, devant laquelle il fuyait depuis des heures. Il avait beau faire, multiplier les faux rembuchements, suivre toutes sortes de lignes brisées, il atteindrait le fond de l'impasse, il serait forcé de se retourner, et de regarder en face l'assemblage de mots qui le bloquait : « Monsieur Bérard, vous avez trahi. Vous donnerez vos explications au commissaire du gouvernement. Néanmoins, vous avez jusqu'à ce soir pour vous faire sauter la cervelle. »

Aurait-il la force d'articuler ces paroles? Avoir le courage d'exposer sa vie n'implique pas celui d'ordonner l'exécution d'un homme jeune. Il avait fait vœu de dépenser au feu toutes les parties de son corps. Il pouvait regarder en face une arme braquée sur lui. Mais soutenir ce regard, prononcer ces mots, ses yeux, sa gorge n'étaient pas faits pour cela.

Il n'en pouvait plus. Mais les gestes qui précèdent le repos nocturne lui paraissaient scandaleux. Il avait besoin de se sentir les épaules serrées par sa tunique.

Il ferma les lourds rideaux de sa fenêtre, et s'étendit sur le lit, ses pieds bottés pendant en dehors.

XI

M. Merlin, représentant de la Maison Fichet à Constantinople, dépouillait son courrier dans son bureau de la rue Asmali-Mesdjid. C'était un petit homme roux, avec un fort accent lyonnais. Son capydjy lui annonça un visiteur.

Il mettait dans le moindre de ses mots un air solennel. Un homme qui vend des coffres-fort se sent en perpétuel contact avec un des grands mystères de l'humanité.

— Faites entrer, — dit-il.

Il se leva et poussa un siège.

Germenay s'y laissa tomber, et le représentant remarqua son air de fatigue que seul un bien gros souci pouvait justifier.

— Monsieur, — lui dit-il. — je suis le commandant de Germenay et j'ai à mon bataillon un coffre-fort de votre marque qui a été réquisitionné ici.

M. Merlin baissa les paupières et les releva pour marquer qu'il suivait bien.

— Or, il m'arrive un ennui. J'en ai perdu la clef.

— Nous sommes ici pour réparer de tels contretemps, — affirma l'autre avec une certaine emphase, en s'inclinant. — S'il n'y a que cela pour vous préoccuper, c'est un bien petit malheur.

Les formules banales ont parfois de ces ironies.

— Avez-vous le numéro de votre coffre?

— Non. C'est juste, j'aurais dû y penser.

— Vous pourrez me l'envoyer. D'ailleurs, je dois l'avoir là.

Il prit un registre dans un casier, et le consulta en faisant glisser son doigt sur les pages.

— Voilà, Parfait. Rien n'est plus facile. Le temps d'écrire à la Maison.

— Oui; mais je n'ai guère le temps d'attendre. D'ailleurs, une clef perdue, c'est un risque pour la sécurité.

— Assurément.

— Il faut donc changer la serrure.

— Ah, çà, c'est une autre affaire.

— C'est possible, n'est-ce pas?

— Oui; mais c'est un travail assez considérable. Il faut détruire les gonds et retirer la porte.

— Vous ferez le nécessaire.

— J'enverrai mes ouvriers enlever le coffre quand vous voudrez.

— Mais l'ouverture peut se faire sur place?

— Si vous le désirez.

— Oui. Pour une raison particulière, je voudrais que vous commenciez par enlever la porte.

— De toute façon, pour la reposer, il faudra apporter le coffre dans nos ateliers.

— J'entends bien. Mais j'aime mieux conserver le coffre ouvert jusqu'au moment de remettre la porte.

— A votre disposition. Alors, quand voulez-vous que j'envoie mes ouvriers.

— Sans attendre.

— Demain matin.

— Vous ne pouvez pas aujourd'hui même?

M. Merlin chercha dans sa mémoire, puis tira de sa poche un calepin qu'il feuilleta, en hochant la tête.

— Ha, ha, — fit-il, — ce n'est pas très facile.

Une vive contrariété se peignit sur le visage du commandant.

— J'insiste, — fit-il, — pour que cela soit fait aujourd'hui.

L'autre acquiesça avec un geste de concession.

— Bien, bien. Je m'arrangerai.

— C'est entendu?

— Comptez sur moi.

— Vous viendrez vous-même?

— Je suis obligé.

— Il faudrait vous présenter au quartier du Taxim entre quatre heures et quatre heures et demie.

— Je prends bonne note.

— Attendez. Il pourrait se faire qu'à ce moment-là je ne sois pas disponible. Je vais vous donner un ordre en règle.

Il sortit de sa poche une des feuilles qu'il avait tamponnées la nuit précédente. M. Merlin plongea une plume dans un encrier et la lui tendit avec empressement. Germenay s'approcha de la table et écrivit : « Ordre aux officiers et adjudants du détachement de donner toute facilité au représentant de la Maison Fichet pour la... — Il chercha le mot — pour la réparation du coffre-fort situé dans le bureau du chef de bataillon. » Il signa sur le timbre.

— Tenez. Si je ne suis pas là, vous demanderez le lieutenant Bérard.

— Bien, mon commandant.

Ils se levèrent. Germenay paraissait pensif. Comme M. Merlin le reconduisait, il s'arrêta sur le pas de la porte, et fit mine de vouloir ajouter quelque chose, en hésitant. Enfin :

— Écoutez, — dit-il. — j'ai réfléchi. Inutile de démonter la porte sur place. Faites transporter le coffre.

— Bien, mon commandant. Et pour l'ouverture?

— Je vous donnerai mes ordres demain matin.

Après avoir quitté la rue Asmali-Mesdjid, le commandant se rendit à la Banque de Salonique, et se fit payer un chèque de trois mille livres sur lui-même.

Puis il remonta jusqu'aux Petits-Champs. Lorsque Antoine l'aperçut, il s'engagea dans un escalier qui donne accès au cimetière abandonné. Il s'arrêta à mi-pente, près d'un gros

cyprès, dont les trois branches, partant presque du sol, pouvaient faire un masque du côté de la ville.

— Attendez-moi une minute, — dit-il.

Il avait craint que Germenay ne le fît arrêter. Lorsqu'il fut bien sûr qu'aucun piège ne lui était tendu, et que le commandant était seul, il remonta au Péra-Palace chercher son paquet.

Le cimetière, sous la neige, était d'une solitude complète. Pas un mendiant. Pas un rôdeur.

Antoine revint. Il remit le paquet et fit prestement disparaître les billets dans sa poche, où il les compta entre ses doigts. Ils n'échangèrent pas dix paroles. Puis le Grec dévala en direction de Kassim-Pacha, tandis que Germenay remontait vers Tépé-Bachi.

Il rentra chez lui, se coucha, et s'endormit aussitôt.

XII

Quand il s'éveilla, il était neuf heures du soir. Il avait faim. Il sonna sa logeuse et lui commanda un repas sommaire.

Il regarda sa montre.

« Il faut en finir », se dit-il.

Le sommeil lui avait décanté l'esprit. Maintenant, il se reprochait presque d'avoir laissé le soleil se coucher avant d'avoir parlé. Pourtant, c'était mieux ainsi. Sur cette terre classique, il est honteux de ternir l'éclat du jour par une action atroce.

Il pensa à ce qu'il avait fait dans la matinée et se taxa de pusillanimité. De quel subterfuge s'était-il avisé! Au lieu d'attendre Bérard au quartier, et de lui signifier ce qu'il avait à faire, il s'était réfugié dans la coulisse, pour ne pas assister à la scène : les ouvriers entrant dans le bureau; le coffre-fort enlevé; Bérard comprenant que son forfait était découvert. Il avait espéré que le jeune homme conclurait de lui-même. Pourtant, même dans cette mise en scène, il avait flanché. Quand il avait ordonné de faire sauter la porte du coffre sur place, il avait imaginé le visage de Bérard terrifié en face de ces cases vides. Et puis, il avait eu honte. Son geste aurait été trop clair, puisque le coffre n'ayant plus son contenu, ayant donc été ouvert normalement pendant la

nuit, il n'y avait aucune raison de le faire forcer. Il avait eu peur que le jeune homme ne comprît sa pensée, et le méprisât. C'est pourquoi, au dernier moment, il était revenu à un geste moins significatif, laissant encore une place pour le doute.

Il s'apprêta, et se dirigea vers la maison de la rue Alléon. Il marchait machinalement, essayant de ne pas penser. Pourtant, le terrible groupe de mots qu'il avait à prononcer lui sonnait dans la tête. Et il n'osait s'avouer l'espoir hideux qu'il portait dans le bas-fond de sa conscience. Si Bérard avait compris? Si ses paroles étaient devenues inutiles? S'il avait pris la fuite? Mais il savait bien que le jeune homme ne déserterait pas. Alors? Cette impression de soulagement qu'il ne pouvait s'empêcher d'escompter, une seule chose la lui procurerait... Mais il repoussait le mot et la vision de toutes ses forces.

Au lieu de venir directement par les ruelles, il avait contourné le bâtiment du tribunal de Bey-Oglou. Pourquoi vint-il jeter un coup d'œil à la Régence? Pourquoi fit-il demander au maître d'hôtel du Tokatlian si Bérard n'était pas dans la salle? Quelque chose le repoussait de la rue Alléon. Et pourtant il avait hâte de savoir. Savoir quoi? il n'allait pas aux renseignements, il allait dire cinq mots : vous, faire, sauter... Fallait-il tout lâcher et revenir aux tergiversations de la nuit précédente?

Il s'arrêta devant la rue Hava. Elle formait comme un couloir de nuit, au bout duquel, juste en face, une lampe éclairait la porte de Bérard.

Il regardait fixement cette lueur. La distance qui l'en séparait lui parut immense.

Il s'approcha du mur de la première maison, comme s'il eût voulu se rencogner dans l'ombre.

A l'autre coin de la rue, sur le trottoir de la rue de Péra, accolée à la boutique du confiseur Hadji-Békir, il y avait une guérite. Devant, un agent de la police militaire anglaise. Germenay s'aperçut que cet homme l'observait. Il avança, ne quittant pas des yeux la lampe qui luisait comme une mauvaise étoile.

Le bruit du heurtoir le fit tressaillir. Il attendit, la gorge

serrée, le cœur battant à se rompre. Une impatience horrible lui fit soulever une seconde fois la masse de fer. Il cogna à coups répétés.

Calliopi parut. Elle n'écouta pas ce qu'il disait, et, avec force révérences, insista pour qu'il entrât dans le vestibule. Il regarda l'escalier qu'il lui fallait gravir.

— Monsieur Bérard est-il chez lui?

— Je ne crois pas. Je l'ai vu sortir, et il ne me semble pas qu'il soit rentré. Voulez-vous que je monte m'en assurer.

Germenay la retint par le bras. Il respirait profondément. Rien n'était changé, mais la minute odieuse s'éloignait. Comme disent les Turcs, sait-on ce que la matrice de la nuit peut faire jaillir? Il pensa à partir sans rien ajouter. Mais une force obscure le retenait. Il était sûr qu'elle le ramènerait là à toutes les heures.

— Quand est-il sorti?

— Ma foi, je ne me rappelle plus exactement. Bien sûr, c'était avant le souper.

— Seul?

— Non, il était avec la jeune dame.

— Pensez-vous qu'il puisse bientôt rentrer?

— Qui sait? En tout cas, il avait le smoking et j'ai bien vu la robe de soirée de la jeune dame qui dépassait sous sa fourrure.

— Bien, Calliopi.

— S'il rentre, faut-il lui dire quelque chose de votre part?

Germenay réfléchit un instant.

— Oui. Dites-lui simplement que je suis venu.

XIII

Un peu avant minuit, Germenay achevait de s'habiller. Debout devant sa glace, il ajustait le nœud de sa cravate blanche.

Où l'avaient mené ses pas en quittant la rue Alléon, il eût été bien en peine de le préciser. Il se souvenait seulement d'avoir erré dans les ruelles mal éclairées qui descendent de la rue de Brousse et remontent à Parmak-Capy. Il marchait. L'étau qui lui avait écrasé la poitrine s'était desserré. Il avait

frôlé des gens silencieux qui rentraient chez eux, des femmes qui se hâtaient vers les maisons de passe, et qui, à son approche, s'arrêtaient brusquement et tournaient leur visage vers l'encognure des portes. Puis il était revenu vers la rue de Péra. Il avait franchi la porte des bars. Sans répondre aux gardiens de vestiaire qui voulaient prendre son chapeau et sa pelisse, sans regarder les maîtres d'hôtel qui s'empressaient à sa rencontre, il restait sur le seuil, jetait un coup d'œil, et repartait aussitôt. Il était entré au Tokatlian pour téléphoner. Il ne pouvait plus rester seul. Il appela le numéro de Daria Izoard. La femme de chambre lui répondit que sa maîtresse était sortie.

Rentré chez lui, il avait fait sa toilette avec lenteur. Des airs de saxophone dont il n'avait entendu qu'un motif, pendant sa course errante, s'imposaient à lui, avec une opiniâtreté monotone.

D'ordinaire, il aimait à s'habiller. Il éprouvait du plaisir au dernier coup de brosse derrière les oreilles, aux gouttes d'eau de lavande sur le mouchoir de soie. Son miroir lui montrait que ses épaules étaient encore droites et hautes, sa taille svelte, et qu'à l'âge où tant d'hommes sentent le premier déclin de la pente, il n'avait pas besoin de bander ses muscles et de surveiller ses attitudes.

Mais ce soir, lorsqu'il vint se regarder, il eut un tressaillement. Il venait brusquement de penser qu'il y a des pays où le bourreau va chercher les suppliciés en habit et en gants blancs.

Il se retrouva dans la rue juste à l'heure, où, la veille, il avait rencontré Antoine. Mais il lui semblait que le drame lui avait pris toute une période de sa vie.

Il passa devant le hammam. La coupole ruisselait. Il entrevit par la porte vitrée les masseurs ceints d'étoffes à rayures.

Rue de Péra, une automobile vint s'arrêter près de lui, la portière grande ouverte.

— Pouvez-vous me conduire à Balta-Liman?

— Le mieux du monde.

Le chauffeur accéléra. Il était plein d'ardeur. La course était d'importance. En descendant par les lacets d'Ayaz-Pacha, il

ralentit à peine. Chaque tournant était marqué par une voiture en panne, comme les virages de l'hippodrome par des chars disloqués. Déjà, ils étaient à Béchiktache, après avoir bondi par-dessus les fondrières de Dolma-Bagtché, comblées par d'épaisses couches de neige.

— Tchabouk efendim.

Recommandation inutile pour un chauffeur turc.

L'auto frôla le palais incendié de Tchiragan, vaste carcasse de pierres noircies. Le vent en a balayé la cendre, tout ce qui restait du luxe au milieu duquel les princes emprisonnés s'abrutissaient de femmes.

Orta-Keuy fut bientôt loin derrière eux. La mosquée Validé, masse blanche isolée sur un cap, portait le deuil des derniers selamliks.

Germenay, appuyé dans le fond de la voiture, énumérait machinalement les villages. Tous évoquaient les plaisirs de l'été; vieux quartiers rustiques, murs des jardins princiers. La vie s'en était retirée. Point d'âniers aux carrefours, avec leurs paniers de fruits colorés. Point de barques aux échelles, point de filets étendus au bord de la mer. Les yalis vides semblaient courber le front sous le poids de la neige. Cet abandon à l'hiver, ces formes blanches ou sombres, ajoutaient à l'état de son âme quelque chose de lugubre.

Qu'allait-il faire à Balta-Liman?

Il ne se le demandait pas. S'il s'était posé la question, il aurait bien compris que là-bas il ne pourrait rien dire à Bérard, au milieu de cette foule étrangère. Mais il subissait une attirance invincible. Depuis plus d'un jour, un drame muet se jouait entre eux. Chacun emplissait la pensée de l'autre, et ils ne s'étaient pas même abordés. Voir Bérard. C'était une obsession. On dit aussi que celui qui doit abattre une victime ne peut pas résister au besoin de venir rôder autour d'elle. d'épier ses gestes, et de contempler une dernière fois les mouvements de cette vie promise au néant.

A Couroutchesmé, une voiture venant en sens inverse leur barra le chemin. Pour l'éviter, le chauffeur dériva dans un chantier rempli de tas de charbon. Il y eut un arrêt, des jurons, des insultes échangées.

Un falot éclairait le chantier. Le chauffeur, sans façon,

descendit de son siège, roula rapidement une cigarette et l'alluma à la flamme de la lanterne. Puis il dégagea sa voiture et repartit.

Un anneau de la chaîne qui encerclait une roue s'était brisé, et venait frapper le garde-boue à chaque tour, avec un bruit criard et monotone.

Arnaout-Keuy. Bebek. Les restaurants russes gisaient au bord de l'eau comme des épaves.

Le Bosphore était dans les ténèbres. Un grand vent qui venait de la mer Noire poussait les vagues contre les quais. On ne voyait rien, mais on entendait leur gémissement se mêlant au bruit mouillé du courant le long des pierres. De l'autre côté, les collines apparaissaient comme une sinuosité grisâtre.

Enfin, Rouméli Hissar se dressa. L'énorme donjon semblait lancer jusqu'à la mer le farouche obstacle de ses remparts crénelés. On eût dit un gigantesque bras tendu pour barrer la route. L'auto se faufila entre le mur et les flots, et, après avoir tourné à gauche, dans la vallée de Balta-Liman, escalada l'éperon où se dresse le palais du prince Kémaleddine efendi. Elle s'arrêta devant le perron de chaque côté duquel dormaient des files de voitures.

XIV

Lorsque, après quelques formalités au contrôle, Germenay eut gravi l'escalier aux rampes de marbre découpé, il n'entra pas d'abord dans la salle de jeu. Un eunuque en redingote noire lui indiqua la porte du restaurant, où l'on dansait.

Il aperçut à une table Daria Vsévolodovna. Elle lui fit signe.

— Ah! quelle chance, — lui dit-elle en lui tendant la main. — On ne vous avait jamais vu ici.

Il y avait à sa table Blessington, deux autres jeunes Anglais, et un avocat d'une certaine notoriété, Selaheddine Fikri bey, Égyptien de race turque.

Celui-ci racontait des histoires. Mais Daria, remarquant

que le commandant n'y prêtait qu'une attention distraite, se tourna vers lui.

— Avez-vous vu Bérard? — lui dit-il.

— Il est au baccara.

— Il vous a saluée?

— Oh! à peine un signe de tête. Il n'a pas quitté sa table.

— Pourtant, il aurait dû venir vous parler.

— Évidemment. Mais il avait l'air préoccupé. D'ailleurs, j'ai cru comprendre qu'il était gêné parce qu'il était avec cette femme, qu'il ne quitte plus; vous savez...

— Véronika Khynkoulov?

— Oui, je crois.

— Avez-vous vu quelques-uns de nos amis, ce soir?

— Des amis, non. Mais des gens que l'on voit partout. Ah! si! Il y a Garabet Azfazadour.

— Il joue gros jeu?

— Assez.

— Et il gagne?

— Naturellement.

— Pourquoi?

— Parce qu'il gagne toujours. Tout à l'heure, Bérard s'est obstiné à suivre contre lui. Il s'est enfoncé. Cela faisait peine à voir. Il souffrait sûrement.

— Dites-moi, Daria. Nous allons passer à la salle de jeux. Si Bérard vient nous parler, nous dirons que nous sommes venus ensemble.

Il craignait que la jeune femme ne l'interrogeât sur les raisons de ce mensonge. Il n'avait que des sottises à répondre. Mais Daria acquiesça simplement d'un mouvement des paupières, et invita ses compagnons à la suivre.

Comme l'avait dit Bernier, c'était « très bien ». On jouait dans le grand salon que le prince Kemaleddine avait fait aménager en 1895 pour recevoir l'empereur Guillaume. On marchait sur un magnifique tapis d'Ourfa tissé d'une seule pièce et couvrant exactement toute la salle. Deux lustres étincelaient, et faisaient resplendir l'or des boiseries, qu'un artiste italien avait sculptées dans le style baroque. Les immenses fenêtres disparaissaient derrière des rideaux de soie brochée jaune sur jaune. Les canapés, les chaises étaient

recouverts du même tissu. Dans le coin, à droite, en entrant, une grande cheminée baroque en porcelaine de Saxe.

Il y avait trois tables de baccara et une de roulette.

Germenay aperçut, assise à la roulette, Véronique qui jouait en prenant des notes sur un petit carnet. Elle adressa un sourire au commandant, mais quand elle vit qu'il était avec Daria, son visage se ferma et elle tourna la tête.

Le brouhaha de la foule était dominé par la voix solennelle des croupiers de la roulette. Au chemin de fer, les voix étaient plus brèves et plus sèches. Une triple margelle de fracs et d'épaules nues entourait les tables.

Mais à celle où Bérard avait joué, le cercle se relâchait. Le sabot était fini, on brassait les cartes.

Le jeune homme s'était levé. On aurait dit qu'il s'éveillait d'un long engourdissement. Le buste penché en avant, les mains dans les poches de son smoking, il fit quelques pas incertains, sans rien voir. Puis il se tourna vers la roulette. Quand il reconnut Germenay et Daria, il corrigea sa tenue, et vint s'incliner, talons joints.

Ce qu'éprouva Germenay est inexprimable. Heureusement, Daria raillait Bérard, à mots couverts, sur sa vie d'ermite amoureux. Mais elle s'interrompit :

— Ah, mon Dieu! J'ai laissé cinq livres sur manque à l'autre bout de la table. Que sont-elles devenues?

Et elle s'éloigna précipitamment.

Ils étaient maintenant seul à seul. Germenay feignit de suivre Daria du regard, et se tourna obliquement pour n'être pas en face de son lieutenant.

Ce fut celui-ci qui rompit le silence.

— Il n'y a rien à signaler au bataillon. J'ai fait exécuter vos ordres relatifs au coffre-fort.

Que se passait-il dans son âme? Dissimulait-il une inquiétude? En tout cas, sa voix semblait étonnamment calme.

Quant au commandant, il écoutait le battement de ses tempes. C'était comme le bruit du fragment de chaîne qui martelait la tôle de sa voiture, sur la route du Bosphore.

Un mouvement brutal exigeait qu'il plongeât soudain ses regards dans ceux du jeune homme, et lui criât : « Oui. Et alors? »

Mais la voix lui manquerait, comme dans les cauchemars.

Il ralluma sa cigarette, ce qui lui permit de battre des paupières. Il sentit qu'un flot de sang allait lui rougir le visage.

Alors, d'un ton indifférent, il répondit :

— Ah! c'est vrai. Imaginez-vous que j'ai perdu la clef. C'est absurde. Pensez, il faut maintenant détruire les gonds au chalumeau.

Quelle misère! Il vit une expression de joie détendre les traits du jeune homme. Celui-ci, comme ranimé par une bouffée d'air frais, eut un mouvement vif pour se tourner vers la table. Il se pencha sur l'épaule de Véronique et, lui enveloppant les bras d'un geste caressant, lui demanda si elle était heureuse.

LOUIS FRANCIS

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE PROBLÈME ACTUEL DE LA PÊCHE ET DU POISSON DANS NOS COURS D'EAU

I

C'est un des problèmes économiques de notre temps. La pêche et le poisson en figurent les deux termes, posés par l'état actuel de nos cours d'eau. Cet état est celui d'une crise de pénurie progressive. Sauf en quelques régions privilégiées, les rivières se dépeuplent, et leurs poissons diminuent en nombre. Une ressource naturelle de notre pays disparaît. Devant ce dommage évident, les amateurs de pêche à la ligne s'émeuvent, se prodiguent en plaintes et en récriminations. Autrefois, au siècle dernier, leurs doléances n'auraient guère éveillé que des sourires. Maintenant, par contre, on les écoute, on sympathise avec eux.

Le pêcheur à la ligne n'est plus ce personnage, que jadis on ridiculisait volontiers. Il est devenu un sportif, et nous vivons en un temps où tous les sports, tous les exercices de plein air, sont recherchés, pratiqués, choyés. Le pêcheur à la ligne, armé de sa gaule, bénéficie de cet engouement.

Au bord de l'eau, sur la rive ou dans une barque, on voit partout se profiler sa silhouette. Tantôt assis, tantôt debout, immobile et tranquille, comme figé, il tient à la main, ou surveille auprès de lui, sa canne à pêche, son engin, d'où descend la ligne tenant l'hameçon garni de l'appât. Il attend que le

poisson vienne toucher, et mordre. Sa patience, son silence, sont inaltérables. Rien ne peut les troubler. Par moments toutefois, il sort de son inertie. Il lève brusquement sa canne, pour ferrer un poisson qui a mordu. Le fin éclair du fil tiré de l'eau, le balancement frétillant de la prise suspendent pendant quelques instants l'allure traditionnelle. Puis, un autre appât remis, la ligne de nouveau mouillée, le pêcheur reprend sa pose, et son immobilité.

Par le nombre, il est vraiment légion, et cette expression, devenue banale, a rarement l'occasion d'être plus véridique. Dans les saisons propices, les pêcheurs peuplent en file, à courts intervalles, les bords les plus réputés. Chacun d'eux, non loin de lui, en aperçoit d'autres, livrés à la même occupation, affectant les mêmes postures, faisant de temps à autre les mêmes gestes de la même façon. Ensemble, ils goûtent des plaisirs identiques. Par instants, de-ci de-là, les cannes se dressent, ou s'abattent, ou, reprenant leur rang au-dessus de l'eau, retrouvent leur allongement horizontal. La pêche continue.

Ils fondent des sociétés, qui les réunissent en foule. Les grandes villes assemblent leurs adhérents par centaines. Parfois, leur nombre considérable se laisse voir, quand ils se groupent dans des concours. Ils défilent par troupes serrées, leurs gaules sur l'épaule, précédés de fanfares, accompagnés de chants et de cris joyeux. Arrivés sur les lieux de pêche, chacun prend sa place désignée par le sort, dispose son engin, s'apprête à mieux faire que ses émules et concurrents. Des récompenses sont décernées à celui qui a levé le plus fort poids de prises, ou le plus grand nombre, ou qui a tiré de l'eau le plus gros poisson, ou encore le plus petit. Une gaieté exubérante les transporte à la fois. Cette sortie au grand air, cette frairie, cet exercice accompli en commun leur procurent une joie d'autant mieux goûtée qu'elle s'accompagne d'une détente aux travaux journaliers et à leurs préoccupations. Ils les ont momentanément délaissés pour se retrouver eux-mêmes. La pêche à la ligne, sous sa banalité, sous sa placidité, cache un pénétrant contentement intérieur.

C'est que ce sport n'est pas seulement un prétexte à promenade, à séjour en pleine campagne, dans un décor d'attrayante

verdure et de ciel lumineux, il donne par surcroît une satisfaction d'un autre ordre, celle d'employer sa raison, son esprit, à opérer des captures dans le monde invisible de l'eau. Le pêcheur s'est armé en cette prévision. Il s'est installé au bord de ce monde, qui n'est pas le sien; il a tout arrangé pour aboutir; et il attend que le résultat survienne. Il s'ingénie afin de l'obtenir. Sa patience s'ajoute à cette préparation, et la complète. Il doit, en somme, dompter la nature, puisqu'il pénètre, grâce à son engin, dans un domaine où il ne pourrait subsister par lui-même.

Aussi ce moyen de pêcher, simple et commode, unit-il de nombreux amateurs, fervents et passionnés, tous intéressés au maintien en bon état de la production des cours d'eau. Ils ne sont pas les seuls, du reste. La banale pêche à la ligne possède toute une vigoureuse série de succédanés et de rejetons, dont les qualités sportives sont souvent supérieures aux siennes. La palme appartient à la pêche au lancer, où l'art suprême du pêcheur consiste à jeter au poisson, de loin, un appât ou un leurre destiné à l'attirer.

La pêche au lancer est celle des pêcheurs émérites. Elle exige des efforts, une adresse, une dépense physique, que la pêche banale ne comporte point. Elle est, par contraste avec cette dernière, toute en mouvements et en déplacements. Elle s'adresse aux poissons, notamment aux truites, qui happent leurs proies en pleine eau, et elle va au-devant d'eux, sans s'attarder à les attendre. Elle tient de la chasse, et de ses péripéties, en ce qu'elle exige une recherche, et une poursuite. Le pêcheur parcourt les bords de la rivière, s'arrête de place en place pour lancer l'hameçon garni de l'appât, puis, son coup étant fait, reprend sa course afin d'aller plus loin, vers un nouveau gibier.

Sa tactique est délicate. Il doit éviter de trop se découvrir, pour ne point éveiller la méfiance du poisson, et il doit aussi se mouvoir, aller et venir, pour projeter au lieu voulu l'hameçon dont il est armé. Obligé d'obéir à ces deux indications contraires, il emploie son habileté, et toute son adresse affinée par l'entraînement, à lancer de loin sa ligne terminée par l'appât, à la faire tomber avec précision, souvent à une distance de plusieurs dizaines de mètres, sur le point même où il présume

que gîtent des poissons en quête de proies. Les fins pêcheurs manquent rarement leur coup. L'appât, qui est d'habitude une mouche artificielle, descend à la place visée, se pose à la surface comme ferait un insecte véritable tombant à l'eau, et le résultat se manifeste sans retard : une truite en chasse se jette sur le leurre, l'avale, et y reste crochée. Le pêcheur n'a plus qu'à la ferrer et à la lever. Des heures passionnantes, absorbantes, sont consacrées à ces exercices qui représentent un sport des plus attachants.

II

C'est donc une contradiction curieuse et troublante, que de voir notre époque, où les sports de pêche, profitant d'un tel attrait, amènent à eux des adhérents sans cesse plus nombreux, être aussi celle où l'objet leur servant de prétexte, c'est-à-dire le poisson dans l'eau, suit une inclination contraire, et décroît avec continuité. Cette diminution, inégale selon les lieux et les périodes, marque parfois des rémissions, et même de temporaires retours. Pourtant, dans l'ensemble, elle ne cesse de s'accentuer. Les vieilles générations des amateurs de pêche ont connu une abondance, une fréquence, que les jeunes ne retrouvent plus.

Toutes les espèces de poissons, à divers degrés, sont touchées par cette déficience. Mais celles qui l'expriment le mieux, étant les plus durement atteintes, sont les migratrices, le saumon en tête, qui donne, à cet égard, l'exemple le plus net. Étant plus sensible, il est mieux frappé. N'allant dans les rivières que pour y pondre, car il grandit en mer, il ne consent à faire son voyage entier, sa migration nuptiale, qu'à la condition de trouver autour de lui des eaux d'une parfaite pureté.

J'ai décrit, dans l'un de mes ouvrages[1], ce poisson magnifique, et son extraordinaire odyssée, qui le fait se transporter des grandes profondeurs marines aux torrents des montagnes. Il quitte les premières, et parcourt les seconds, poussé par le

1. *L'Histoire merveilleuse du Saumon*, dans le tome III (*Voyages et migrations*) de la série intitulée : *Les Poissons et le monde vivant des eaux*, Delagrave, Paris. On y lira aussi l'épisode inverse : *L'étonnant voyage des Anguilles d'Europe*.

seul désir de se reproduire. Il franchit, pour cela, des kilomètres par centaines. Les saumons de la Loire, ayant pénétré dans le fleuve devant Paimbœuf et Saint-Nazaire, remontent ensuite jusqu'aux cours d'eau du Plateau Central et des contreforts des Cévennes. Ceux d'entre eux qui avancent dans le haut du fleuve, et dans l'Allier, le font ainsi sur près d'un millier de kilomètres. C'est dans ce trajet qu'on les pêche, et qu'on recueille pour nos tables leur chair appétissante. En mer, sur nos côtes, on ne les prend point, ou l'on n'en capture qu'à titre exceptionnel.

Or, ce poisson si digne d'intérêt diminue de plus en plus, dans tous les bassins fluviaux qu'il a l'habitude de fréquenter. Il abondait autrefois, et cette abondance a partout disparu. Sa décadence ne s'est pas effectuée avec brusquerie, comme cela se fût produit si la cause relevait d'une perturbation inopinée. Elle s'est accomplie peu à peu, progressivement, au cours du siècle dernier, de façon inégale selon les bassins fluviaux, mais avec ténacité. Plusieurs d'entre eux sont entièrement désertés.

Les preuves de l'ancienne abondance sont aisées à relever dans les vieilles archives, et dans les souvenirs d'autrefois. Un certain nombre de villes portent un saumon dans leurs armes, attestant ainsi d'une antique richesse, disparue aujourd'hui. Dans l'ouest de notre pays, depuis la Bretagne jusqu'aux gaves pyrénéens, les valets de ferme faisaient mentionner, dans leurs contrats de louage, qu'on ne leur donnerait du saumon, pour leurs repas, pas plus de deux ou trois fois par semaine, tellement cette chair était alors abondante et à bon marché. Les règlements, au moyen âge, de plusieurs corporations de pêcheurs, dans des rivières où le saumon ne se montre plus, ou se montre à peine, édictent des clauses de métier, et de redevance, qui ne sont compatibles qu'avec une pêche à grand rendement.

La Bretagne, dont les fleuves côtiers reçoivent ce poisson, donne du fait une attestation typique. Quelques années avant la Révolution, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la pêche du saumon au filet y était affermée au prix annuel de 200 000 livres. C'était l'époque où ce poisson, se vendant à bas prix, offrait à toutes les classes sociales, pendant l'année

presque entière, un aliment de haut goût et de grande capacité nutritive. Aujourd'hui, par contre, et bien que l'évaluation exacte en soit malaisée, toute la production saumonière de la Bretagne ne parvient guère à représenter un revenu d'une valeur supérieure à une trentaine de mille francs. Si l'on tient compte des capacités payantes relatives de l'ancienne livre et de notre franc, on peut juger des pertes subies, en ressources de pêche, par les seules rivières de cette région. On doit les évaluer annuellement à plusieurs millions de francs.

Jadis, sous le premier Empire, le saumon remontait encore la Seine, et traversait Paris. On pouvait en pêcher au long des quais. Venant de la Manche pour sa migration, il s'introduisait dans le fleuve, entre Trouville et le Havre, suivait les méandres de la basse vallée, passait devant Rouen, continuait ensuite sa route sans pénétrer dans l'Oise ni la Marne, restait fidèle à la Seine, et parvenait ainsi à Montereau. Là, il quittait le fleuve, s'introduisait dans l'Yonne, puis dans la Cure, affluent de cette dernière, et parvenait ainsi en plein Morvan, où il pondait ses œufs. Les pêcheurs le guettaient sur cette longue route, et faisaient leurs captures à ses dépens. Quelques noms de lieux, et d'auberges, témoignent encore de cette ancienne profusion. On mangeait à Paris du saumon de la Seine, pris à Paris même, ou auprès de Paris. Où sont aujourd'hui les saumons d'antan? Le simple récit de ce qui existait autrefois paraît presque ironique, auprès de la pénurie à laquelle nous sommes réduits maintenant.

Une autre espèce, plus impressionnante peut-être, a subi le même sort : c'est l'esturgeon. Sa capture, dans nos rivières actuelles, est tellement rare, et exceptionnelle, qu'on la cite comme une curiosité. Il n'en était pas ainsi au moyen âge, où il abondait dans tous nos grands fleuves. Géant des eaux douces, sa longueur atteignait deux mètres, et même les dépassait. Son poids, chez les plus gros, montait à une centaine de kilogrammes, et au delà. Sa chair succulente et ferme, semblable à du veau avec un léger arôme de poisson frais, était grandement appréciée.

Les anciennes archives le mentionnent souvent. Il figurait avantageusement dans les banquets d'apparat, comme pièce montée, servie entière. On l'apportait sur un vaste plat d'étain

ou d'argent. On le découpait, et l'on servait aux convives les morceaux assaisonnés de sauces épicées et parfumées.

Or, cet esturgeon a presque complètement disparu de notre pays. On ne le pêche guère, en faible quantité, que dans le Rhône, la Gironde, et aux environs de leurs embouchures. La Loire, qu'il fréquentait jadis, ne le montre plus que par accident. Cette disparition est de date récente. Les pêcheurs du bas Rhône, entre Arles et Valence, en prenaient encore pendant la seconde moitié du siècle dernier. Sur la Garonne, auprès d'Agen, la pêche, vers la même époque, donnait aussi d'intéressants résultats. Cela n'existe presque plus. Cette pénurie actuelle, contrastant avec l'ancienne richesse, contraste aussi avec le maintien de ces poissons dans les fleuves de l'Europe centrale et orientale, qui ont toujours des esturgeons.

Certes, cet exemple, et celui des saumons, marquent des cas extrêmes, que les autres poissons de nos rivières, sédentaires et non migrateurs, moins sensibles et moins touchés, ne suivent que d'assez loin, heureusement pour les amateurs de pêche. Les barbeaux, les tanches, les perches, les gardons, s'ils sont moins pullulants qu'autrefois, et s'ils s'espacent davantage, conservent pourtant un certain effectif. Mais, pour les supporter de façon plus discrète, ils éprouvent pourtant des méfaits de même sorte, et diminuent en nombre, comme si les cours d'eau qu'ils peuplent encore leur devenaient peu à peu inhospitaliers.

III

Cet état de crise, dès la fin du siècle dernier, a suscité des tentatives destinées à l'enrayer, ou, tout au moins, à l'atténuer. On a pris modèle sur ce que faisaient alors les États-Unis d'Amérique, dont les services officiels de la pêche élevaient, par grandes quantités, des jeunes poissons, que l'on immergeait ensuite dans les rivières afin de les repeupler. Certaines espèces faisaient preuve en cela d'une surabondante vitalité. Aussi leur renommée a-t-elle franchi l'Océan, et l'on s'est demandé, dans notre pays, comme dans les pays voisins, s'il n'y aurait pas lieu de les acclimater chez nous, afin de

profiter de leur robustesse, et de pallier ainsi au déficit de nos espèces autochtones. Des essais furent effectués. Leurs heureux résultats de début engagèrent à persévérer, et l'on fit venir des États-Unis plusieurs d'entre elles, dans l'espoir d'enrichir nos cours d'eau.

Ceci remonte à trente et quarante ans. Un véritable enthousiasme à l'égard des nouveaux importés poussa à les multiplier partout où on pouvait le faire. Les acclimatations se faisaient nombreuses et variées. Plusieurs, par la suite, n'ont donné aucun résultat permanent. Trois espèces ont seules subsisté, l'une étant une truite d'élevage, les deux autres, la perche-soleil et le poisson-chat, faisant désormais partie de l'effectif de nos poissons de rivière, au même titre que nos gardons et nos brochets d'authentique lignée indigène. Ces nouveaux venus, aujourd'hui adaptés à notre pays et à notre climat, bien qu'originaires de l'Amérique du Nord, s'y comportent comme si leurs ancêtres y avaient toujours vécu.

La perche-soleil mérite amplement son nom. Elle le justifie par l'éclat de sa livrée. Elle brille de toutes les couleurs. Le gris verdâtre à reflets bleus de son dos s'unit à l'orangé et au pourpre à reflets dorés de ses flancs, marquetés en outre de taches plus foncées figurant des quadrilatères en zigzag. Le tout se rehausse, surtout chez les mâles, du ton dominant donné par une large macule brun écarlate, étalée sur une manière d'oreillon prolongeant la joue en arrière. Ce poisson est vraiment beau. Mais cette beauté, tout extérieure, ne suffit point à la pêche. Il lui faudrait un complément, celui d'une taille suffisante, et c'est là ce qui lui manque. L'espèce ne possède que des dimensions exiguës. Son corps est plat, et sa chair maigre. Ce gibier de pêche n'est guère avantageux. Il n'a pour lui que sa facilité de touches, et, par endroits, son abondance d'individus.

C'est que la perche-soleil a manifesté, dans son acclimatation, une aisance tenace, qui dénote de sa part une vigueur achevée. Cette Américaine est devenue complètement européenne, et elle a conquis chez nous sa place avec une extraordinaire facilité. Livrée à ses seules forces, élargissant d'elle-même son domaine, elle se propage par ses propres moyens, passe d'affluent en affluent, et se trouve installée maintenant

dans des régions où nul n'aurait jamais soupçonné sa présence. Ceux qui, jadis, l'ont lancée dans quelques lieux éparpillés, ne prévoyaient point une telle extension, si soudaine et si rapide. Partout où les circonstances la favorisent, elle réussit à pulluler, et chasse d'auprès d'elle les espèces indigènes, dont la plupart valent pourtant mieux comme corpulence et qualité de chair.

Son émule, et camarade d'acclimatation, le poisson-chat, fait preuve, à son exemple, de capacités similaires, même avec un degré de plus. On peut dire de lui qu'il ne connaît point d'obstacles, et que son effort d'expansion a toujours ignoré la défaite. Il possède une souplesse d'accommodation, et une force de vitalité, qui, supprimant devant lui toutes les barrières, l'ont largement répandu.

Son aspect n'est guère engageant. Il est loin de la beauté d'allure et de couleur montrée par la perche-soleil. Son corps, lourd et visqueux, porte une grosse tête plate, hérissée de barbillons, qui dessinent autour d'elle une sorte de moustache de chat, d'où est tiré le sobriquet de l'espèce. Sa teinte est vert bouteille et gris jaunâtre. Ses dimensions assez faibles, sa tête trop volumineuse, ne lui procurent à l'égard de notre consommation alimentaire que des moyens exigus. Pour comble, outre ce port disgracieux et cette utilisation restreinte, ce poisson est dangereux à manier, car il est venimeux. Il possède, sur plusieurs de ses nageoires, des aiguillons solides et acérés, dont la piqûre est douloureuse, et longue à guérir.

Cette espèce affectionne les eaux calmes et tranquilles, à fond vaseux, celles des étangs, des canaux, des anses et des bras morts de rivières. Elle a réussi, dans notre pays, à occuper la majorité d'entre elles. Comme les gens insinuants et rampants, elle a des facilités pour entrer partout. Elle résiste et avance, là où tout autre poisson reculerait et disparaîtrait. Comme l'anguille, elle peut s'envaser au fond d'un étang, et braver ainsi, pendant des semaines et des mois, la sécheresse de l'été, ou le froid de l'hiver. A son exemple, elle s'accommode de toutes les eaux, même des plus impures, pourvu qu'elle y trouve de quoi satisfaire sa faim, et elle est vorace. Ses alevins, quand ils sont encore petits et fluets, profitent du moindre filet d'eau pour se disperser. Dans certaines régions d'étangs à

carpes, la Sologne, le Forez, sa présence en trop grand nombre est devenue un véritable fléau, qui oblige les pisciculteurs à prendre des mesures coûteuses pour arriver à s'en débarrasser.

Au total, le bilan de ces acclimatations, considéré par rapport à l'augmentation des ressources de la pêche, n'a pas été celui que l'on espérait. On a introduit des espèces destructrices, non pas des éléments utiles et avantageux.

IV

Aussi, devant un pareil résultat, les efforts se sont-ils tournés dans un autre sens. On a estimé qu'il était préférable de les adresser aux meilleures de nos espèces indigènes, plutôt que de les réserver à des poissons importés. Les espèces de notre pays, accoutumées à nos rivières, qu'elles peuplent de toute ancienneté, pouvaient donner, pensait-on, des résultats plus acceptables. Il suffisait, par conséquent, d'immerger de leurs alevins dans les eaux devenues déficitaires par rapport à la pêche, et d'effectuer ces immersions aussi fréquemment que possible. Les alevins, en grandissant par la suite, offriraient aux pêcheurs de quoi les satisfaire pleinement.

Actuellement, des opérations de cette sorte sont souvent pratiquées. On immerge des truitelles, des carpillons, des petits gardons, à peine longs de quelques centimètres, dans l'attente de les retrouver plus tard, au bout de la ligne, quand leur croissance aura été effectuée. « Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie », a dit le fabuliste, et la pêche spécule sur ce prêt, sur cet avenir, en comptant sur leur réalisation.

La mise en œuvre d'une immersion est une chose intéressante, qui retient aisément l'attention des assistants. Les opérateurs installent leur chantier au bord de la rivière, et, le cas échéant, s'aident d'un bateau. Ils ont apporté avec eux, dans de spacieux bidons à large goulot, des alevins vivants, groupés en grand nombre dans un volume d'eau suffisant. L'aération respiratoire de ces menus êtres, en cet espace confiné, est assurée par une projection continue de bulles d'air, provenant d'une pompe à main, ou de tout autre appareil de même effet.

L'endroit étant choisi, ils plongent à demi, dans la rivière, chaque bidon l'ouverture en haut, l'y laissent un instant afin d'égaliser les températures, puis l'inclinent progressivement, et font écouler son contenu. L'eau s'en va, entraînant les alevins, et ceux-ci se trouvent désormais plongés dans la rivière, milieu nouveau pour eux, où ils subiront ensuite les péripéties de leur destinée. Autrefois enfermés et prisonniers dans des bassins d'élevage, ils sont maintenant libérés, et indépendants.

Les opérateurs se retirent alors, après un dernier coup d'œil accordé au courant dont le rideau s'est refermé sur les alevins immergés. Ils s'en vont, satisfaits de la réussite de leur manœuvre, et des avantages présumés que la pêche en obtiendra plus tard, lorsque ces petits poissons auront grandi.

Mais, à l'usage, ces présomptions ne se réalisent qu'en trop faible quantité. Ces semailles d'alevins ne donnent pas toujours les récoltes que l'on souhaitait. La rivière ne se montrera pas aussi accueillante, ni aussi bienveillante, que le bassin d'élevage où les alevins ont d'abord été formés. Alors sauvegardés de toute atteinte, ils ont prospéré sans trop subir de pertes. Par contre, dans leur nouveau milieu, ils vont se trouver en butte aux multiples embûches de la lutte pour la vie. Leur éducation première, entourée de ménagements, ne les a guère prédisposés à les affronter. L'immersion n'est qu'un début, un engagement d'avant-poste. La véritable bataille se livrera plus tard, et durera longtemps.

Ces nouveau venus, dès leur entrée dans le milieu où l'on vient de les lancer, se trouvent en butte, à la fois, aux attaques directes des poissons plus gros qu'eux, et aux compétitions de leurs besoins alimentaires personnels. La fuite ne leur fait pas toujours éviter les premières, et, quant aux secondes, les difficultés sont nombreuses, qu'ils devront surmonter. Ils doivent se nourrir pour subsister, car l'eau seule ne les nourrit pas d'elle-même, et ils y sont répandus en surnombre. Or, la capacité nutritive de la région où ils ont été immergés, la somme des aliments qu'elle est capable de leur offrir, peuvent ne pas être en mesure de les contenter. Si les anciens, déjà établis, ne consomment pas tout l'utilisable, les nouveaux auront la chance de prendre leur part. Mais,

dans le cas contraire, ils seront des intrus, des indésirables, qui devront s'éloigner, ou périr. L'immersion aura manqué son but.

Il ne suffit pas d'immerger des alevins pour repeupler. Dans l'espoir d'aboutir, on l'oublie trop volontiers. Il faut que ces petits poissons, destinés à grandir, trouvent dans l'eau la nourriture qui leur est nécessaire. Sinon, la crise de la diminution, bien que provisoirement atténuée, ne sera pas enrayée. Et, surtout, les pêcheurs ne verront pas renaître les conditions favorables d'autrefois, quand le poisson abondait. Il faut autre chose pour arrêter vraiment cette crise, et c'est là ce qu'il convient de chercher.

V

La question change donc d'aspect. Elle ne consiste plus en un choix de palliatifs, acclimatations d'espèces nouvelles, ou immersions d'alevins des espèces autochtones, mais s'oriente vers une méthode rationnelle, celle qui consiste à rechercher d'abord les raisons de ce dépeuplement créant l'état de crise, puis, les causes étant ainsi repérées et évaluées, à examiner les moyens d'enrayer leurs effets.

Ces raisons sont multiples, et l'une d'elles, non la moins importante, tient à la pêche elle-même. Elle provient, en maints endroits, du grand nombre des pêcheurs. Jadis, au siècle dernier, sans remonter plus loin, les pêcheurs à la ligne étaient disséminés, relativement rares; ils ne comptaient guère que quelques adeptes. Ce n'est plus le cas d'aujourd'hui. De plus, leurs engins, leurs méthodes, ne possédaient point la perfection qui, depuis, a été atteinte. Ils étaient moins bien outillés que ceux du temps présent. Le résultat de cette supériorité actuelle se manifeste par une diminution sensible, au cours de la saison, des rendements de la pêche. Au début, dès les premiers beaux jours, ces rendements sont vraiment élevés. Puis, peu à peu, ils s'atténuent, et, vers la fin, après quelques mois de prélèvements continus, ils se montrent moins fournis qu'avant. La pêche a raréfié le poisson.

Cette raréfaction n'est pourtant que temporaire. Les jeunes

poissons, épars dans la rivière, grandissent entre temps. Ils remplacent leurs prédécesseurs au fil des années. Les pêcheurs trouvent toujours devant eux, tantôt plus, tantôt moins, les touches et les prises qu'ils désirent. Mais il n'en est plus ainsi lorsque la pêche excessive porte sur les jeunes eux-mêmes. L'espoir du renouvellement futur est alors amoindri, sinon anéanti, et c'est là l'œuvre trop fréquente du braconnage, et des braconniers.

Les pêches illicites sont toujours destructrices. Les disparitions précoces d'individus à peine formés privent la rivière de ses habitants futurs, qui auraient pu y grandir, et s'y reproduire. Les pêches en temps prohibé, qui augmentent la durée des périodes du prélèvement opéré par le pêcheur, sont à leur tour répréhensibles. La nature des engins doit aussi être incriminée, car les braconniers, ne se contentant pas de la ligne, utilisent des outils plus dangereux. Les mailles trop étroites de leurs filets ramènent les plus petits alevins, et l'engin lui-même, en raclant le fond et les berges, risque de détruire les frayères d'où ces alevins sont sortis.

Enfin, les moyens les plus nuisibles, et malheureusement les plus répandus, sont ceux qui s'adressent à des produits toxiques destinés à engourdir le poisson, ou à des explosifs capables de le tuer par commotion. Ce sont là les procédés les plus efficaces du dépeuplement. Tout est détruit sur un périmètre étendu, les petits avec les gros, et même les menus animaux servant d'aliments. La rivière en est stérilisée, et il lui faudra attendre longtemps avant de retrouver les ressources qu'un moment a suffi pour anéantir.

Il est encore d'autres causes à invoquer. Les poissons, pour vivre, ont besoin d'eau pure, c'est-à-dire d'une eau non polluée, privée de toute souillure. Cette condition concernant la pureté est l'une des plus catégoriques qui soit, bien que certaines altérations ne soient point trop fâcheuses, quand leur action est minime. Ainsi les eaux troubles des rivières en crue n'exercent pas une action trop défavorable, car elles ne charrient que des matières inertes. Mais il n'en est plus ainsi pour les eaux chargées, même de façon fortuite, de substances capables d'agir défavorablement sur la vitalité des animaux aquatiques. Celles-là impressionnent directement, et fâcheu-

sement ces derniers, en créant autour d'eux une zone dangereuse, et un milieu toxique. C'est le cas des eaux résiduaires de plusieurs catégories d'usines, des eaux d'égouts des grandes villes, des eaux de ruissellement et de filtration provenant des berges où des détritus nuisibles ont été déposés. La pollution des rivières est, à notre époque, une des causes les plus actives du dépeuplement.

Les poissons migrateurs, le saumon, l'esturgeon, l'alose, ont à souffrir, en outre, d'autres méfaits qui leur sont propres, en ce sens qu'ils interrompent leurs voyages migrateurs. Il faut à ces êtres une libre circulation complète dans le lit entier du cours d'eau. Or, la construction de barrages s'oppose à leur passage. Arrêtés au pied de l'obstacle, ils essaient de le franchir, et, si leurs efforts restent insuffisants, ils renoncent et se détournent. Ils sont perdus pour la reproduction et le renouvellement de l'espèce. Leur migration est manquée.

Il est, enfin, une dernière raison, la plus générale à tous égards. Elle consiste dans la disparition progressive, en bien des endroits, des menus êtres aquatiques servant à l'alimentation des poissons, et constituant leur nourriture habituelle. Ces êtres vivent de façons variées, les uns en pleine eau, les autres dans des retraites que leur donnent les rocailles du fond, les prairies de plantes aquatiques, les creux des berges. Si l'on touche à ces retraites, si l'on modifie par à-coups les niveaux de l'eau, leur vitalité en est atteinte, ils diminuent de nombre, et, par ricochet, les poissons, qu'ils contribuent à entretenir, diminuent à leur tour. Or, c'est là, à notre époque, ce qui se produit de façon fréquente. On change l'allure naturelle des cours d'eau. On rectifie leurs berges. On arrache les arbres et les arbustes qui les couvrent. On faucarde les plantes aquatiques, qui, s'étalant par trop, gêneraient la batellerie. On drague les fonds; on enlève le gravier qui les encombre et les exhausserait. Rien n'est négligé pour assurer la transformation industrielle de la rivière, et c'est de là que provient aussi, pour une part notable, la diminution croissante du peuplement en poissons.

VI

Si l'on étudie le régime ordinaire des cours d'eau encore poissonneux, on s'aperçoit que leurs ressources de pêche s'y maintiennent grâce à la richesse alimentaire, pour les poissons, de plusieurs de leurs régions. La plupart de ces dernières sont des anses abritées, des berges amplement boisées, des bras morts contigus au lit principal, des mares emplies aux époques des crues, des étangs qu'un chenal fait communiquer avec le cours d'eau. Les plantes aquatiques y croissent de partout, et contiennent en abondance ce qui est nécessaire aux poissons pour se nourrir.

Ceux-ci, dans ces zones privilégiées, ne trouvent pas seulement le vivre et le couvert, mais ils y trouvent aussi l'alcôve où, la saison venue, ils vont déposer leurs œufs. Ils y rencontrent les circonsances favorables à leur reproduction : une eau calme, et les plantes contre lesquelles ils se frottent pour y suspendre leur ponte. Quand leurs alevins éclosent, ceux-ci ont de suite autour d'eux une abondante provende, dont ils profitent amplement. Ce sont là des frayères naturelles, établies par le jeu normal des choses. Elles deviennent ensuite des viviers d'alevins, des alevinières pourrait-on dire, et des sortes de pouponnières dont les produits, quand ils sont assez forts, partent par intervalles pour aller automatiquement repeupler le cours d'eau selon les capacités alimentaires de ce dernier.

La nature enseigne donc la conduite à tenir, et la méthode à observer. Ces frayères naturelles constituent autant de cantonnements à reproducteurs, qu'il importe de conserver en bon état, et même de protéger en limitant, ou en interdisant, toute pêche sur leurs emplacements. Il convient même, par surcroît, d'en augmenter le nombre, en installant, dans les endroits propices, des frayères artificielles, complémentaires, faites de plantes et de branches entrelacées. Il est nécessaire, si l'on veut augmenter la capacité génétique d'une rivière, de créer de tels cantonnements, de les surveiller, de les garder en bon état, et de faire, en somme, un aménagement piscicole du cours d'eau. Grâce à quoi, et mieux que par tout

autre moyen, la pêche en obtiendra d'avantageux résultats.

Cette méthode, dont l'observation n'exige qu'une surveillance attentive, et une manière de police des cours d'eau, affectée en outre à la répression du braconnage, est la plus justifiée, et la plus économique. La conduite rationnelle consiste, en effet, à observer les règles de la nature, à se rapprocher des conditions normales, à favoriser à la fois l'alimentation et la reproduction des poissons, sans trop chercher à augmenter artificiellement, et localement, le nombre de ces derniers. Le premier soin consiste à réformer une situation rendue de plus en plus précaire, et à la rectifier.

Cette opération faite, la lutte contre les causes de la crise dépeuplante sera plus aisée à mener, car on saura où la porter, soit pour éviter les fâcheux effets des pollutions, soit pour réprimer les excès de la pêche. A l'égard des espèces migratrices, et notamment du saumon, des « échelles » bien construites, bien placées, permettront de les conserver dans les cours d'eau où elles réussissent à se maintenir. A leur sujet, comme à celui des espèces sédentaires, le succès dépend de l'observation des conditions naturelles, en protégeant la ponte, et la libre circulation.

Il peut sembler aventuré de confier ainsi à la nature seule, en se bornant à l'aider, le soin du redressement de la production pêchable en eau douce. Mais on doit se rappeler l'énorme capacité génératrice des poissons. Il ne s'agit point d'animaux semblables à ceux du gibier terrestre, Mammifères et Oiseaux, qui ne font des petits que par unités, ou tout au plus par dizaines, mais d'êtres possédant la faculté de produire des rejetons par milliers, et même par millions. Une truite pesant deux kilogrammes pond en moyenne 4 000 œufs. Une carpe de même poids en donne 200 000, c'est-à-dire 100 000 œufs par kilogramme de son corps, ce qui permet à des individus de dix à douze kilogrammes, comme il s'en trouve, d'engendrer chaque année près d'un million d'œufs, tous capables d'éclore après fécondation. Un brochet de trois kilogrammes fournit plus de 100 000 œufs. La culmination est atteinte par les esturgeons géants, dont la grandeur corporelle trouve son équivalant dans celle de la ponte. Les esturgeons femelles de fortes dimensions, pesant 150 à 200 kilogrammes,

produisent dans leurs ovaires et sont capables d'engendrer 3 à 4 millions d'œufs. C'est là, sans doute, le record de la maternité.

Cette puissance naturelle de pullulation, qui fait la ressource principale de nos rivières, peut donc offrir aux pêcheurs le moyen d'entreprendre avec succès la lutte contre la crise de déperdition. Il ne suffit que de l'utiliser, et de l'aider. Assistance, salubrité, surveillance, telles sont les trois armes efficaces, dont l'emploi donnera une solution convenable au problème, et permettra d'aboutir. L'esprit sportif, qui groupe les bonnes volontés, fera aisément le reste, en conseillant toutes les mesures utiles, et en dirigeant leur exécution. A notre époque, la pêche ne peut guère se borner à l'exploitation, sans plus, des ressources immédiates de la rivière; elle doit, en outre, s'efforcer de les améliorer. L'eau, pour rapporter, doit être cultivée.

LOUIS ROULE

INSTITUTS DE BEAUTÉ

« La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'a pas de durée. »

NINON DE LENCLOS

Un code de la séduction est rédigé en Californie. Le cinéma fixe temporairement la forme du nez, tend ou courbe l'arc des sourcils, dessine des bouches dédaigneuses ou gloutonnes, rembourre les épaules en portemanteaux, et pour le reste se contente surtout d'aplatir et de raboter. Dans le domaine de la beauté une sorte d'aréopage international nous dirige à présent : ces ordres nous viennent à peu près tous d'Hollywood. Les « *canons* » y sont énoncés par des esthètes brasseurs d'affaires. Hommes, pauvres hommes, dont le désir est commandé par une imagination encombrée de réminiscences, de photographies, de dessins, vous ne saurez désormais brûler pour des créatures dont les formes ne seraient pas modelées au goût du jour! Avec ingéniosité certains couturiers, cinégraphes, dessinateurs ou masseurs mènent leur campagne de propagande. Sous prétexte de servir une beauté dont leur cœur ne recherche guère les agréments, ils s'ingénient à martyriser de passives disciples, des adeptes béates.

Cette mise au point du *sex-appeal* est moins facile que les préparatifs anodins dont usaient les entremetteuses de l'antiquité qui se contentaient de friser, de poncer, d'épiler, d'huiler leurs débutantes. Quant à nos grand'mères, vite indifférentes à l'art de plaire — elles n'auraient pas affronté le risque d'un rajeunissement défiant toute vraisemblance :

l'audace des femmes de trente ans se limitait à quelques conseils de matrone.

Aujourd'hui, on aspire à tricher avec le temps et pour éviter ses coups de griffe on envisage, en souriant, l'aventure du ravalement. La science s'est mêlée de l'entreprise et certains médecins, pour encourager les timides et rassurer les prudes, établissent à dessein une confusion entre la beauté et la santé.

— L'apparence, — disent-ils, — devient si souvent une réalité!

— Ils n'ont pas tout à fait tort : comment gémir sur les petites misères de la vie stomacale quand on semble à peine avoir dépassé l'âge de Juliette?

La chirurgie parachève l'œuvre médicale. Les maîtres du bistouri touchent de leur scalpel les épidermes flétris, les muscles affaissés, et, comme des magiciens, les métamorphosent en chairs fraîches et derechef appétissantes.

La prudence des Françaises les avait fait hésiter longtemps avant d'appliquer ces méthodes radicales qu'elles croyaient justifiées seulement par les cas de force majeure : pendant la grande tourmente, on avait refait tant de pauvres visages glorieux!

Dès l'armistice, les Américaines, plus affranchies, nous apportèrent leurs figures de stars qui faisaient habilement confondre les générations. Avec quelle fiévreuse curiosité des infortunées qui se croyaient condamnées au célibat découvrirent les miracles de la chirurgie esthétique. Elles pourraient devenir séduisantes? Et celles qui s'étaient attardées dans le désordre de l'après-guerre comprenaient qu'elles pourraient enfin donner l'illusion d'avoir oublié le temps perdu!... D'ailleurs, pour impressionner les sceptiques, les « spécialistes », depuis longtemps déjà, depuis 1895, avaient accolé en France au mot léger de *Beauté*, le terme plus grave, mais combien plus rassurant, d'*Institut*!...

***

Au début du siècle, ce furent des tâtonnements presque clandestins. Cette science se cherchait. Elle n'osait pas faire une concurrence ouverte et loyale à la médecine qui enten-

dait garder ses prérogatives. Certes, on teignait, on peignait, on douchait, on pétrissait, — mais avec hésitation et l'art du rajeunissement n'avait guère pour fidèles que ces femmes reléguées par l'opinion dans la race des volatiles haut perchés ou caqueteurs.

Maintenant, l'union sacrée s'est faite entre les deux sciences rivales. Elles ont consenti à fraterniser au-dessus des pommades et des onguents. Le moindre *institut de Beauté* peut désormais produire des attestations de certains princes de la science, qui ne dédaignent pas, eux aussi, de servir l'esthétique en refaisant à des clientes sexagénaires de frais visages d'adolescentes. Et il y a beau temps que la clientèle se recrute dans les milieux les plus posés, où, timidement, les joues, il y a vingt ans, rougissaient sous la caresse furtive d'un nuage de poudre. A notre époque de féerie scientifique, rien n'effraie plus l'imagination. Les plus timorées se livrent aux aléas d'un rajeunissement radical. Elles invoquent le meilleur des prétextes : l'altruisme. Aussi, se plaisent-elles à raconter qu'elles refont leurs visages non pas pour elles, — bien sûr, — mais pour la joie du bien-aimé. Hélas! souvent il a des yeux pour ne point voir!

Elles se plongent, de plus en plus nombreuses néanmoins, dans cette eau de Jouvence et c'est la caractéristique de notre époque d'avoir démocratisé cette source de jeunesse, qui coule, telle une fontaine Wallace, même pour la midinette sur le déclin.

Les mystères de la coquetterie ne datent pas d'hier. Qu'ils soient scientifiques ou non : tous sont vieux comme le monde.

***

Les pessimistes prétendent que ce culte du moi, au sens physique du mot, est généralement amené par un regain de paganisme qui fait préférer l'amour de la créature à celui du Créateur. Cette vogue des artifices a souvent, en effet, concordé avec les fins de guerres, les fins de règnes, ou les fins de races; tandis que les dictatures, à leur début, ont encouragé la simplicité de la parure et découragé l'hypocrisie des embellissements.

Pendant ces périodes constructives des soucis moins futiles doivent passer au premier plan : il faut augmenter au plus vite la population, aussi les chefs préféreront-ils des femmes souvent plus solides que séduisantes. On imagine mal la vertueuse Cornélie, douze fois mère, trouvant le loisir, entre l'allaitement de Tiberius et celui de Caius Gracchus, de se bleuir les paupières d'une ombre voluptueuse.

De telles femmes honorent une époque, mais en font-elles le charme? N'était-il pas plus agréable d'entrevoir Poppée, l'épouse de Néron, dans sa litière de pourpre, alors qu'elle sortait, reposée, de son bain de lait écumeux, dont un troupeau de cinq cents ânesses fournissait la ration quotidienne?

Les vieilles barbes jalouses se sont vengées par la suite de l'éternelle jeunesse de l'Augusta en donnant son nom à ce jouet inutile et charmant mais aux joues peintes, aux cils immobiles : la poupée! Aujourd'hui, le lait d'ânesse est remplacé par le lait d'amandes et le chœur immuable des grincheuses continue à dire d'une femme, même ravissante, trop préoccupée par son maquillage : « Elle n'est pas si bien que ça... Ce n'est qu'une poupée!... »

***

Il n'est pas aisé de devenir une poupée séduisante. Quand la belle impératrice apparaissait à l'aube mi-voilée, sur la plus haute terrasse de la Maison Dorée, dans le bruissement des jets d'eau entrecroisés, elle narguait de la blancheur de ses joues et de son corps les murs ocres de Rome, brunis par le soleil. Elle venait tout simplement, raconte Tacite, afin d'être pâle, de se poudrer avec de la *crocodilée*. Il nous en donne une recette qu'il serait assez difficile d'exécuter. Il s'agit, en effet, d'excréments de crocodile pilés dans du riz frais. Plus compliqué encore était le masque nocturne, ancêtre de celui qu'ont lancé les stars d'Hollywood et qui sous le règne de cette Romaine raffinée moulait le visage de Poppée. Juvénal, bien renseigné, donc irrévérencieux, poussa la badinerie jusqu'à surnommer l'emplâtre auguste : le masque du mari.

« L'époux a trop bon goût pour se plaindre, écrit-il. D'abord

le seigle bouilli avec de l'huile constitue une galette collante qu'il est, ma foi, délectable de lécher. Puis on l'enlèvera demain matin avec du lait cru. Et je parie que le mari l'avalera, glouton, avec délices. Alors l'amant, me direz-vous? Il aura la peau de l'après-midi. Cet épiderme naturellement frais et parfumé, cette merveille dont la beauté s'est épanouie sous les baisers aveugles de l'époux. »

Ce masque anti-rides, qui avait été imaginé pour l'éclosion de la beauté, fut ensuite utilisé pour sauvegarder la vertu de celles qui étaient devenues trop belles. C'est pourquoi les marchands d'esclaves, qui allaient ravitailler leurs stocks du côté de la Mer Rouge, avaient, s'il faut toujours en croire Tacite, créé pour le voyage du retour une sorte de masque sur le modèle de celui de Poppée, mais plus rustique, en tourbe séchée qui devait dérober aux regards avides des matelots les nymphes d'ébène qu'il convenait de ramener intactes aux acheteurs qui payaient la cargaison au taux de la nouveauté. Ce n'était plus une collection de jolies filles, mais un choix de belles cruches. A celui qui en faisait l'acquisition, il appartenait de briser cette coquille pour découvrir une joue onctueuse et lisse.

***

En condamnant l'esclavage, le christianisme prohiba les méthodes d'embellissement réservées aux futures favorites. L'ostracisme prononcé contre tout ce qui fraudait la nature fut étendu des vierges folles aux vierges sages. Il ne pouvait être question d'une tolérance toute païenne qui eût incité les chairs faibles à la luxure. Les ermites, les prophètes, ces saints hommes, sont plus habitués à dompter les fauves de leur désert qu'à fréquenter les pécheresses. La liste serait longue des condamnations que ces juges impitoyables prononcèrent contre les petits pots à onguents hérités des Romains, les cuillers à fards, les parfums; ils lancèrent l'anathème, mais ces garnitures se révélèrent incassables.

Déjà, Paphnuce avait terrorisé Thaïs; saint Cyprien au IVe siècle s'indigne que les femmes se teignent les paupières. Quant à Grégoire de Tours, il blâme sévèrement sainte Clo-

tilde, ainsi que Brunehaut et Frédégonde, d'être fardées comme des courtisanes. Ce ne sont que réquisitoires et punitions, carêmes et homélies.

« Comment osez-vous venir près des saints autels, s'exclame saint Clément d'Alexandrie, vous dont les fausses nattes égarent la bénédiction du prêtre qui, tombant sur ces cheveux morts détachés d'une autre tête, ne sait où se poser? »

Dans leurs donjons balayés par les courants d'air, avec leurs torsades et leurs chignons noués pour l'année, les pauvres châtelaines, ceinturées de fer, n'usaient que d'ablutions fort limitées. A peine s'offraient-elles, parcimonieusement, ces parfums de bazar que les maris leur avaient fait parvenir d'une lointaine Palestine.

Il faut attendre cette période d'humanisme où les esprits, guidés d'abord par Pétrarque, Erasme, ensuite par Montaigne et La Boétie, reprennent le goût de l'antiquité, de ses arts et de ses mœurs. Un regain de paganisme entraîne les êtres vers une vie plus personnelle et plus esthétique.

Dans ses bagages de nouvelle épousée, Catherine de Médicis apportait de cette Italie qui faisait rêver les rois, les peintres, les soldats et les poètes, des philtres rajeunisseurs, des crêmes astringentes et des poudres magiques, assez peu innocentes pour envoyer *ad patres* les coquettes qui en usaient, après avoir eu le malheur de déplaire à la Florentine.

Avec les astrologues venus à la suite de la reine on se livre à des incantations magiques, on poignarde des pigeons, et, dans la tiédeur sanglante des petits cœurs emplumés et palpitants encore on trempe les visages flétris.

Par flagornerie, la Cour se maquille, sauf la Favorite à qui, de père en fils, allaient tous les hommages. Dédaigneuse des artifices, la belle Diane de Poitiers se fiait, comme la pure déesse dont elle portait le nom, à l'eau jaillissante des fontaines pour donner à sa chair le poli du marbre, et à l'air nocturne des forêts pour vivifier l'incarnat de ses joues. Patrie des frigorifiques, les États-Unis n'ont rien inventé quand leurs *beauters*, traitant les joues comme des beefsteaks, préconisent de leur appliquer la froide caresse d'un glaçon.

A l'époque trouble des derniers Valois, malgré la lourde atmosphère créée par le crime et les intrigues, les seigneurs,

raffinés et cruels, passent d'une contredanse à un complot, d'un meurtre à un maquillage.

L'escadron volant de Catherine secondait la reine dans ses desseins politiques : ses filles d'honneur mirent parfois toutes voiles dehors, notamment la nuit du 9 juin 1573 dans le parc de Chenonceaux. Strictement nues, sous des robes qui libéraient longues jambes parfumées, seins rosis, épaules frottées à la poudre de cantharide, elles livraient une rude bataille aux familiers du roi. Non moins ornés et souvent affublés de robes de brocart ainsi que de joyaux, ils s'apostrophaient en se dandinant. La chevelure poudrée de violet, les sourcils épilés, le menton vaporisé au mercure, blafards malgré le poil follet des barbes, les mignons entouraient jalousement leur souverain.

Ce soir-là, pour présider la table du festin, Henri avait revêtu une robe de damas rose où serpentaient les ruisseaux de perles. Sous son maquillage il paraissait si dédaigneux de l'opinion publique que le rude Agrippa d'Aubigné devait plus tard exhaler son indignation dans ces vers satiriques.

Son chef tout empoudré nous fit voir l'idée
En la place d'un roi, d'une guenon fardée...
Si, qu'au premier abord chacun estait en peine
S'il voyait un roy femme ou bien un homme reyne

***

La vogue des artifices ne se limite pas aux périodes dites de décadence. Marie de Médicis avait dû, comme la reine Margot, lutter contre certaines senteurs alliacées de son royal compagnon, répandre autour d'elle des flots de musc, tandis que la noiraude Galigaï faisait rissoler des pastilles de santal dans des cassolettes émaillées. Mais, en ce temps de complots et de duperies, on désirait surtout avoir de belles mains rassurantes de patricienne ou de prélat. Il suffisait de gants à la frangipane, ou de quelques savons rares et parfumés. Et Ninon de Lenclos, qui sut reculer jusqu'à d'invraisemblables limites son pouvoir de séduction, se singularisait en ajoutant aux attraits de son esprit le soin hebdomadaire d'un bain de pieds décongestionnant.

***

Au siècle de Louis XV la toilette devient la grande affaire et les femmes s'adornent durant des heures, devant leur psyché, ayant à portée de leurs mains toutes sortes de fards, de pâtes et de philtres de rajeunissement, auxquels s'ajoutaient le bleu pour le réseau des veines que les femmes se faisaient peindre sur la poitrine, l'*eau de chair*, si admirable pour les teints jaunes et bilieux, le lait contre le hâle du soleil, les bandelettes ointes de cire vierge pour lisser et purifier la peau du front.

La vogue des pastellistes exige de leurs modèles des teints roses et veloutés comme leurs coloris et l'on a recours au rouge, qui, dans ce siècle d'inégalité, varie selon le rang de la femme qui l'emploie.

Une lettre de Voltaire atteste toute la peine que Marie Leczinska eut à se conformer aux usages « d'enluminure » en vogue à Versailles, mais les femmes ne purent se soustraire à cette mode, sous peine d'avoir des teints de mortes au milieu de ces visages cramoisis, dont le ton était donné par celle qui symbolise la séduction du XVIIIe siècle : par la jolie Pompadour.

C'est la cartomancie qui prédestina la future marquise aux artifices dont elle fut plus tard la vivante réclame. Sans madame Lebon, la tireuse de cartes, qui avait prédit à mademoiselle Poisson, dès l'âge de neuf ans, qu'elle serait favorite du souverain, la petite Jeanne-Antoinette aurait peut-être mené une existence bourgeoise sans fard, ni mouches, ni poudre. Mais, devant un avenir aussi brillant, sa mère, en bonne procureuse, lui fit donner l'éducation soignée qui convenait à une future courtisane de haut vol.

Elle exerça la fillette à l'art de plaire, à la provocation; elle lui apprit fort tôt le maniement de l'arsenal futile, mais si compliqué, du rouge de plein air pour les courses en forêt, du vermillon plus soutenu convenant aux visages éclairés par les lustres, des cendres violettes qui devaient, en cernant les yeux, leur donner la langueur du désir. Toute cette éducation patiemment inculquée reçut sa récompense le jour où, vêtue d'un rose que faisait chanter son phaéton d'azur, la

prédestinée rencontra le roi, à l'orée du bois de Sénart. La joue était bien en chair, appétissante comme un brugnon, le regard vif, rendu plus aguichant par la mouche assassine. Le *Bien-Aimé* se laissa prendre à ce hasard combiné.

Si le règne de la maîtresse dura vingt ans, ce fut la guerre de vingt ans contre les rides prématurées, la patte d'oie marquée par les veilles prolongées, par la luxure dont les complications provenaient, en partie, de la frigidité bien connue de la Marquise. Toutes les recettes de beauté, elle les appliquait après avoir consulté une certaine mademoiselle Cochois qui savait comment on retient les hommes et qui a consacré un volume aux pâtes de toutes les couleurs.

« Pour vous présenter à la Cour, écrit-elle notamment, rehaussez vos pommettes de deux placards d'un gros rouge qui paraîtront d'autant plus éclatants que vous aurez eu soin d'enduire quotidiennement votre cou et vos épaules d'un mélange de blanc de céruse, de miel gommé et de limaçons pilés. »

Mais, hélas! bleu de veines, noir de paupières ou blanc de limaçons pilés ne semblèrent plus suffisants à retenir le caprice royal. Il fallait au monarque sensuel et raffiné une partenaire ardente, et la marquise n'aimait qu'en imagination les jeux amoureux.

Elle eut alors recours, pour vaincre cette apathie des sens, aux excitants dont madame du Hausset nous a conservé la liste : chocolat ambré, chocolat à triple vanille, truffes, céleri, queues d'écrevisses au poivre. Tous ces mets dynamiques ne réussirent qu'à fleurir le nez mutin, dont les narines ne voulaient décidément pas palpiter. Déjà, — bien avant nos doctoresses qui font concorder la décrépitude de la beauté avec le vieillissement de certains organes —, la Pompadour avait deviné que ses regards seraient plus tentateurs, sa gorge plus friponne, son corps mieux aimant, le jour où elle s'embarquerait plus gaillardement pour Cythère.

Mais Eros n'aime pas qu'on le sollicite sans discrétion. La marquise demeura, malgré l'incendie qu'elle s'efforçait d'allumer dans ses veines, une « belle statue de neige », ainsi que l'écrivait le roi. Le visage chéri avait beau se couvrir de tous les tons de la palette et combler avec des pâtes les sillons de

la fatigue, le charme était rompu. Louis XV avait pris en telle horreur les fards, auxquels la marquise l'avait accoutumé, que pour plaire à des sens blasés et faire pièce au souvenir même de sa rivale, madame du Barry eut la rouerie, — qui n'était rien moins que naïve, — de laisser à la nature seule le soin de la rendre désirable.

***

Après les guerres et les révolutions, un souffle de frivolité tourbillonne sur Paris, enfin pacifié, et fait voler les peplums à l'antique, les tuniques légères fendues sur une jambe impudique. Les frimas de Ventôse, la bise coupante de Germinal soufflant dans l'Allée des Veuves n'enrhument pas ces belles statues polychromées, sous leurs écharpes de mousseline couleur *fifi pâle décoloré* ou *violet derrière de mouche.* Elles se pavanent, dans l'espoir qu'un vainqueur bouillant prendra pitié de ces jolies chairs de poule et réchauffera, sous des baisers de flamme, les épaules souffletées par les autans. Pour retenir le cœur du jeune général Bonaparte, la zézayante Joséphine avait pris l'habitude de rougir fortement ses pommettes. Aussi Napoléon avait-il en horreur les teints pâles.

— Relevez-vous de couches, Madame? — demanda-t-il avec ironie à une maréchale sexagénaire dont le visage avait la pâleur de l'orgeat.

Qu'elle aimait le rouge, la Créole dont le regard était encore ébloui par les coloris des lointains madras! Son teint ambré n'était pas encore à la mode et prenait, sous le carmin, l'éclat des grenades mûres que ses mains enfantines cueillaient jadis aux Trois-Ilets. Le parfumeur Martin et madame Chaumeton lui composèrent une palette, où les incarnats furent gradués pour la séduction. En une année seulement elle leur paie la somme, extravagante pour l'époque, de 3242 francs! Sa peau de brune réclame des essences tenaces : elle s'en inonde au point que Napoléon revenant en pèlerinage à Malmaison, après la mort de celle qui avait été son plus grand amour, retrouva, obsédant et subtil, dans les rideaux et les tentures de lampas, le capiteux, l'impérissable parfum de cette Impératrice légère mais charmante. Un instant il

se recueillit; le soir tombait. Et, respirant cet arôme des îles qui semblait un peu de l'âme de Yéyette, le vainqueur d'Austerlitz pleura.

La postérité moins romanesque devait donner à l'épouse répudiée le surnom de *folle du musc*. Ces extravagances, elle en avait pris le goût alors qu'elle vivait dans la société de son amie la belle Tallien, N. D. de Thermidor, qui se maquillait violemment, peut-être parce qu'elle était obsédée par la rougeur du sang. Thérésia Cabarrus se rasait les cheveux, et, chaque semaine, inaugurait une perruque plus folle que la précédente, et qui allait du blond bébé au rouge carotte. Pour l'hygiène de son beau corps elle n'admettait que des bains de jus de framboise, à peine marbré de lait...

***

Un regain de pruderie venue des hautes sphères de la Cour, où la duchesse d'Angoulême ne badine pas avec les convenances, incitera les femmes bien nées à copier la vertueuse princesse, dont la triste enfance expliquait sans doute l'austérité et le dédain de plaire. C'est à la littérature que la beauté des romantiques aux bandeaux lustrés, aux cols de cygne, aux airs penchés, doit ses teints de lait, ses pâleurs intéressantes qu'on obtenait parfois en absorbant du vinaigre. C'est, comparé à la fraîcheur des épidermes qui, durant le précédent siècle semblaient fardés en vue du plaisir, une sorte de maquillage à rebours. On glisse l'éponge sur un passé aguichant et sur les belles joues avivées de rose. Fragonard et sa palette chargée des premiers feux de l'aurore cède le pas au triste Ary Scheffer et aux modes médiévales.

Les marchandes de frivolités ne vendent plus qu'un peu de poudre de riz à la blancheur marmoréenne, quelques flacons de vinaigre de Bully, de la *bandoline* pour fixer les cheveux fous, de l'onguent au cédrat, pour effiler et pâlir les mains.

« Les femmes extrêmement belles étonnent moins le second jour, écrit Stendhal. C'est un grand malheur et cela décourage la cristallisation. Leur mérite étant visible à tous et formant décoration, elles doivent compter plus de

sots dans la liste de leurs amants — tous princes, millionnaires, etc... » Aux visages trop réguliers Julien Sorel devait préférer l'ovale irrégulier d'une jolie laide.

Au second Empire reviendra la gloire, — si gloire il y a, — d'avoir remis à la mode la beauté tapageuse, où le teint et le regard font sensation. Les lionnes, naturellement furent les premières à se farder.

La séduisante Eugénie de Montijo, elle-même, l'Impératrice aux cheveux ardents, avait soin d'allonger résolument ses yeux langoureux avec un trait de charbonnage qui faisait contraste avec les prunelles de myosotis. Pour les soirées de Compiègne, comme aux bals des Tuileries, la souveraine lançait des robes à volants que dessinait M. Worth, un jeune couturier jusqu'alors inconnu et qui débarquait de Londres. Étroits comme des gaines, ses corsages semblaient des pistils de fleurs d'où émergeaient, blanches et rondes, les célèbres épaules tombantes dont les manches semblaient glisser pour la plus grande joie des regards. Tout ce décolleté était velouté au blanc d'albâtre : mélange de talc et de cosmétique. Malgré l'éclat de cette carnation de rousse, la lutte était rude pour celle qui voulait conserver le cœur de Napoléon III, ce grand amateur de sourires féminins qui, parmi les nouvelles présentées, savait distinguer celles qui céderaient le plus facilement au caprice impérial.

Un petit moinillon, nu sous une robe de bure, obtint un succès scandaleux dans une représentation de tableaux vivants qui avait lieu pour la charité. C'était la comtesse de Castiglione qui avait choisi ce travestissement d'ascète afin de montrer que certaines natures bien douées pouvaient impunément se dispenser des parures de la toilette, des artifices du maquillage. Il est vrai que cette beauté célèbre, alors à l'apothéose d'une réussite tapageuse, affichait effrontément le culte passionné dont elle était l'objet. Mais quand la belle, la superstitieuse Italienne sentit venir le déclin, elle renonça d'avance aux luttes épuisantes, à ces mensonges, dont l'intéressée seule est parfois la dupe. D'ailleurs, sa raison d'être belle avait disparu et la chute de l'Empire l'incita peut-être à ne pas prolonger une jeunesse qui s'effondrait aussi. Elle se résigna comme si l'âge eût été quelque invincible maléfice, et, dès les premières bajoues,

donna l'ordre de briser sur-le-champ tous ses miroirs. Dans sa demeure de la place Vendôme, où régnait la pénombre complice des rides, la belle, l'irrésistible comtesse devint, et sans transition, une pauvre vieille à peine lavée, presque laide. Elle termina prématurément le roman merveilleux de sa vie et commença de mourir, désormais misérable, en caraco.

***

Longtemps, résignées à la condamnation de Balzac, les femmes de trente ans courbent la tête et ne se révoltent plus. Il a fallu qu'un jeune auteur à ses débuts, Paul Bourget, décrivant les adultères mondains, retardât l'échéance fatale en admettant aux troublants cinq à sept, des femmes déjà quadragénaires, mais prudemment voilées comme les houris et qui demandaient au tulle à pois, — certes de leur assurer l'incognito, — mais aussi de cacher discrètement une patte d'oie naissante. On ne pense guère, au début de la troisième République, à s'adresser aux réparateurs de beauté. Le *Journal des Demoiselles*, puis la *Mode pratique* préconisent d'honnêtes recettes, dont la confection occupe ces âmes esseulées qui vivent dans l'attente du coup de foudre et dont certaines vont jusqu'à rêver du tzigane moustachu qui délacera leur corset de satin bordé de duvet de cygne. Car c'est l'âge de la taille de guêpe. Pour en faire ressortir l'excessive minceur, il fallait un buste développé aux généreuses rondeurs. Celles qui, hélas! pour le temps, étaient plates à la mode d'Outre-Manche, disait-on avec pitié, ingurgitaient ces fameuses Pilules orientales, dont il faut bien parler, puisqu'au bout d'un mois, selon les annonces prometteuses, elles donnaient aux alanguis la fermeté et l'opulence de ces globes opalins qui tamisaient doucement la lumière des lampes à gaz.

La cambrure de cette taille fine était encore accentuée par d'autres rotondités plus ou moins majestueuses, qu'un auteur du temps décrit en ces termes : « Elles sont le revers de la médaille, revers charmant ayant le poli de l'ivoire, la rondeur des joues dont elles sont les sœurs modestes, aimant l'ombre comme l'astre nocturne auquel, très souvent

on les compare »[1]. Et l'on conseillait aux Vénus qui voulaient être Callypiges, de se frotter avec des rondelles de citron.

Nous sommes encore loin de l'époque quasi-scientifique, qui commence si timidement en 1895 avec la tentative d'une Française. Inquiète de voir que les secrets de beauté étaient jusqu'alors détenus et propagés, presque clandestinement, par des papotages de manucures, de masseuses ou d'herboristes, elle eut l'idée de placer sous un contrôle médical quelques formules anodines, à l'usage des femmes du monde. Naturellement, l'idée fut reprise et développée sur une grande échelle aux États-Unis, d'où ces recettes, il y a quelque trente ans, revinrent comme traitements des premiers instituts de beauté. L'anglomanie dirigeait déjà bien des modes.

Le bruit courut vers 1905 que la reine Alexandra d'Angleterre avait recours à une boue noirâtre qui stimulait l'épiderme du visage : on soudoya des intermédiaires et ce fut à prix d'or que fut révélée la soi-disant composition de cette crême couleur d'encre, dont la formule était, paraît-il, gardée à la Tour de Londres, comme le Koh-I-Noor. Coiffée d'une ravissante tiare de cheveux bouclés, la souveraine, dont le long cou était enfermé dans un cancan de perles, évoquait, avec son visages si pur mais toujours immobile, la tranquille majesté des idoles. Et cette auguste impassibilité, que n'entamait guère l'offensive des années, était obtenue, disait-on, grâce à l'émaillage. Aussitôt, tout ce que Paris comptait de sourires séduisants et mobiles se figea dans cette porcelaine spéciale que l'on séchait et cuisait en promenant des lampes électriques sur des visages impatients de ne plus pouvoir frémir.

***

Cette inertie ne conviendrait guère à l'activité sportive de notre époque : on a décrété, en effet, qu'une femme devait, avant tout, faire travailler ses muscles. Il ne s'agit pas seulement d'allonger ses biceps en fréquentant les piscines, ou de durcir sa ceinture musculaire grâce au bobsleigh ou au ski, le visage doit participer à ce mouvement perpétuel. Les

1. Comtesse de Tramar : *Bréviaire de la femme.*

speakers de la radio vont jusqu'à inciter les écouteuses à faire chaque matin, en guise de commune prière à la beauté, des exercices d'yeux dans tous les sens pour conserver aux paupières une mobilité juvénile.

Cette agitation qui est en synchronisme avec la T. S. F., l'avion ou le jazz, cache souvent une petite supercherie; en remuant sans cesse comme Mrs C... la plus jeune des septuagénaires qui est revenue d'Amérique et qui ne désarme pas, le triste réseau entrelacé des meurtrissures du temps ne se fige pas devant les yeux sans indulgence. Les creux redeviennent ainsi des fossettes, les sillons recréent un masque de gaieté.

Dans certains centres de *scientific beauty* d'Amérique, il y a, paraît-il, absolus et immobiles dans cette agitation qui donne à toutes choses leur relativité, des gabarits, des silhouettes idéales, des visages-types que l'on propose comme modèles aux hésitations et bientôt aux obsessions des clientes. Car on a bien le droit d'hésiter quand il s'agit de changer son visage, accusé souvent bien à tort d'être impersonnel et banal, contre celui qui doit vous attirer tous les cœurs. Pour en finir avec les atermoiements, il y a l'influence de cet autre directeur de conscience, le conseiller d'esthétique.

Il sait persuader la néophyte, au besoin provoquer ses confidences, parfois il va même jusqu'à lui entr'ouvrir les paradis scientifiques, la flatte toujours, l'examine à la loupe, la conduit dans le parloir où diplômes et attestations élogieuses doivent vaincre ses dernières résistances. Puis, évoquant habilement tous les bonheurs que la vie réserve à une figure, à un cœur régénérés, il la mène parfois auprès d'une vitrine contenant des statuettes où elle choisit de tenter sa chance et de devenir une beauté grecque, fatale ou mutine. D'un coup de pouce du maître, — nouveau Prométhée, — on recréera dans cette chair docile une Garbo, une Maë West, ou une Joan Crawford. Alors, c'en est fait de toute personnalité. Et l'on entre dans l'ère des traitements qui deviennent de plus en plus audacieux à mesure que progresse la science. Pour atteindre une prétendue perfection on s'attaque trop souvent à l'originalité de chacune, on nivelle les défauts et même parfois les qualités. Comme les autos, les robes et les dragées, les visages se font en série.

Les palais des Miracles ne sont plus maintenant cachés au fond d'impasses discrètes. Ils étalent, le long des avenues, leurs réclames lumineuses. Comme enseignes à l'une de ces nouvelles boutiques fantasques, il y a, éclairés au néon, des seins, des jambes, des nez qu'explique ce simple mot barbare : *réjuvénation*.

Sans soucis de rivalités féminines et sous prétexte qu'elles aspirent au même idéal — l'effacement de quelques rides — les patientes ne craignent pas, puisque c'est l'habitude de certaines maisons, de se retrouver dans le même laboratoire ripoliné, fauteuil contre fauteuil. Auréolées d'un cataplasme brunâtre qui fume et tandis que l'épileuse, la masseuse et la manucure arrachent, giflent et astiquent, elles échangent leurs confidences à tue-tête, car le séchoir électrique ronfle en recuisant les belles. On devine que les nurses frisent, frottent et fricassent. C'est un vrai bourdonnement d'usine. Sur les tables, et souvent en vrac, des flacons d'essence, des miels de jeunesse, du kohol, du rimmel pour les cils, sans oublier l'encre pour tatouer les sourcils, le brillant pour la sclérotique, les peignes, les pâtes, les pinceaux, les poudres et même — toujours et encore — les bigoudis! Certaines se font pétrir, transpercer de rayons verts, enduire le visage d'une crême de feu. En une heure, on leur efface vingt ans.

Mais dans certains cas on enferme les clientes dans des *box*, comme des poneys de luxe. Le mystère, propice aux miracles rebelles, entraîne souvent le contrôle de la Faculté : Aphrodite donne le bras à Esculape. Le directeur d'un Institut de Beauté n'est plus aujourd'hui un médecin malgré lui. Homme ou femme, il est nanti de diplômes, de médailles de tous les pays. Parfois il est même docteur, mais d'une faculté qui n'est pas toujours aussi exigeante que celle de Paris. Sinon, il s'adjoint pour les cas particulièrement risqués ou pour les clientes, qui sont disposées à toutes les dépenses, le contrôle d'un médecin qui inspecte, rassure et tourne lui-même le robinet de la fontaine de Jouvence.

A mesure, en effet, qu'on s'élève dans la hiérarchie des instituts embellisseurs, le cadre change. Souvent le hall de réception est orné de ce que l'art moderne a produit de plus hardi : nous sommes dans un temple voué à l'audace. Dès

l'entrée, l'éclairage y est cruel. Il faut qu'au premier coup d'œil on soit impitoyablement jugé : la prêtresse de la Caisse inscrit votre nom et vous mène chez le maître, dans son cabinet de consultations, orné de tableaux rarement enchanteurs et parfois repoussants, qui évoquent involontairement, sous la signature de peintres postcubistes, la beauté selon leur idéal, c'est-à-dire l'écroulement d'une obèse, la tristesse des bajoues, pendant comme des fanons.

La plupart de ces dames, — car presque tous ces docteurs sont femmes, — ont un accent qui trahit une naissance lointaine, généralement d'un pays en bordure des steppes; il était même de rigueur à une époque où il incitait à la confiance une clientèle en grande partie cosmopolite. Depuis l'embargo Sud-Américain, la baisse du dollar, les inquiétudes égyptiennes pour des fortunes qui fondent au soleil, il n'y a plus guère à Paris d'autres patientes que les Françaises.

« Des amoureuses pour la plupart..., m'a confié un de leurs mentors. Beaucoup moins, cependant, de ces follettes de dancings, de ces énervées qui venaient se faire gonfler les seins selon une recette, qui les remettait à neuf pour une durée de cinq heures... Elles ont recours à nous pour retenir un mari trop vieux, un amant trop jeune. Rarement pour en trouver un! »

Hélas, le philtre de Tristan gardera toujours son actualité : en provoquant l'amour c'est quelquefois la haine que ces artifices font naître!

Chaque directrice d'institut se borne à affirmer qu'elle détient exclusivement un nouveau traitement de beauté, le seul définitif. L'une des plus célèbres, dont le nom slave évoque à la fois une illustre ballerine-mécène et un virtuose du piano, fait partie de ce monde d'étoiles internationales qu'on aperçoit à bord d'un superpaquebot ou en avion, à New-York ou dans le Tyrol et qui n'oublient jamais, au milieu d'un luxe où elles affectent la futilité, de mener à bien leur entreprise commerciale. Certes, tant d'agitations jointes aux préoccupations d'un métier qui se tient en équilibre entre l'industrie, la science et la publicité n'épargnent guère le visage de celles qui se sont vouées à être, en quelque sorte, entremetteuses avec la Beauté. Altruistes avant tout, elles

ne pensent qu'à leurs clientes et ne gardent parfois pour elles-mêmes que le strict minimum de ce qu'elles prétendent dispenser aux autres avec libéralité. Donc, faisant du neuf avec du vieux, cette magicienne qui est parmi les plus connues à New-York, à Londres ou à Vienne, opère à Paris entre une boutique d'antiquités et l'immeuble d'une grande couturière. Trente-cinq ans d'expériences lui ont fait la main. C'est une traversée vers l'Australie qui décida, jadis, de son succès.

Après avoir passé l'Équateur, les plus jolies voyageuses montraient des mines défaites par l'épreuve du tangage et du roulis, ajoutée à celle de la canicule. Seule, la petite Polonaise avait gardé un teint de roses et de lait; dans sa cabine convertie en laboratoire, elle avait confectionné des onguents, où des graisses et des herbes, sans doute fournies par le maître-coq, devaient tenir une grande place. Chacune voulait redevenir belle pour le débarquement. On s'enquit des recettes et, sur-le-champ, on décida de l'installer — elle et ses secrets — à Sydney.

Mais sa méthode fort personnelle et, à dire vrai, assez intime, dut avoir raison de bien des pudeurs. Elle sollicitait des confidences : « La femme a l'âge de ses organes, dit-elle... Sa beauté est aimantée par un pôle caché. »

Attachée au dit institut, une doctoresse a pour mission de se livrer aux diagnostics d'ordre médical; — ce qui lui permet d'observer parfois des cas étranges.

— C'est ainsi, — explique-t-elle, — qu'une malheureuse jeune fille vint la trouver parce qu'une toison rousse, digne du lion de Némée, ornait ses frêles épaules. Un coiffeur ordinaire eût, sans doute, rasé tous ces vains ornements. A la suite d'analyses méticuleuses, l'institut découvrit que la générosité excessive d'une glande surrénale avait doté cette jeune cliente d'une parure capillaire réservée jusqu'alors au sexe laid. Grâce aux rayons X... on modéra le trop grand zèle de la petite glande. La science, qui a tout prévu, a enfermé dans des coffrets de verre la foudre des dieux, qu'une infirmière apprivoise et discipline en appuyant son ongle carminé sur des manettes qui dispensent des projections lumineuses aussi variées de coloris que l'écharpe d'Iris.

***

Près des Tuileries, la devise d'un autre *Institut* est : « Mouvement perpétuel ». La théorie qui en découle est défendue par une intelligente, une éloquente directrice qui porte le même nom qu'un éditeur d'ouvrages historiques sérieux. Elle obtint ses diplômes médicaux en Helvétie et s'est vouée, déclare-t-elle, à l'embellissement de ses congénères, par féminisme. Pour atteindre un but aussi noble elle ne craint pas d'imposer de sévères restrictions. Sus aux cocktails, guerre aux épices! En cas de défaillance, toute délinquante est condamnée au brouet de légumes. Mais son érudition lui permet d'appliquer des prescriptions bien moins anodines. Après avoir consacré quinze ans d'études, dont un séjour de quatre ans en Amérique du Sud et de deux ans à New-York, elle a acquis la conviction que tout était affaire de culture physique. Les seins ou les hanches, les lèvres, les narines et les paupières ou les joues connaîtront, comme les bras ou les jambes, le bienfait d'une gymnastique rationnelle. Mais il ne faut pas prononcer le mot sacrilège de *grimaces*; ces exercices s'inspirent directement des théories thibétaines. Imbue des pratiques exercées par les *yoghis* qui dansent sur les vertèbres de leurs patients pour assouplir les muscles dorsaux, la voyageuse a eu l'idée d'appliquer chez nous un traitement adopté déjà par les Américains, et qui répond, là-bas, à l'appellation de *jazzing method*. Cette solennelle thérapeutique évoque seulement de très loin les orchestres de trompettes bouchées et de saxophones : elle leur a emprunté seulement cette trépidante allégresse qui est communiquée à une sorte de lit-table coupé en quatre dans la largeur, et qui fait danser — c'est le cas de le dire — la partie du corps dont l'inertie réclame le plus impérieusement d'être combattue par des vibrations scientifiques.

***

Mais ce mouvement perpétuel peut inspirer des méthodes plus brusquées que l'on pourrait appeler de correction... Jamais terme ne fut plus exact, en effet, puisqu'une négresse à la chevelure rousse qui dirige à Paris un institut de beauté,

d'ailleurs très sérieux, n'admet qu'un traitement : les gifles et les coups! Toutes, même celles qui sont, hélas, servies gratis et à domicile, franchissent le seuil et paient fort cher des claques médicales, des pinçons scientifiques administrés par des mains gantées de caoutchouc.

Ces soins variés, qui entretiennent la beauté, exigent des adeptes ponctuelles, patientes et consciencieuses. Une absence, une infidélité à l'Institut et tout risque d'être compromis. Pour les cas semi-désespérés, pour celles dont les années ont depuis longtemps dépassé la valeur... esthétique, il y a des procédés opérant des miracles rapides et que toujours l'on espère définitifs. Sous la peau d'une pomme-reinette fripée par les premiers gels apparaît une chair onctueuse qui serait capable, une seconde fois, de tenter Adam; un visage, lui aussi, peut être pelé, comme ce fruit dont il retrouve alors tout l'attrait.

Une charmante artiste de music-hall, qui fit la conquête de Paris aux Folies-Bergères et aux Ambassadeurs, partit pour tourner un film à Hollywood, aux côtés de Rudolph Valentino. Elle comprit en Californie, mieux encore que chez nous, en voyant tant d'étoiles filer dans l'oubli, quelle était la valeur mais aussi quelle était la fragilité d'une figure rayonnante et jeune! C'était le moment où, là-bas, on commençait à parler de ce *peeling* dont le nom est si évocateur. Elle acquit un brevet et rapporta en France des acides qui brûlaient l'épiderme et avec lui, heureusement, les rides. Mais les femmes de Paris étaient méfiantes. Tous ces produits au picrate effarouchaient les plus braves. On évoquait le vitriol des faits divers et les visages à jamais corrodés. C'est alors, que s'inspirant de nos bons vieux mannequins de cire qui montraient aux vitrines une barbe ou une chevelure mi-partie blanche, mi-partie colorée de neuf, Paulette eut l'idée, pour séduire ses futures clientes, de leur produire une patiente de bonne composition qui avait accepté d'être une vivante réclame. A gauche était une pauvre joue flasque, jaune et fripée, avec une grande poche sous l'œil, avec une bajoue tremblante : bref tous les stigmates du temps. La ligne médiane du nez était la frontière idéale entre un *avant* découragé et un *après* tout ragaillardi. A droite, en effet, ce visage quelque peu asymé-

trique offrait une joue rose, bien ronde et tendue, une paupière lisse, un menton à la ligne pure. Ce n'était pas le double visage de Janus, mais plutôt la joue d'une Parque accolée à celle de Vénus.

C'était bien tentant ! Mais il fallait élire domicile trois semaines chez la magicienne, y avoir une vie chaste et frugale pour ne rien faire craquer et se mettre à l'abri des courants d'air qui eussent gercé la peau fragile, tendre ; enfin se complaire dans l'atmosphère calfeutrée d'une clinique, comme ces précieuses chrysalides que la chaleur fait éclore. Le prix était élevé, comme la température. Par coquetterie on n'avouait pas cette cure. Souvent il fallait invoquer un alibi : ces dames parlaient à leur seigneur et maître d'un tour aux sports d'hiver, d'un repos sur la Riviera.

Et les époux ravis bénissaient la mer bleue ou les pics de neige qui leur avaient rendu au lieu de l'épouse accoutumée la fiancée de leurs vingt ans.

Mais les loisirs de la clinique étaient pesants. Le *peeling* et ses mystères n'occupaient que quelques heures par jour. Les convalescentes, rouges comme des beefsteaks, mais brûlant du même épluchage et du même espoir, finirent par se connaître et par fraterniser autour des pots de pommade. On lança des five o'clocks-bouillons de légumes et bientôt s'organisa le bridge des écorchées. Il y a quelques mois un poète vint même charmer ces provisoires peaux-rouges. A l'affût des innovations, Jean Cocteau lui-même voulut rajeunir. Ne dédaignant pas de jouer auprès des jolies martyres le rôle d'infirmier bénévole, il fut le troubadour des belles captives et, prêchant d'exemple, l'*Ariel du peeling*.

***

Il y a mieux ou pis encore : la chirurgie. On pourrait la considérer comme l'artillerie lourde dans ce combat forcené entre la science et la décrépitude. A la guerre d'usure, aux méthodes lentes, aux procédés chimiques, beaucoup préfèrent l'attaque brusquée du scalpel, la caresse définitive du bistouri. Avec ces coupantes lames d'acier on peut rogner, tailler, repiquer, ajouter quelquefois et souvent effacer... Tous les tissus

sont bons et les plus usagés sont souvent ceux qui se raccommodent le mieux. Pour un chirurgien esthétique la vieillesse ne se mesure pas au nombre des années, mais à l'affaissement des épidermes plus ou moins plissés. Plus une chair est descendue, plus il est facile de la remonter. Et c'est peut-être la consolation que la nature dispense aux coquettes honoraires.

Les grands maux créent les grands remèdes : et, déjà, aux époques les plus reculées de l'histoire, des fakirs hindous imaginèrent de remédier, avec une véritable habileté de potiers, à la férocité du roi Goorka qui avait la monomanie cruelle de couper le nez de ses sujets. Mais comme le tyran aimait les bruit, seuls étaient exceptés dans cette nasophobie les nourrissons criards et les joueurs de trompette.

Edmond About n'a rien inventé, lui non plus, avec son roman *Le nez d'un notaire* : au siècle de la Renaissance, un Italien, Taggliaccozi, refit le nez d'un seigneur anversois avec la peau plébéienne d'un débardeur. Un jour les ailes de ce nez admis dans le monde aristocratique palpitèrent tristement, se flétrirent et telles des fleurs fanées se détachèrent de leur cartilage. Affolé, le bourgmestre ordonna une enquête; le donneur de peau, le portefaix était mort à Venise et l'épiderme vendu, solidaire de son ancien propriétaire, retournait avec lui à la poussière.

Au temps de Louis XV, un vieux beau, le maréchal de Richelieu, fut sans le savoir le précurseur de la méthode dite de remontage. Chaque matin son coiffeur lui tirait la peau du crâne, l'attachait, en pompon, avec une ficelle, et, sous la perruque poudrée, cachait ce raccommodage provisoire. La chirurgie d'aujourd'hui s'inspire de cet artifice simpliste. Avant de faire le surjet définitif qui enlèvera la peau superflue, on fait un essai derrière les oreilles, à l'aide de pinces. Ainsi la patiente ne s'engage pas à l'aveuglette et voit, dans le miroir, son visage rectifié, et même un peu mongolisé. Après avoir remonté et défripé l'épiderme, on peut ciseler les détails : le nez, les yeux, les oreilles, la bouche, le menton, tout peut se modifier et chacune peut espérer, grâce à l'aventure chirurgicale, redevenir belle.

Ce droit à la jeunesse, à la perfection, tenta naturellement la science facile de praticiens, plus sculpteurs que chirur-

giens, et les statues de ces nouveaux Pygmalions n'ont pas toujours eu à se louer d'avoir été recréées par eux. Ces interventions épineuses nécessitent des connaissances médicales approfondies. A Londres réside un docteur dont la renommée fait accourir, principalement d'Hollywood, toutes les stars et leurs imitatrices, dont le nez accroche trop la lumière, dont les yeux trop ingénus n'ont pas la profondeur réclamée par les rôles de *vamps*, dont la bouche chagrine est mal faite pour le rire et n'attire pas le baiser. Les secrets du sex-appeal sont rangés dans les fichiers de cet Anglo-Saxon méthodique qui vous rend, à volonté, aguichante ou fatale.

***

Enfin, plusieurs chirurgiens éminents n'ont pas craint de se consacrer exclusivement à cette œuvre de beauté que certaines autorités ont longtemps eu le tort de condamner. Depuis peu, Paris ne le cède en rien à Londres. Si la Faculté de New-York, moins routinière que celle de Paris, est une des seules à avoir consacré quelques-uns de ses cours à ces opérations de rajeunissement, nous comptons dans notre capitale des chirurgiens éminents que l'on vient consulter, même d'Amérique.

L'un des plus réputés, dont M. Jean Painlevé a filmé les opérations qui constituent des documents impressionnants, est un jeune savant venu de Bordeaux et à qui la ville de Prague vient de confier une chaire de chirurgie esthétique. Sa technique lui est toute particulière. Beaucoup se contentent de couper la peau superflue à la hauteur de la tempe. Avec cette précision qui fait frémir quand les primitifs flamands représentent le supplice de l'écorché, il décolle l'épiderme et, lui faisant accomplir un subtil mouvement de rotation, l'accroche à la naissance du front, en plein cuir chevelu. Cette manœuvre d'encerclement mena, paraît-il, à la victoire autant de visages éprouvés que d'appâts affaiblis.

Dès le vestibule du « maître-tourneur », des photographies quasi anthropométriques accueillent le visiteur. Ce ne sont, hélas, que nez bossus, paupières en stores froncés, gorges en chutes et ventres en cascades. A côté de ces visions d'enfer dantesque, il y a fort heureusement le paradis des « retou-

chés », des créatures refaites, refaites au tour plutôt que tirées à quatre épingles.

En idéalisant une humanité insuffisamment douée par la nature ou déjà touchée par les premières atteintes de la vieillesse, le chirurgien esthétique réussit un autre prodige que celui d'un raccommodage d'apparence futile. Aux découragées qui viennent le consulter ne donne-t-il pas, pour un temps du moins, la richesse d'un trésor qu'elles découvriraient ou retrouveraient : la beauté? Car on ne songe pas assez au découragement qui pèse sur ces êtres voyant approcher le moment inéluctable où aucun regard attentif ne se posera plus sur elles. Sans avoir été jolies, certaines possédaient la beauté du diable, cet embellissement fortuit, fugitif, qui les faisait remarquer à dix-huit ans, un jour de printemps, par un vieil ami de la famille. Et devant le vide d'une existence qui aura reçu si peu d'hommages et connu si peu de succès, comment ces femmes inquiètes n'auraient-elles pas recours à une panacée universelle à qui elles devront de faire peau neuve? Et elles assureront la fortune des petites annonces dans les nombreux journaux de beauté. Voilées par l'anonymat d'un pseudonyme qui va des diminutifs mutins aux épithètes désabusées : *Muguette du Périgord*, *Désolée tous les soirs*, elles étaleront sans pudeur leurs misères ou ce qu'elles croient être la raison physique de leur infériorité dans la vie. C'est ce complexe psychique qu'atteignent ceux qui ont pris singulièrement au sérieux leurs consultations d'esthétique, dans l'officine d'une revendeuse de produits, le salon d'un Institut de Beauté, le laboratoire d'un chimiste ou la salle d'opérations d'un chirurgien. Par delà les onguents astringents ou lubréfiants, par delà le jeu scintillant des bistouris, les soigneurs divers ont redonné non seulement au corps, — mais à l'esprit comme au cœur, — la vitalité heureuse de la jeunesse, de cette précieuse jeunesse dont on ne connaît l'exacte valeur que lorsqu'elle est perdue — et pas encore retrouvée!

ANDRÉ RIVOLLET

PEUT-ON
S'ASSURER CONTRE LES RISQUES
D'UNE DÉVALUATION MONÉTAIRE?

Est-il possible de s'assurer contre les risques d'une dévaluation éventuelle du franc?

Certains se l'imaginent et notamment les thésauriseurs d'or, les possesseurs de devises ou de valeurs étrangères, les capitalistes qui ont vendu leurs fonds d'État et leurs obligations pour acheter des actions ou qui ont investi leurs capitaux en biens immobiliers, les industriels ou commerçants, enfin, qui ont constitué des stocks importants de matières premières et de marchandises.

Ces réactions craintives de l'épargne et du monde des affaires devant l'incertitude des temps provoquent — on le sait de reste — un resserrement des marchés de l'argent dont la Trésorerie de l'État, comme les entreprises privées, ressent fâcheusement le contre-coup. Elles frappent de paralysie les échanges commerciaux normaux au profit d'une spéculation stérile. Elles créent une psychose d'anxiété et d'expectative éminemment contagieuse.

Elles convertissent, enfin, en partisans déterminés de la dévaluation, ceux même qui la craignent le plus. Résultat paradoxal, à première vue, mais qui reflète pourtant une faiblesse bien humaine. Car il est difficile de s'insurger avec conviction contre une dépréciation monétaire dont on croit

s'être mis à l'abri — et de résister au désir secret de ne pas voir ses précautions prises en vain.

Aucun état d'esprit n'est plus dangereux, pour le pays. Aucun, d'autre part, ne réserve de plus sérieuses déconvenues à ceux qui se laissent contaminer. Les dévaluations ont été trop fréquentes, en effet, au cours des vingt dernières années, pour prendre désormais les gouvernements au dépourvu. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler brièvement quelques-unes des mesures prises par certains pays étrangers pour répartir le plus largement possible, sur leurs ressortissants, la charge de la faillite monétaire.

I

L'OR THÉSAURISÉ

Il est admis couramment qu'une dizaine de milliards de francs en or, sont actuellement thésaurisés en France. Mais les détenteurs de métal précieux n'ont-ils rien à craindre d'une dévaluation monétaire? On peut en douter, semble-t-il, quand on sait comment certains gouvernements étrangers ont agi à leur endroit.

Aux *États-Unis*, le président Roosevelt a interdit, par un « executive order » du 5 avril 1933, la thésaurisation d'or (pièces, lingots et même certificats d'or), aux particuliers comme aux sociétés et a prescrit la livraison, dans un délai de trois semaines, du métal jaune aux Banques de Réserve Fédérale.

Les contrevenants étaient passibles d'une *amende* qui pouvait atteindre 10 000 dollars et d'un *emprisonnement* pouvant aller jusqu'à dix années.

Le Gold Reserve Act du 30 janvier 1934 a confirmé la règle de réquisition tout en prévoyant la *confiscation* de l'or illégalement détenu par les particuliers ou les sociétés et en assujettissant les fraudeurs à une *amende* double de la valeur de l'or saisi.

Bien entendu, l'exportation de l'or a été interdite. Depuis plus de trois ans, les thésauriseurs d'or qui n'ont pas obéi aux prescriptions présidentielles se trouvent ainsi sans moyen

de vendre leurs lingots ni même d'en mobiliser la valeur par voie d'emprunts sur nantissement.

Ils sont condamnés à subir passivement — pour un temps beaucoup plus long qu'ils n'avaient certes jamais supposé — des pertes d'intérêt considérables sur leur capital.

Cet or thésaurisé est désormais aussi inutile qu'un bloc de pierre — et sa possession est infiniment plus dangereuse, puisque les confiscations, les amendes, la prison guettent ses détenteurs dès le moment où ils se risquent à le sortir de leurs coffres-forts.

Au *Japon*, l'abandon de la parité officielle du yen s'accompagna immédiatement de l'interdiction d'exporter l'or (13 décembre 1931).

Plus tard, le gouvernement nippon décréta même la remise obligatoire au Trésor, à partir du 6 avril 1934, de l'or détenu par les particuliers.

En *Tchécoslovaquie*, un décret-loi du 10 septembre 1934 a imposé à « toutes personnes physiques et civiles, ayant leur domicile en Tchécoslovaquie, ou y résidant depuis plus d'un an, ou y exploitant une entreprise étrangère » de « déclarer et d'offrir à la Banque Nationale de Tchécoslovaquie, avant le 15 octobre 1934, tous les moyens de paiement étrangers et créances sur l'extérieur créés à quelque époque, de quelque manière et en quelque monnaie que ce soit, l'or et l'argent monnayés, l'or, l'argent et le platine non monnayés, ainsi que toute valeur mobilière libellée en monnaie étrangère ou de provenance étrangère, dont elles sont propriétaires ou détentrices à quelque titre juridique que ce soit ».

Mais tandis que l'argent et le platine étaient repris aux cours du marché mondial, l'or était racheté par la Banque, « conformément aux règles fixées par elle ».

Des *amendes* de 100 à 100 000 couronnes ont été prévues contre les fraudeurs; dans certains cas, l'amende s'élève au quadruple de la valeur de l'or dissimulé; dans d'autres, l'or peut être confisqué au bénéfice du fisc; enfin, les « contraventions graves » sont sanctionnées de peines d'*emprisonnement* variant de vingt-quatre heures à trois mois.

D'une manière plus générale, la plupart des pays qui ont organisé des systèmes de réglementation des changes ont

interdit les opérations sur or (ventes, achats, prêts et surtout exportations), même quand ils n'ont pas cru nécessaire de prohiber la simple détention de métal jaune par les particuliers.

Certains se disent, évidemment, qu'il reste dans le vaste monde au moins un pays — la Grande-Bretagne — où l'or n'a rien à craindre d'une conscription éventuelle.

La dépréciation de la livre, rappellent-ils, n'a pas entraîné de mesures fâcheuses à l'égard des dépôts de métal conservés à Londres et cela, depuis septembre 1931, malgré une baisse de 40 p. 100 des cours de la monnaie anglaise.

Peut-être est-ce raisonner de façon un peu rapide. On ne saurait perdre de vue, en effet, qu'une nouvelle dévaluation du franc ne manquerait pas d'affaiblir dangereusement la position des marchés anglais et entraînerait probablement un nouveau glissement du sterling.

Les autorités britanniques conserveraient-elles, dans cette hypothèse, à l'égard de l'or entreposé à Londres, la même attitude libérale?

On peut en douter, semble-t-il, si l'on observe qu'en septembre 1931, les capitaux internationaux et l'or, effrayés par les menaces qui pesaient depuis des mois sur la monnaie anglaise, avaient en masse déserté Londres. Une réquisition de l'or n'aurait sans doute pas, à l'époque, apporté à la Banque d'Angleterre un contingent sérieux de métal précieux. La situation n'est plus du tout la même aujourd'hui et — le jeu en valant désormais la peine — il n'est pas certain que le Gouvernement de Sa Majesté ne succombe pas à une tentation à laquelle il n'avait pas eu jadis à résister... La longanimité britannique ne devrait pas survivre à l'état de fait qui a pu l'expliquer.

II

LES AVOIRS EN DEVISES ÉTRANGÈRES

Les dévaluations monétaires sont toujours précédées, accompagnées, ou immédiatement suivies — on le sait de reste aujourd'hui! — de réglementations draconiennes des opérations de change. Ces réglementations sont elles-mêmes

accompagnées de sanctions pénales très sérieuses. Les exemples abondent et il suffira ici d'en rappeler l'un des plus récents.

En 1934, le Parlement tchécoslovaque a prévu, notamment, un emprisonnement de six mois à deux ans pour « toute personne qui, sans pouvoir exciper de nécessités économiques ou dans une mesure excédant de telles nécessités, achèterait des instruments de paiement étrangers ou des métaux précieux contre des instruments de paiements nationaux, ou vendrait des instruments de paiement nationaux contre de tels instruments étrangers ou des métaux précieux ». *En outre*, les contrevenants pouvaient être condamnés à une amende variant de 1 000 à 1 *million* de couronnes.

Mais on ne sait pas assez que certains gouvernements n'ont pas hésité à aller beaucoup plus loin et qu'ils ont organisé, comme pour l'or, la réquisition des avoirs à l'étranger.

Ce n'est plus seulement la vente et l'achat de devises qui se trouvent interdits; la seule détention de valeurs ou de billets étrangers, le simple fait d'être titulaire de crédits en devises étrangères, ne sont plus tolérés.

La vente de ces avoirs au Trésor ou à la Banque Nationale d'Émission est imposée à tous les particuliers.

En *Tchécoslovaquie*, un « avis » du ministre des Finances du 16 octobre 1931, rendu conformément à un décret du même jour, a requis « toute personne physique et juridique, ayant son domicile (siège) en Tchécoslovaquie, ou y résidant depuis plus d'un an, ou y exploitant une entreprise étrangère, d'offrir à la Banque Nationale de Tchécoslovaquie, jusqu'au 31 octobre 1931, la totalité des instruments de paiement étrangers ou de créances en monnaies étrangères (ainsi que des bons de caisse émis par des établissements de crédit étrangers), dont elle est propriétaire ou détentrice à quelque titre juridique que ce soit ».

Les sanctions prévues étaient très énergiques : toute infraction, lorsqu'elle n'était pas passible, à d'autres titres, de peines encore plus sévères, était « punie d'une amende allant de 100 à 500 000 couronnes, ou d'une peine de prison variant de vingt-quatre heures à trois mois ».

(La couronne tchécoslovaque valait, à l'époque, environ 75 centimes.)

Un décret-loi du 10 septembre 1934 a, d'ailleurs, repris l'essentiel de ces dispositions en ajoutant, on l'a vu, aux avoirs étrangers, l'or, l'argent et le platine, monnayés ou non monnayés.

En *Italie*, un décret-loi royal du 8 décembre 1934 prescrit la cession à l'Institut National pour les changes avec l'étranger, de toutes les créances sur l'étranger détenues « par les banques, banquiers, maisons de commerce, sociétés et personnes juridiques de toute sorte, de nationalité italienne et ayant leur siège dans le Royaume ou dans les Possessions ».

Cette cession a lieu « au cours du jour » — mais on sait que le cours des devises étrangères à Rome est inférieur de 20 à 25 p. 100 aux cours des marchés internationaux...

Les contrevenants sont punis d'une *amende* qui peut atteindre la valeur des devises illégalement détenues et, en vertu d'un décret-loi royal du 29 septembre 1931, peuvent être, « arrêtés et livrés aux commissions provinciales de détention ».

On pourrait multiplier les exemples.

Faut-il noter, au surplus, que, depuis plusieurs années, l'Administration française des Finances requiert elle-même des contribuables, dans leurs déclarations annuelles au fisc, l'indication des avoirs qu'ils détiennent à l'étranger?

III

LES ARBITRAGES BOURSIERS

Il n'est rien de plus dangereux, en matière économique, que de se baser sur les précédents. L'histoire ne se renouvelle jamais dans des circonstances parfaitement identiques.

C'est ainsi que certains capitalistes s'exposent à de sérieuses méconvenues en imaginant, qu'à l'exemple des événements boursiers qui ont précédé ou immédiatement suivi la dévaluation du franc en 1928, les valeurs françaises à revenu fixe présentent aujourd'hui des marges de plus-value moins importantes que les valeurs à revenu variable.

Les cours actuels des obligations, et surtout ceux des fonds d'État, réservent, en effet, à leurs possesseurs actuels des marges de hausse considérables, tandis que les actions, dont

la valorisation lente s'est poursuivie depuis plus d'un an, ont déjà parcouru une partie des marges de hausse que pourrait leur réserver une dépréciation du franc.

D'après le bulletin de la *Statistique Générale de la France*, l'indice des cours des valeurs à revenu variable est passé, à la Bourse de Paris, de 182 en mars 1935 à 196 en mars de cette année.

Dans le même temps, l'indice des cours des valeurs à revenu fixe est revenu de 84 à 75. La rente 4 1/2 1932, au prix de 75 francs, est notamment susceptible d'un enchérissement de 33 p. 100.

Pour des raisons d'ailleurs diverses, la capitalisation boursière d'un grand nombre d'actions a, au contraire, augmenté. Comme le remarque Sapiens dans une étude récente, « la Bourse n'a pas inscrit les cours en fonction des taux de rendement »[1].

Certes, de nombreux éléments ont influé et influeront encore indépendamment de l'hypothèse dévaluatrice, sur les cours des actions. L'amélioration économique, la reprise des affaires — comme d'ailleurs l'évolution des événements de l'extérieur, continueront, avec les facteurs propres à chaque entreprise, d'agir puissamment sur la tenue des cours des valeurs à revenu variable.

Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, les cours des obligations — et surtout des Fonds d'État français — réservent des possibilités de plus-value telles qu'elles compenseraient, plus complètement et plus sûrement que de nombreuses actions, la perte éventuelle qu'infligerait à leurs détenteurs une dévaluation hypothétique de 15, 20 ou même 25 p. 100.

IV

LES BIENS FONCIERS

Les valeurs mobilières à revenu variable n'ont pas été seules à bénéficier, dans une certaine mesure, des ventes d'obligations et de fonds d'État. Un certain nombre de capitalistes ont cru se mettre complètement à l'abri d'une dépréciation

1. Sapiens, *Une hypothèse : la dévaluation française en 1936.*

éventuelle du franc en investissant leurs capitaux en biens fonciers et plus spécialement en immeubles.

Le sort des propriétaires d'avant-guerre ne paraît pourtant pas tellement enviable. De multiples dispositions législatives ont, en effet, depuis 20 ans, strictement régi les statuts des loyers.

Le système de rajustement progressif des loyers prévu par la loi du 29 juin 1929 a été, à trois reprises, modifié par le législateur lui-même qui a suspendu l'application de la majoration annuelle de 15 p. 100 précédemment votée.

Récemment encore, une loi du 2 juillet 1935, inspirée des dispositions de la loi du 8 avril 1933, autorisait la révision des baux ruraux en conférant aux fermiers le droit de demander la réduction de leurs fermages pour « tous baux ou conventions » signés avant le 1er janvier 1935.

On sait, d'autre part, qu'un décret-loi du 16 juillet 1935 a prescrit une réduction de 10 p. 100 du montant des loyers et a interdit toute majoration ultérieure, « sous quelque forme que ce soit, du nouveau prix ainsi déterminé ».

La législation existante prohibe donc, d'ores et déjà, toute adaptation des loyers au taux d'une dépréciation ultérieure de la monnaie.

Il serait déraisonnable, semble-t-il, d'espérer que le Parlement pourrait revenir, dans l'hypothèse d'une nouvelle dévaluation, sur une attitude à laquelle il est resté fidèle pendant tant d'années.

C'est donc à une réduction permanente de leurs revenus que se condamnent dès maintenant les défaitistes du franc qui se réfugient de façon systématique dans l'achat d'immeubles. Pour les propriétaires de biens fonciers, comme pour tous les autres Français, la seule conduite logique à tenir, consiste donc à s'opposer énergiquement à toute faillite monétaire nouvelle.

V

LES STOCKS DES INDUSTRIELS ET COMMERÇANTS

Hantés par le souvenir des ruineuses « déperditions de substance » que les vicissitudes du franc ont values à leurs entre-

prises après la guerre, certains industriels et commerçants croient se préserver contre une nouvelle faillite monétaire en accroissant leurs stocks de matières premières et de marchandises.

Là encore il convient de se défier des précédents.

La constitution de stocks implique d'abord presque toujours un prélèvement sur les disponibilités de trésorerie et sur les fonds de roulement des entreprises. Elle provoque un alourdissement de leur situation financière en même temps qu'une immobilisation grandissante de leurs actifs.

Elle constitue également une spéculation qui n'est pas dépourvue de risques, car elle suppose que la hausse mondiale des cours des principales matières premières se poursuivra de façon continue, sans « à-coups », sans dépressions intermédiaires plus ou moins prolongées.

Elle néglige, enfin, de tenir compte de la leçon de faits récents. Dans plusieurs pays, en effet — la Tchécoslovaquie et la Belgique notamment, — les Pouvoirs Publics n'ont pas été sans observer qu'à la faveur de stockages spéculatifs, certaines affaires avaient pu réaliser, grâce à la dévaluation, des bénéfices faciles. Ils se sont donc attachés à soumettre à la loi commune de la dépréciation monétaire, les stocks de toutes les entreprises et, si l'on peut dire, à tempérer d'un peu de justice, l'iniquité de la faillite générale à laquelle ils avaient été amenés.

Il ont donc interdit aux commerçants et aux industriels de hausser leurs prix de vente avant écoulement complet des stocks constitués avant la dévaluation. Ils ont ensuite veillé à contenir les relèvements ultérieurs des prix de détail dans la limite de l'élévation des prix de gros.

Ils ont, en d'autres termes, imposé aux entreprises, pour l'établissement de leurs prix de revient, la substitution du principe du « prix d'acquisition » au principe du « prix de remplacement » des stocks.

En *Tchécoslovaquie*, par exemple, le Gouvernement a promulgué, le 23 février 1934, une ordonnance aux termes de laquelle la hausse illicite des prix fut déclarée punissable. Divers organismes administratifs furent chargés de veiller à ce que les produits de consommation courante et les articles

de première nécessité ne soient pas l'objet d'un excessif renchérissement.

De même, en *Belgique*, un arrêté royal du 7 mai 1935, destiné à réprimer l'élévation des prix, établissait tout un système de pénalités applicables aux producteurs et commerçants coupables de « hausse anormale ».

Les mesures répressives prévoyaient jusqu'à un an de prison et 100 000 francs d'amende. Une campagne très ardente était, d'autre part, déclenchée à travers tout le pays contre la hausse et les consommateurs se sont, en maints endroits, unis pour organiser une sorte de « mise au pilori » moral doublée d'une « mise en quarantaine » des contrevenants.

***

Il est plus malaisé que jamais, aujourd'hui, de prévoir le lendemain.

L'évolution des événements est sujette à trop de surprises, le libre jeu des lois économiques est trop souvent modifié de façon arbitraire, les interventions des États, enfin, se multiplient dans trop de domaines, pour qu'il soit possible à chacun de prétendre dominer l'avenir et préserver son patrimoine de toute atteinte.

Il semble que les épargnants, les industriels, les commerçants, aient mieux à faire que de s'abandonner à des jeux spéculatifs plus que jamais lourds d'aléas.

Ils seront toujours désarmés devant le péril monétaire et la stabilité du franc reste et demeurera leur essentielle sauvegarde.

RAYMOND LOUIS

CHOSES VUES

ÉLECTEURS ET CANDIDATS A PARIS

— Mes chers concitoyens! Mes amis! Camarades!

Dans tous les quartiers de Paris, chaque soir, pendant ces semaines de bataille électorale, les candidats infatigables subissent l'assaut de leurs électeurs et s'efforcent d'expliquer leur attitude. Beaucoup de discours ressemblent à des confesssions. Le futur député prend figure d'accusé. Il plaide. Les électeurs, eux, s'amusent comme des écoliers pendant un « chahut ». Ils lancent des boulettes de papier ou des mots de titi comme s'ils étaient installés dans un poulailler de théâtre.

Dans un petit café voisin d'une salle où se tenait une réunion électorale, j'entendais l'autre soir deux électeurs « moyens » discuter devant un verre de vin blanc.

— Alors, on y va?...

— Oh non, tant pis pour la politique!

— Tais-toi donc, on va « rigoler ». Il ne s'agit pas de politique.

Et en effet ils « rigolèrent » plus qu'ils ne « firent » de politique. Je les avais suivis dans une école maternelle, au quartier de la Monnaie. La petite salle de classe était comble. Tous les assistants étaient juchés sur des bancs. Au mur, des cartes, images d'Épinal modernes, représentant les saisons, le ciel ou les exploits de sauveteurs. L'odeur d'encre mêlée

à celle de la foule rendait l'atmosphère pénible à supporter. Déjà le candidat et ses « soigneurs », sur l'estrade, attendaient le massacre, résignés, un peu anxieux.

La réunion était contradictoire. Un député sortant de la droite recevait des représentants du front populaire. L'assistance était composée, pour un tiers, d'électeurs du quartier, petits commerçants, employés, chauffeurs de taxis, pour un tiers, d' « amis » du député sortant chargés de faire la police de la salle et de surveiller les interrupteurs, et enfin de contradicteurs d'un autre parti, bien décidés à ne pas laisser au candidat la possibilité de s'expliquer. Une ou deux femmes se faisaient remarquer par leur allure martiale.

A l'heure fixée, le président, un professionnel des réunions électorales, ouvrit la séance. Immédiatement les questions fusèrent.

— Le candidat peut-il nous expliquer son vote au sujet des ligues?...

— Contre le pacte franco-russe?

Le candidat ne répondit pas. Du moins ne lui en laissa-t-on pas le temps.

Des ricanements, des injures, des : « Taisez-vous, monsieur! » couvraient la voix de l'orateur.

Des auditeurs, d'un bout de la salle à l'autre, s'interpellaient et finissaient par se traiter de mufle et de grossier personnage.

Après une dizaine de minutes de bousculade et de discussion, un contradicteur monta sur l'estrade, prononça un réquisitoire bien documenté et en profita pour ridiculiser le candidat qui ne sourcillait pas. Seuls des « amis » s'indignaient, mais en vain, car les adversaires bien groupés les faisaient taire.

Le député sortant, après avoir entendu son rival, prit à son tour la parole. Toutefois il lui fallut subir une bordée d'invectives.

On le laissa enfin parler.

Je m'attendais, comme la plupart des électeurs, des vrais électeurs présents, à une justification, puis à un écrasement des adversaires.

Avec une sorte de grandeur d'âme qui ressemblait à du mépris, il se contenta de faire des promesses et d'affirmer qu'il était bon Français, indépendant, loyal, ami fidèle et généreux

de ses concitoyens, particulièrement de ceux de son quartier. Et il termina sur ces simples mots rassurants : « Vous voterez pour moi... »

***

Le plus étonnant, c'est que cette prophétie se réalisera sans doute. La plupart des électeurs qui votent pour le candidat de droite n'avaient pas daigné se déranger. C'est en effet moins pour le candidat conservateur qu'ils voteront que contre le candidat d'extrême gauche.

Ce dernier, le même soir, devait exposer son programme dans une autre salle. Il n'y avait qu'un petit nombre d'assistants et tous à l'avance ils étaient convaincus.

De presque toutes les poches des auditeurs sortait le journal du parti.

Quelques rares habitants du quartier, venus en curieux, se mêlaient à l'assistance clairsemée. Nous entendîmes, récité sans flamme et très calmement, un discours programme. Nous ressemblions tous à des écoliers très sages qui écoutaient avec une attention de service commandé un professeur un peu distrait.

***

Abandonnant ce quartier où la lutte électorale est calme, mais qui représente assez fidèlement la moyenne des électeurs parisiens, je me rendis à une réunion dans un centre de petits commerçants particulièrement atteints par la crise, de ceux qui forment, selon les experts de politique intérieure, l'inconnue du problème électoral de 1936.

C'est dans une école, une fois de plus, que je dus me rendre. Avant d'entrer dans la cour de récréation, j'écoute plusieurs conversations. Des agents électoraux « travaillent » les électeurs.

— Avec lui, vous pouvez être tranquilles, il s'occupera de « nos » intérêts. Il ne « nous » laissera pas dans le pétrin.

Les électeurs, sceptiques, écoutent :

— « Nous » avons été sacrifiés, — déclare un autre agent, — il faut que cela cesse.

— Écrivez-lui, il vous répondra.

La salle est bien remplie. Les boutiques fermées, le dîner achevé, les électeurs sont venus fumer leur pipe ou leur cigare dans cette petite salle, tandis que leurs femmes et les gosses sont allés au ciné.

On est entre hommes. Et mes voisins se racontent des gaudrioles et se tapent dans le dos vigoureusement.

Le candidat vient d'arriver. Il serre des mains, sourit, offre des cigarettes. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, l'air bon enfant, tout rond, tout rouge. Ses yeux se plissent sans cesse. On remarque surtout ses grosses mains presque plus larges que longues et ses doigts courts. Il se dit commerçant, mais ne révèle pas ce qu'il vend ou achète. Il parle aisément, en bonimenteur, lâchant sans délicatesse des plaisanteries usées mais grasses, qui atteignent leur but à chaque coup puisqu'elles provoquent des rires. Je reçois même à chaque plaisanterie un grand coup de coude de mon voisin qui s'étonne de ne pas m'entendre m'esclaffer. Qu'a dit le commerçant candidat? Il a attaqué les décrets-lois, les différents présidents du conseil, les banques. (Il en veut manifestement aux banquiers qui, répète-t-il, « étranglent le petit commerce ».)

Que promet-il? Pas grand'chose, comme on va voir : une amélioration de la législation du commerce, un allégement des charges fiscales, la paix à l'intérieur et à l'extérieur, la prospérité, la stabilité gouvernementale et celle du franc. Rien que cela! Et je suis sûr que j'oublie au moins la moitié de ses promesses. Les électeurs sont, tout de même, un peu étonnés, un peu « épatés », devrais-je écrire.

Le candidat s'est assis; il a tiré de sa poche un mouchoir vaste comme une serviette de table et il s'essuie le front, le cou. Il est rouge à éclater. On lui apporte un demi de bière qu'il vide d'un trait.

Un agent électoral demande à l'assistance de poser des questions au citoyen D...

Après un silence, une sorte de géant se lève, retire sa casquette qu'il pose délicatement sur le banc et assez timidement demande :

— Est-ce que le citoyen D... est décidé à s'entendre avec Hitler?

Cette question nous entraîne tout à coup bien loin du discours du candidat. Je remarque cependant qu'elle soulève manifestement un très vif intérêt.

Le candidat est embarrassé. Il bafouille et ne sait trop quoi répondre. Il regarde à droite, puis à gauche. Enfin, il prononce une formule vague :

— Il nous faut la paix, citoyen, et le moyen le plus rapide et le plus sûr d'y parvenir sera le meilleur.

Mais il ne s'en tire pas si facilement.

Un autre électeur se dresse, rouge comme un coq.

— C'est pas une réponse!

C'est un homme d'un certain âge, barbu et vêtu de noir. Il porte des décorations et tient une canne à la main.

— Voterez-vous, — précise-t-il, — pour une alliance avec Hitler?

Et il frappe le sol de sa canne.

Le candidat maquignonne :

— Cela dépendra des conditions. Je veux la paix, mes amis.

Sur ce mot, prononcé avec un tremolo dans la voix, la bataille commence. Les petits commerçants se passionnent pour les rapports franco-allemands. Mais le candidat est sauvé, car les discussions style du café du Commerce ont commencé.

— Hitler a tendu la main.

— Il a déchiré les traités.

— Il prépare la guerre.

— On ne peut pas avoir confiance.

— Du calme, messieurs.

Hélas, le calme ne va pas revenir, car les altercations ne font que commencer. J'attends en vain que le candidat prenne position. Déjà quelques assistants quittent la salle.

***

Démoralisé, je m'éloigne. Non loin de l'école, un célèbre aviateur, candidat discuté, mais qui reste populaire dans le quartier, doit exposer son programme.

Beaucoup de curieux, une majorité de jeunes gens, des électeurs moyens.

L'aviateur parle déjà quand je parviens après quelques difficultés à me faufiler dans la salle. Avec une très grande simplicité, un peu de gêne, le candidat récite les grandes lignes de son programme. Il aborde les plus vastes problèmes qu'il résout en quelques mots prononcés avec énergie. On l'écoute avec une sorte de respectueuse admiration.

Par malheur pour lui, un plaisantin essaie de l'interrompre et lance je ne sais plus quelle objection qui a la prétention d'être spirituelle. Les jeunes gens rassemblés au pied de l'estrade se fâchent.

— A la porte, l'idiot.

L'aviateur, un peu « démonté », s'est arrêté. Il attend.

— Parlez, B..., parlez.

B... parle sagement. Il fait beaucoup de gestes, puis essaie de ne plus gesticuler, met les mains dans ses poches, les retire, les remet.

Il parle pendant un bon quart d'heure. Il finit, s'assied et on l'applaudit vigoureusement.

Un homme se lève pour faire l'éloge du candidat. Sur son estrade, celui-ci est gêné. Modeste, il baisse les yeux.

A la fin de la réunion, on l'attend devant la porte. Des femmes l'admirent et des petits garçons ouvrent les yeux.

— C'est lui, l'aviateur... Tu sais, Alfred, le recordman.

Si les électeurs du quartier écoutaient leurs enfants, le candidat pourrait être assuré de sa victoire.

***

Dans un quartier connu pour son calme, j'ai assisté à une véritable bataille. Le candidat avait pris l'offensive. D'un côté de la salle, des jeunes gens en béret encadraient des hommes à l'air grave et décidé, un peu embarrassés, de l'autre côté se massaient des contradicteurs en casquette visiblement excités et prêts à se battre. Ce n'étaient pas des quolibets ou des plaisanteries qu'échangeaient les deux camps, mais des injures et des menaces. Les poings se serraient, les bouches grimaçaient. La haine flottait au-dessus du groupe d'électeurs qui séparait les combattants. L'orateur parlait de la politique économique de la France. Il critiquait très vivement la gestion des deniers publics.

— Nous oublions trop que la France a gagné la guerre!

Cette phrase déchaîna les passions.

— Dix millions de morts!

— Vendus aux soviets!

— Cela vaut mieux que d'être acheté par Hitler.

— Bandits!

— Espions! Traîtres!

Et j'en passe.

— Au poteau.

— A Moscou.

Une femme, une des rares femmes qui se trouvaient dans la salle, cria : « A bas les Juifs! »

Les deux camps se rapprochaient dangereusement. La bataille allait commencer.

La voix de l'orateur était couverte par le tumulte.

On entendait cependant des hurlements et des mots qui éclataient.

— Il faudrait les fusiller.

Un « monsieur », c'est-à-dire un homme vêtu d'une petite redingote noire et cravaté de bleu marine, le nez chaussé de lorgnons de fer, la barbiche grise tout ébouriffée, les yeux noyés dans l'effroi, courbait le dos et répétait à mi-voix.

— Que suis-je venu faire dans cette galère?

Il n'osait s'en aller de peur de se faire remarquer.

Cette joute dura une bonne heure. Quand, suivi par le monsieur qui se souvenait de ses classiques, je sortis de cette « galère », nous fûmes salués de cette invective :

— Grands lâches, vous vous dégonflez.

Pour me remettre, assoiffé par les cris, j'invitai mon voisin, le grand lâche, à boire un verre de bière.

— Merci, monsieur. Je ne bois jamais entre mes repas.

Je m'attablai donc seul dans le plus proche café.

A peine avais-je bu la première gorgée que de très jeunes gens qui venaient de la même réunion s'attablèrent à leur tour.

Ils s'encourageaient mutuellement.

— Ils s'imaginent qu'ils nous font peur. Les brutes!

— Ils peuvent toujours venir.

Et le dernier qui parla montra à ses camarades un coup de poing américain.

Et il s'écria :

— Ça, c'est un argument frappant.

Ce qui fit rire bruyamment ses camarades.

Je poursuivis mon chemin.

Une affiche grand format me héla.

— Électeur idiot, — affirmait-elle expressément, — passe ton chemin.

J'obéis sans plus discuter.

***

Les réunions des grands ténors du Parlement se passent plus simplement, quelques-uns d'entre eux obtenant qu'on les écoute en silence. Cette année, du reste, la technique de ces orateurs a été simplifiée et en quelque sorte mécanisée. Grâce à la radio, les candidats font une partie de leur campagne à domicile. L'électeur, au coin de son calorifère, en face de son poste récepteur, écoute entre un fox-trot et un grand air d'opéra, un long discours.

Inutile de discuter, aucune question embarrassante à craindre, pas de surprise. Bref, le confort pour tout le monde.

L'électeur, du reste, est relativement moins disposé à la discussion. Il enregistre. Il est plus sceptique et ne croit guère aux promesses. Il a compris qu'au cours de leurs démarches la plupart des candidats ne cherchent pas comme en Angleterre à connaître les opinions du public, mais à persuader, à obtenir des voix.

Il s'est créé une sorte de routine électorale qui neutralise les efforts des adversaires.

Deux problèmes cependant agitent encore les électeurs. Dans toutes les circonscriptions que j'ai visitées, j'ai pu constater que les questions de politique étrangère et celles qui touchent à la jeunesse suscitent immédiatement l'intérêt. L'influence de la presse quotidienne se fait sentir. L'électeur moyen pose des questions à propos de la Société des Nations, du pacte franco-russe, du réarmement de l'Allemagne et du « front de Stresa ». Les candidats, eux, instinctivement s'adressent de plus en plus fréquemment aux jeunes dont les réactions électorales sont imprévisibles et qui sont, à cause de

cela, inquiétants. Peut-être s'imagine-t-on qu'ils sont plus faciles à attirer par des promesses généreuses et vagues.

Mes expériences personnelles d'électeur parisien me permettraient d'affirmer que les Parisiens moyens, qui prennent la parole dans les réunions, ne s'attachent que rarement aux problèmes concrets. On passe des intérêts extrêmement particuliers aux questions trop générales. Même les tribuns, ceux qui sont des vieux routiers, craignent de s'engager dans des chemins trop découverts.

Dans certains coins de la fameuse ceinture rouge de Paris, où, me disait-on, je pourrais assister à des luttes sans merci, j'ai retrouvé cette même indifférence.

Comment expliquer autrement qu'un homme comme certain maire fort connu d'une grande agglomération de banlieue puisse par des arguments personnels éviter sans cesse la bataille?

Tard le soir, j'ai assisté à une réunion contradictoire au théâtre municipal. La salle est comble, car on attend la vedette. Elle se fait singulièrement attendre. On applaudit. Il entre.

Pendant son discours, personne n'ose l'interrompre. Et ceux qui s'y risquent ont l'air de compères.

Il s'arrête, les toise et, sachant bien que son public « marchera », il laisse paraître son mépris. Il n'écoute même pas les questions et quand elles sont prononcées à trop haute voix et qu'il ne peut les éviter, il répond à côté. Il est chez lui, au milieu de tous ceux qui sont venus pour l'admirer.

— Camarades, — s'écrie-t-il.

Brusquement il a découvert quelques contradicteurs plus décidés. Et, très habilement, il n'attend pas leurs questions : c'est lui qui interroge.

Un communiste veut l'interpeller. L'orateur aussitôt prend les devants.

— Veux-tu, oui ou non, camarade, montrer les comptes de ton parti à l'examen d'une commission? Réponds, oui ou non?

Facile, mais habile. La salle applaudit sans vouloir écouter la réponse de l'adversaire.

Mais lui, l'orateur, a entendu.

— Et les tiens? — a crié le communiste.

Le candidat n'a pas *voulu* entendre. Il enchaîne.

La grande tirade sur la paix obtient le succès escompté.

L'orateur n'hésite pas à imiter Aristide Briand. Et cette imitation parfaitement réussie est hachée d'applaudissements. Puis, craignant sans doute de lasser son public, il passe à une improvisation purement démagogique...

***

Quelles conclusions peut-on tirer de ces consultations? Dans toutes les villes du territoire français, chaque soir, on a des chances d'assister à des scènes du même genre. Il est bien rare en somme qu'il soit possible de discuter sérieusement une question dans le brouhaha d'une réunion électorale. L'intelligence et la bonne volonté ne font pas défaut, mais les conditions dans lesquelles se développent ces joutes sont peu favorables à la confrontation des idées. Doit-on croire pourtant que des convictions se forment dans ces assemblées? Le candidat peut-il tout au moins donner une impression de sa valeur qui touche utilement ses auditeurs? Ou bien les choix électoraux se déterminent-ils autrement? Je me contente de poser la question, n'ayant songé ici qu'à évoquer quelques scènes vues.

PHILIPPE SOUPAULT

MÉTAPHYSIQUE ET MORALE EN FRANCE

L'ŒUVRE DE XAVIER LÉON

L'année 1935 a vu disparaître un homme qui, volontairement, a fait peu de bruit, mais grande et belle besogne. Xavier Léon, toujours prêt à s'effacer pour mieux se donner, restera dans l'histoire philosophique de notre temps comme le fondateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, l'animateur de la *Société française de Philosophie*, l'organisateur de ces *Congrès internationaux de philosophie* dont le prochain — lors de l'Exposition de 1937 — sera placé sous le patronage de Descartes.

Peu d'esprits auront contribué, plus que Xavier Léon, à entretenir dans la France d'aujourd'hui le feu sacré de la pensée pure : peu auront mieux œuvré pour stimuler, en les rapprochant, les solitaires de la réflexion personnelle, perdus dans un monde de plus en plus tumultueux; peu auront dépensé plus de passion et plus d'adresse pour attirer l'attention de l'étranger sur ceux de chez nous qui, penchés sous « la lampe des soirs laborieux », continuaient chacun à leur façon la tradition cartésienne.

A l'origine de cette vocation il y a une rencontre, celle d'un professeur, — un de ces professeurs de philosophie de lycée comme on n'en voit guère qu'en France, et qui exercent parfois l'action la plus profonde, la plus régénératrice sur les

jeunes gens qui leur sont confiés à l'âge de la mue intellectuelle et morale, lorsque les « potaches » sont en passe de devenir étudiants. Après des années d'exercices scolaires, dont ils n'aperçoivent pas tout de suite la valeur humaine, la classe de philosophie est pour beaucoup d'entre eux un soulagement, pour quelques-uns un enchantement. Ici on les incite, en posant devant eux les grands problèmes éternels et actuels, à penser par eux-mêmes en réfléchissant sur les méthodes de l'esprit humain et leur portée. Ascension dans la brume, parfois, mais qui laisse comme la hantise des sommets. L'impression qu'on en garde dépend d'ailleurs avant tout de la personnalité du guide.

M. Darlu, professeur au lycée Condorcet, fut un guide incomparable. Toujours prêt à admirer les panoramas ou à scruter les abîmes comme s'il les découvrait pour la première fois, il gardait cette jeunesse d'esprit qui récompense souvent les éducateurs lorsque, voulant avant tout servir les jeunes, ils recommencent pour eux et avec eux, au début de chaque année scolaire, l'effort de la recherche. Darlu a laissé peu d'écrits. Et le lecteur non averti ne découvre dans ses discours que des tendances idéalistes assez vagues. Il se mettait tout entier dans son enseignement; il eût pu dire non sans fierté, en montrant tels de ses élèves : « Voici mes meilleurs livres ». Léon Brunschvicg ou Élie Halévy — que Louis Couturat avait précédés et qui à leur tour précédèrent Maximilien Winter et Marcel Proust de peu d'années dans cette même classe, — n'aiment-ils pas à dire qu'ils furent éveillés à la vie philosophique par les leçons-conversations où une conscience se livrait en se cherchant devant eux?

Mais d'eux tous, Xavier Léon sans doute fut le plus profondément touché de la grâce philosophique. Il dira, dans l'introduction à son livre sur la *Philosophie de Fichte* : « A M. Darlu, je dois, avec la révélation de la philosophie, mon amour pour elle. Son enseignement a été pour toute une génération de jeunes hommes, conformément à un vœu qu'il exprimait jadis, et, singulière coïncidence, presque dans les termes par lesquels Fichte ouvre la conclusion de son fameux discours à la nation allemande, l'étincelle qui embrase les âmes pour la vie entière. Je lui dois ma destinée et ma conscience;

je lui dois le meilleur de moi-même ». Marc-Aurèle — avec qui notre philosophe eut plus d'un trait de parenté — Marc Aurèle ne parle pas avec plus de piété de ses ancêtres.

***

Dans la classe de Darlu, Xavier Léon avait appris, en même temps que l'attrait de la philosophie, le bienfait de l'amitié. Et ce sera son secret, pourrait-on dire, de faire servir la force de l'amitié à la cause de la philosophie. Il se souvenait des joies, des bénéfices que procure à des penseurs en herbe, au sortir d'une classe surchauffée, la confrontation de leurs points de vue. Il eût voulu que la philosophie devînt, pour les maîtres plus mûrs de la réflexion, comme une conversation continuée entre étudiants passionnés. « Les philosophes ne se lisent plus entre eux », lui disait un sceptique. Il importe de leur en rendre l'habitude. Bien plus, il faut leur fournir l'occasion d'éprouver leurs trouvailles au feu de la discussion. Et c'est pourquoi, non content de créer, — contre vents et marées, et en dépit de toutes les objections des « sages »[1] — un organe comme la *Revue de Métaphysique et de Morale* pour « mettre en communication plus directe les esprits qui cherchent librement », Xavier Léon aimait à réunir ces chercheurs dans son salon, le dernier salon où l'on philosophât, la « foire aux idées » comme il disait lui-même en souriant. Que fallait-il pour que ces conversations devinssent plus méthodiques et laissassent des traces? Créer une sorte d'académie intime où les penseurs se soumettraient les uns aux autres leurs thèses. Xavier Léon qui avait tout de suite deviné la portée des *Congrès internationaux de philosophie*, et qui devait puissamment les aider à devenir périodiques, comprit l'avantage que s'assurerait la pensée philosophique française, si l'on offrait à ses fidèles un terrain de rencontre et d'échange. D'où la *Société française de philosophie*, qu'il demanda à M. André Lalande de présider, et dont Jules

1. Plusieurs des aînés du groupe craignaient, semble-t-il, de chagriner Th. Ribot qui, lui-même psychologue de tendance positiviste, s'était montré fort libéral à la direction de la *Revue philosophique*. Xavier Léon, porte-parole d'une jeunesse qui voulait dire son mot, s'obstina. C'est dans l'été de 1892, après un voyage dans le Midi où il prit contact avec Bernès et Rauh, qu'il établit son plan de travail.

Lachelier, le père Lachelier, comme on disait, suivait les séances, le menton dans la main, avec une fidélité touchante.

Sous toutes ces entreprises, on retrouvait, on reconnaissait la main de Xavier Léon, philosophe sociable par excellence, qui trouvait moyen d'atteler à un travail collectif les fidèles de la méditation personnelle; toujours prêt à leur remettre en mémoire cet article de foi de son équipe : « C'est chose également vaine de prétendre ne penser que par soi, et de ne vouloir penser que pour soi. »

***

Il va sans dire que ce rôle de maître d'orchestre invisible, si noble qu'il fût, ne devait pas contenter Xavier Léon. Il tenait à jouer sa partie dans le concert. En dépit des obligations multiples qu'il s'imposait allégrement, il mena à bien un travail de longue haleine, il y donna sa mesure non seulement d'historien, mais de philosophe. Son apport personnel, ce sont ses volumes sur Fichte : trois où il suit jour après jour la carrière de son auteur, évoque les milieux où ce grand esprit s'est formé, signale les événements qui ont pu l'infléchir; un autre où il repense le système, en distingue les phases, en précise les tendances, tant théoriques que pratiques, pour les confronter enfin avec celles de la conscience contemporaine. A relire cette pénétrante étude, où la sympathie soutient à chaque pas l'érudition, on se rend bien compte que ce n'est pas un hasard qui conduisit vers l'audacieux successeur et redresseur de Kant, le fondateur de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Car Fichte n'est-il pas justement un de ceux qui unissent le plus étroitement la métaphysique et la morale? Sa métaphysique, dépassant la barrière de la critique, saisit partout l'action de l'esprit, qui est en même temps liberté créatrice, et qui, sans s'arrêter au mystère de la chose en soi, s'assigne pour devoir de dominer un monde qu'il a commencé par s'opposer. Entre les mains de ce forgeur d'âmes, penseur prométhéen, l'idéalisme critique devient un idéalisme pratique; il humanise la morale en socialisant l'idée du salut : il exhorte les consciences à l'effort et les oriente vers un but commun : il leur apprend à conquérir la liberté pour l'univer-

saliser : *frei werden ist der Himmel*... N'y a-t-il pas là, pense Xavier Léon, une remarquable réponse aux plus hautes aspirations de la conscience contemporaine?

En tout cas, ces *leitmotive* fichtéens, on les reconnaît, on les retrouve sous des formes diverses dans la *Revue* que firent vivre Xavier Léon et ses amis. Lorsque l'on feuillette les quarante volumes de cette *Revue* après avoir relu le Fichte de Xavier Léon, on ne peut s'empêcher de songer à ces beaux dialogues qui se poursuivent dans les concertos : un violon lance des thèmes que l'orchestre reprend, approfondit, enrichit.

***

Que veulent-ils, en effet, ces élèves de Darlu devenus étudiants, normaliens pour la plupart, qui se groupent autour de Xavier Léon[1] pour lancer une *Revue* en 1893?

Ils se lamentent sur le malheur de leur temps, l'incertitude des doctrines, la dispersion des esprits (la plainte, comme on voit, n'est pas d'aujourd'hui). Ils se persuadent qu'on apaiserait bien des inquiétudes, qu'on aplanirait bien des agitations si l'on remettait en honneur la discipline intellectuelle et morale de la réflexion philosophique, discipline qui doit à leurs yeux rester distincte des sciences positives comme des religions dogmatiques. « Entre le positivisme courant qui s'arrête aux faits et le mysticisme qui conduit aux superstitions » ils veulent retrouver le chemin d'un rationalisme à la fois prudent et actif. Une théorie de la connaissance, une théorie de l'existence, une théorie de l'action, ne sont-elles pas capables de nous faire retrouver l'esprit dans la science comme dans la morale, dans la vie comme dans la pensée? Dès lors il se pose en principe de toute valeur aussi bien que de toute vérité. Et c'en serait assez pour redonner vigueur à une culture libérale,

1. Il convient d'ajouter qu'aux élèves de Darlu, des élèves, également enthousiastes, d'autres maîtres, vinrent se joindre pour une action commune de redressement philosophique. Parmi ceux-ci, une place à part devrait être faite aux disciples de Jules Lagneau, qui leur apprenait qu'en un sens le corps est dans l'esprit et que toute expérience suppose et recouvre une métaphysique. L'un des meilleurs commentateurs de Lagneau donnait à la *Revue* fondée par Xavier Léon des dialogues signés Criton. Devenu célèbre sous le nom d'Alain, il a exercé à son tour, comme professeur, une influence non inégale à celle de Darlu.

maîtresse de sincérité en même temps que de tolérance, et unissant les hommes par ce qu'il y a en eux de plus clair en même temps que de plus profond : la raison organisatrice.

Veut-on voir cette jeune pensée se poser en s'opposant? Il faut relire les deux articles publiés dès 1894 sur l'*Année philosophique* : ils sont signés Léon Brunschvicg et Élie Halévy. Ils en veulent surtout, à cette époque, aux systèmes qu'on cherche à greffer sur les sciences positives, en dépit des limites nécessaires de celles-ci, de leur nature propre, de leurs méthodes spécifiques. Ils dénoncent les contradictions auxquelles se condamne le penseur qui cherche à transposer les hypothèses scientifiques en lois ontologiques. Qu'un mode d'explication réussisse pour un phénomène, cela ne prouve pas, à leurs yeux, qu'il nous révèle le principe substantiel de l'univers. C'est dire qu'ils devaient être sévères pour Taine et sa prétention de déduire le monde d'une loi. Tel d'entre eux avait pu rendre visite au vieux maître, méditant à l'ombre de l'arbre qui lui était cher, et avait reçu de lui le conseil de relire les *Harmonies économiques* de Bastirat. Ils respectaient la puissance de son labeur, la fermeté de sa logique. Mais ils maintenaient (ils le dirent quand il mourut en 1894) que sur les hauteurs de l'abstraction sa vue se troublait. « Il n'avait pas non plus, ajoutaient-ils, cette intuition métaphysique qui de la réflexion elle-même fait jaillir les idées originales. » Même sévérité, cela va sans dire pour le mécanisme évolutionniste à la mode spencérienne : on l'écrase sous cette formule dédaigneuse : « Il est antiscientifique que la science soit métaphysique. »

Suffirait-il alors de réintégrer les idées-forces dans le corps de la nature, d'y voir à l'œuvre une conscience spontanée qui tend de plus en plus à la clarté? C'était l'esprit de la brillante tentative d'un Fouillée. Mais une conscience toute spontanée et quasi inconsciente ne dit rien qui vaille à nos jeunes rationalistes. Du moins continuent-ils à lui opposer comme irréductible cette pensée réfléchie qui pose la vérité de toutes choses, et sans laquelle le monde ne serait en effet qu'un rêve incohérent.

D'où il suit qu'ils montrent alors quelque défiance à l'égard des conséquences que quelques-uns (M. Louis Weber, M. Remâcle par exemple) commencent à tirer du bergsonisme.

Au maître lui-même dont l'astre commençait à monter à l'horizon, ils témoignent admiration et reconnaissance : parce qu'il a tourné notre regard de l'extérieur vers l'intérieur, parce qu'il nous a avertis que tels concepts qui conviennent à la discontinuité des choses ne s'appliquent pas au flux de la conscience, il a contribué plus que tout autre à libérer les esprits de la fascination de l'objet.

Mais ils paraissent craindre chez les disciples l'excès de cette confiance dans l'action, de cet appel à l'intuition, dont leur ami René Berthelot devait dénoncer les dangers avec tant de vigueur dans ses études sur le *Pragmatisme*. Ne risque-t-on pas d'être amené à vivre penché sur le fleuve intérieur, à accepter, en raison de son originalité même, une vie d'irréflexion et d'instinct qui serait comme un état de nature? La distinction du fait et de la loi pourrait ainsi s'effacer. Or nos jeunes philosophes sentent partout à l'œuvre et veulent qu'on mette toujours en lumière une pensée législatrice. D'où la défiance qu'ils laissent voir à l'égard des concessions que leur paraît faire M. Boutroux — un de leurs maîtres les plus respectés — aux irruptions imprévisibles de la contingence, F. Rauh aux puissances obscures de la volonté, M. Blondel aux audaces constructrices de l'ontologie traditionnelle[1]. Pour eux on ne peut poser le réel qu'en posant d'abord le rationnel. « C'est cette affirmation inflexible de la valeur absolue de la loi et de l'idéal, malgré les démentis de l'expérience et les obscurités de la vie, qui est pour ainsi dire la raison d'être de l'univers et qui constitue en définitive la véritable autonomie de l'esprit ». Parce que cette puissance existe en chacun de nous il est possible à l'individu d'obéir sans s'humilier et aux individus de s'associer sans se contraindre. « La personne ne peut se concevoir rationnellement elle-même qu'en se concevant dans sa réciprocité avec d'autres personnes. » La justice est un autre nom de la raison. Et puisque d'ailleurs il n'y a d'union morale profonde que dans la sincérité intellec-

1. M. Blondel qui, dans la *Revue* elle-même, devait dénoncer « l'illusion idéaliste » vient de préciser en quel sens il entend l'ontologie (qu'il veut aussi éloignée du « scientisme » que du « mobilisme ») dans une série de méditations intitulée *l'Être et les Êtres*, suite des volumes sur *la Pensée* dont il a été rendu compte ici même.

tuelle parfaite, puisque l'idéal de la société serait une sorte d'alliance philosophique des esprits, on peut soutenir que « la morale est purement morale, lorsqu'elle est métaphysique ».

***

Comment ces ambitions étaient-elles accueillies par les aînés? D'aucuns voyaient avec joie se former une équipe de nouveaux capables de remettre en honneur des valeurs trop négligées, pensaient-ils, par le siècle. Au premier rang de ceux-ci, il faudrait placer Félix Ravaisson, l'auteur du *Rapport sur la Philosophie française au XIXe siècle*, qui fut aussi une sorte de tuteur intellectuel pour Lachelier et Boutroux : la *Revue de Métaphysique* devait rééditer sa thèse sur l'*Habitude*, célèbre par sa brillante densité. Nous avons pu retrouver la lettre qu'écrivait Xavier Léon à un ami Frédéric Rauh, après avoir été reçu par le grand homme. Remercions madame Xavier Léon de nous permettre de la publier; elle nous aide à reconstituer le curieux dialogue entre deux générations de « métaphysiciens » qui servit de prélude à la *Revue*.

Mon cher ami,

J'attendais pour vous écrire d'avoir une nouvelle intéressante à vous communiquer. Je viens de voir M. Ravaisson; ce vieux maître à la figure si originale et dont la voix et la parole portent la marque d'une distinction « de race », m'a reçu au milieu de ses tableaux avec une extrême affabilité. Il avait été, je crois, assez touché d'une lettre où, lui demandant un rendez-vous, je lui avais dit quelle respectueuse admiration nous avons tous pour lui, et combien nous avons regretté de le voir mis à l'écart du concours d'agrégation.

J'ai été étonné de la verdeur de pensée de cet octogénaire, et de l'ardeur toute juvénile avec laquelle il défend les droits de la philosophie. Sa conversation a été curieuse à bien des égards. Vous savez que c'est un anté-kantien, quoiqu'il ait vécu, m'a-t-il dit, plusieurs mois auprès de Schelling, et qu'il entende un peu autrement que nous certains termes philosophiques; en particulier cette vue profonde de Kant sur la Raison pratique comme supé-

rieure à la Raison théorique, tout en restant toujours Raison ou bien plutôt en devenant véritablement Raison, c'est-à-dire acte d'absolue création et non plus simple connaissance, m'a paru lui rester un peu étrangère, et il accuse, il me semble un peu à tort, tous ceux qui voient dans cet acte la réalité suprême de l'Être et le véritable intelligible, de méconnaître les droits de la Pensée et de vouloir philosopher sans elle, ce qui pourtant n'est venu, je pense, à l'idée d'aucun d'entre nous. Et, à ce propos, je crois qu'il a contre vous une petite dent, à cause de certains chapitres de votre thèse[1]. *(Il trouve que vous avez un peu malmené l'intelligence.) Quoi qu'il en soit et quelque sens qu'il y attache, il est de la lignée des grands seigneurs de la pensée et il voit, avec une joie marquée, que les jeunes gens s'apprêtent à défendre la vraie tradition philosophique, contre tous ceux qui la combattent sous les masques les plus divers et jusque dans le sein même de la philosophie. Il verrait aussi avec un grand plaisir que nous osions remettre en honneur, sans fausse honte et sans modestie, le beau mot de métaphysique qu'inventa l'homme au merveilleux génie, dont il s'est fait autrefois le pénétrant interprète, entendant par là, comme avait fait son maître, tout ce que manifeste l'esprit vivant, l'activité réfléchie de l'intelligence, tout ce qui affirme les Droits de la Pensée à l'Absolu, et prétend s'élever au-dessus de ces doctrines qui voient dans la Pensée, moins un acte qu'un produit, et qui veulent la rabaisser au niveau d'un empirisme plus ou moins savant, plus ou moins avoué.*

En ce qui concerne la Morale, il voit avec nous la nécessité de dégager, au milieu du bruit un peu confus des aspirations et des désirs dont nous entendons aujourd'hui l'écho, les idées dont l'action ne peut se passer sans danger, et qui font vivre. Il voudrait que la morale représente quelque chose de plus solide qu'un ordre ou qu'un exemple, qu'elle ait son fondement dans une doctrine, qu'elle s'appuie sur une métaphysique. Et là encore, si, par bien des côtés, il s'éloigne de nous dans la conception d'un moralisme (n'oublions pas qu'étant grec, il est par suite un peu païen, jusque dans son christianisme même) il est pour-

1. *L'Essai sur le Fondement métaphysique de la morale*, paru en 1890.

Sur les transformations de la pensée de Rauh et l'influence profonde que devait exercer son enseignement, voir le *Bulletin de la Société française de Philosophie* de mars-avril 1934 (25e anniversaire de la mort de Frédéric Rauh).

tant, sur beaucoup d'autres, d'accord avec nous. Aussi l'idée de notre Revue *l'a-t-elle tout à fait charmé, il y voit un organe nouveau destiné à répondre à un état d'esprit très réel, par suite répondant à un besoin profond et qui devra lui assurer le succès. Il m'a promis toute sa sympathie et m'a laissé même espérer quelque chose de plus agissant : un article sur la métaphysique. Je souhaite que cette espérance ne soit pas déçue et que notre* Revue *puisse s'ouvrir sous un si éminent patronage, et comme je compte toujours sur votre promesse pour ce même numéro un, il me semble que, créée sous d'aussi heureux auspices, la* Revue *ne pourra manquer d'avoir une vie longue et prospère.*

Dans cet espoir je continue mes démarches et je vais tâcher de m'assurer le concours actif de Noël, de Dunan, de Bergson, pour ne citer que les plus précieux. J'ai déjà le concours assuré de Brunschvicg, de Couturat, d'Halévy, de Winter, qui sont tous les quatre, avec des tendances très diverses, des esprits d'une remarquable pénétration. Je pense que vous obtiendrez pour nous le concours de M. Delbos auquel je tiens beaucoup, et il me semble que nous pourrons alors entrer dans l'arène d'un pas suffisamment assuré, et qu'une fois en marche on nous suivra, ne le croyez-vous pas comme moi?

*Dès que j'aurai fait nouvelle conquête, je vous en avertirai; en attendant, et avant de vous serrer la main, j'ai à vous présenter une double requête : c'est d'abord de m'envoyer un exemplaire de votre article sur Pascal (Brochard m'a dit que vous l'avez retiré de chez Ribot pour le donner, je crois, à la Faculté de Bordeaux). Vous savez avec quel intérêt passionné je lis ce qui vient de vous; ensuite si cela vous est possible, de me découvrir le numéro de l'*Université de Toulouse *dans lequel il y avait un compte-rendu de la thèse de Jaurès et qui a paru chez Privat. Avez-vous bien reçu ma dernière lettre? En dehors de ces démarches, je suis toujours plongé dans ma traduction de la Morale de Fichte. C'est profondément intéressant. Vous en pourrez juger bientôt, je l'espère.*

XAVIER LÉON

Est-il besoin de dire que l'accueil fut loin d'être partout aussi sympathique? Les maîtres d'esprit positiviste, pour qui le progrès se mesurait avant tout à l'extension des connais-

sances précises, et qui jugeaient que toute heure consacrée aux spéculations sur des problèmes insolubles était du temps perdu, voyaient avec quelque méfiance se constituer ce groupe, où se cacheraient aisément, pensaient-ils, des ennemis de la science. Ceux d'entre nous qui trouvaient ouvert, tout près de l'École Normale, le salon, si accueillant à la jeunesse, de Léon Marillier — où l'on rencontrait MM. Gley, Lapicque et Seignobos — y recevaient des avertissements discrets : « Pour penser, nous répétait-on, il faut savoir. » Ce qui revenait à dire qu'en tout cas, il n'appartenait pas à des jeunes de construire une métaphysique.

L'équipe de Xavier Léon a-t-elle réussi dans sa maturité à construire une métaphysique? A l'ancienne mode, à la manière anté-critique, non sans doute. Et ceux qui ont besoin à toute force d'une ontologie complète, avec déduction des formes de l'esprit et du monde, ont bien fait de préférer, à la Collection de la *Revue de Métaphysique*, la *Somme* de Saint Thomas. Xavier Léon et ses amis ont du moins contribué à alimenter un esprit de réflexion libératrice, qui rappelle de toutes façons, à l'homme obsédé par les choses, la puissance autonome de la raison. Et pour alimenter cet esprit, bien loin de se couper, comme quelques-uns le craignaient, des sources du savoir, ils ont incité, ils ont aidé les fervents de la philosophie à élargir leurs connaissances : ils leur ont rappelé la nécessité d'ajouter, à la connaissance des systèmes philosophiques traditionnels, celle des théories scientifiques en voie d'élaboration.

***

La résurrection des systèmes, cela va de soi, occupe une place considérable dans la collection de la *Revue*. M. Brochard, M. Delbos lui ont donné les plus précieuses de leurs études sur la philosophie antique ou la philosophie kantienne. La *Revue* était d'ailleurs à l'affût des « Centenaires ». Elle saisissait toutes les occasions de réimposer à l'attention, pour les faire relire, les œuvres des grands philosophes — un Descartes ou un Malebranche, un Kant ou un Hegel — fidèle en ceci à l'inspiration d'Émile Boutroux, qui laissait entendre au IIe Congrès international de philosophie, à Genève, que la

reconstruction des doctrines est, pour les penseurs d'aujourd'hui, la meilleure manière de philosopher. Le parrain de l'équipe fondatrice partageait cette vue qui, dans une conférence sur la tradition philosophique, reconnaissait qu'au rebours du savant, le philosophe apprend à penser en étudiant les systèmes de ses prédécesseurs.

L'antithèse, ici, entre science et philosophie serait-elle absolue? Plus d'un savant se plaît à rappeler l'utilité supérieure de l'histoire des découvertes scientifiques. Pasteur et Tannery y ont insisté naguère à l'École Normale Supérieure[1], comme de nos jours y insistent un Brillouin ou un Langevin. Une méthode historique, déclarait Pasteur, qui rappelle les efforts individuels des principaux inventeurs et essaie de reporter par la pensée l'auditeur à l'époque où les découvertes ont eu lieu, « élargit l'intelligence, la cultive, la rend apte à produire par elle-même, la façonne à la manière des inventeurs ». Il n'en reste pas moins qu'au moment de la découverte, le savant se sent comme seul en face de la nature qu'il s'efforce de laisser parler sans tradition interposée.

Le philosophe est-il aussi libre de rejeter tout écran? Lui est-il possible de rayer de ses papiers toutes les tentatives de compréhension totale antérieures à la sienne? Si ces tentatives ont été philosophiques en effet, elles ne manifestent pas seulement les influences historiques auxquelles l'auteur de la doctrine a pu être soumis : elles expriment, comme disait de son côté V. Delbos, un effort de l'individu pour franchir les bornes de l'individualité, pour penser sous les formes de l'universel. Il y a donc des chances pour que ces doctrines traduisent, chacune à leur manière, un des aspects de la vérité. Du moins chacune d'elles fait-elle revivre une des attitudes possibles de l'esprit, un point de vue sur l'univers. Et c'est pourquoi il est juste, il est inévitable que le « pensoir » du philosophe soit d'abord une « librairie ».

Cette manière de concevoir l'utilité philosophique de l'histoire de la philosophie suppose à vrai dire une décision : celle de laisser tomber dans l'ombre ce qu'il y a de plus systématique

1. Voir, dans le volume intitulé l'*École Normale Supérieure, d'où elle vient, où elle va*, un rapport de Pasteur sur l'enseignement scientifique et l'histoire des sciences à l'École.

dans les doctrines, qui est aussi ce par quoi elles « datent » le plus. Mettre en lumière au contraire l'attitude mentale, la façon de prendre les choses, qui caractérise chacune d'elles, ce sera la préoccupation première de qui veut repenser. Et c'est pourquoi, dans un des plus récents numéros de la *Revue*, M. Brunschvicg, fidèle à l'esprit dans lequel elle a accueilli depuis sa naissance tant de « résurrections », louait l'auteur de la grande *Histoire de la philosophie* qui vient de s'achever, M. Émile Bréhier, d'avoir toujours voulu saisir, à travers les systèmes qui passent, les pensées vivantes, formes diverses de « l'élan spirituel ».

***

Au surplus, il est pour la pensée philosophique un autre procédé de rajeunissement que le retour à ces sources. Qu'elle suive le fleuve chaque jour élargi des vérités scientifiques, qu'elle s'y baigne, qu'elle s'y rafraîchisse, ce sera pour elle le plus sûr moyen de ne pas s'endormir. Conviction toujours présente à l'esprit des animateurs de la *Revue*. C'est pourquoi nul plus que ces « métaphysiciens » — soucieux pourtant de rappeler que la philosophie a ses voies propres — ne nous a offert d'occasions de nous mettre au courant du mouvement scientifique. Dans la première année, voici un article d'H. Poincaré sur le continu mathématique et la part de convention qu'il implique. Dans la dernière année, en voici un de M. E. Le Roy sur ce que la microphysique apporte ou suggère à la philosophie. Entre ces deux termes, que de contributions magistrales : Milhaud sur le concept du nombre, Tannery sur le concept du transfini, Russell sur les axiomes et la géométrie, Whitehead sur la conception rationnelle de l'espace, Delbeuf sur la mécanique, Couturat, — élève de Darlu lui aussi, qui devait consacrer sa thèse à l'infini mathématique, — sur l'espace et le temps, ou sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine, Maximilien Winter — qui vient de suivre Xavier Léon dans la mort, le plus dévoué, le plus compétent des agents de liaison entre mathématiciens et philosophes, — sur les principes de l'analyse mathématique, sur les cours d'analyse d'Hadamard, E. Borel sur l'évolution de

l'intelligence géométrique, J. Perrin sur la Chimie physique, L. de Broglie enfin sur la relativité et les quanta.

Ces quelques exemples suffisent. La *Revue de Métaphysique et de Morale* est peut-être la collection la plus précieuse pour quiconque veut se renseigner sur les rapports entre culture métaphysique et culture scientifique en France. Trop longtemps ces deux formes de culture avaient été séparées chez nous, au moins dans l'enseignement. Sur la tradition de Cournot, la tradition de Cousin l'avait emporté : la philosophie passait pour une discipline avant tout « littéraire ». Qu'elle ait besoin d'abord de la science et aussi qu'elle puisse être utile à la science, c'est ce que Xavier Léon a rappelé sans se lasser. Et l'œuvre de rapprochement auquel il s'est livré ici aura été des plus fécondes.

***

On ne manquera pas de remarquer que les articles « scientifiques » les plus nombreux dans la *Revue*, sont ceux qui sont consacrés aux sciences de type mathématique. Et en effet ses fondateurs ne cachaient pas que leur philosophie gardait « une prédilection marquée — en souvenir de Platon ou de Descartes si l'on veut — une prédilection de sœur aînée, dirons-nous plutôt, pour les sciences mathématiques, ce grand art aux ressources impérissables, né lui aussi de l'esprit humain[1] ». Ce n'est pas à dire qu'ils restent indifférents aux progrès des sciences positives portant sur la vie, aussi bien sur celle des sociétés que sur celle des organismes : rien de ce qui étend les conquêtes de la raison ne doit être étranger au philosophe tel qu'ils le comprennent. C'est pourquoi ils surent se montrer accueillants aux premiers essais de l'école de l'*Année sociologique*.

Peu de temps après la constitution de leur équipe, une autre se constituait autour d'Émile Durkheim, continuateur à Bordeaux d'Alfred Espinas, et qui venait de publier une thèse sur la *Division du travail social*. Traiter les faits sociaux comme des choses, se fier plus à l'étude des manifestations de la

1. C'est pourquoi Alain disait à ses amis que leur *Revue* aurait dû s'appeler *Revue de Mathématique et de Morale*.

conscience collective qu'à l'analyse de la conscience individuelle, aller du dehors au dedans plutôt que du dedans au dehors, tels étaient les principaux mots d'ordre d'une école qui se réclamait elle aussi du rationalisme, mais d'un rationalisme nettement positiviste, demandant, pour la société comme pour la nature, le secret des lois à l'observation objective.

Ce programme lui aussi suscita maintes défiances. Les uns — Charles Andler et Lucien Herr étaient du nombre — alarmés par la « conscience collective », semblaient redouter un retour à des mythes romantiques qui barreraient la route à la recherche scientifique. D'autres voyaient en Durkheim un héritier de Comte, de Spencer, de Taine, craignaient qu'il ne contribuât à déprécier des valeurs morales étroitement soudées, suivant eux, à la conscience personnelle. C'est pourquoi sans doute les fondateurs de la *Revue* formulèrent tout de suite les plus expresses réserves à l'égard de l'ambition durkheimienne : ils laissaient entendre que la sociologie, entendue comme le voulait Durkheim, « cesserait bien vite d'être une science et d'être une morale ».

La probité foncière de Durkheim, sa double ardeur de savant et de moraliste, la fécondité que révélaient à l'usage ses concepts directeurs eurent bientôt fait de dissiper ces méfiances. En tout cas l'équipe de la *Revue de Métaphysique et de Morale* tint à honneur de fournir à l'autre équipe l'occasion de donner sa mesure. Et c'est pourquoi l'on vit paraître dans l'organe des élèves de Darlu, après des rapports sur les sciences sociales en Allemagne, des articles de Durkheim sur la religion, sur la théorie de la connaissance, sur la pédagogie, sur le socialisme.

Et surtout on lui fournit l'occasion de faire entendre au Congrès de Bologne ces thèses profondes, dont les conséquences ne sont pas encore épuisées, sur les *jugements de valeur et les jugements de réalité*.

Ainsi les métaphysiciens groupés autour de Xavier Léon se gardaient d'opposer aux sociologues la hautaine fin de non recevoir que leur avait longtemps opposée la tradition spiritualiste.

Peut-être quelques-uns d'entre eux avaient-ils senti que, dans la lutte qu'ils entendaient mener à la fois contre un positivisme étroit et un mysticisme vague, le rationalisme socio-

logique pouvait leur être, à de certains points de vue, un allié précieux...

***

Dans cette lutte menée pendant plus de quarante ans, ont-ils gagné tout le terrain qu'ils espéraient à l'heure de leur grand projet de jeunesse? Ont-ils, en particulier, rallié à leur drapeau le plus grand nombre des jeunes philosophes d'aujourd'hui? Ou bien sont-ils à leur tour abandonnés? Pour répondre à cette délicate question, il faudrait passer en revue les tendances philosophiques nouvelles, et non pas seulement celles qui ont réussi à trouver un moyen d'expression, mais celles qui en cherchent encore[1]. Cela nous conduirait loin. Bornons-nous à constater pour aujourd'hui, que dans certains groupes nouveaux, on croit sentir ici un besoin d'ontologie systématique, là une soif de mystique, ailleurs une nostalgie du concret directement appréhendé que les fondateurs de la *Revue de Métaphysique et de Morale* n'éprouvaient pas au même degré, et auquel leur rationalisme idéaliste, si souple soit-il, ne donne peut-être pas toute satisfaction.

Il est permis toutefois de penser que dans les classes analogues à celle de Darlu, et auxquelles Xavier Léon n'a cessé de penser, restent encore assez nombreux ceux qui sont préparés à comprendre la fécondité, tant dans l'ordre pratique que dans l'ordre théorique, de « l'attitude rationaliste », et qu'ils reconnaissent, aussi bien dans les exigences de la justice que dans le progrès de la science, l'action vivifiante de l'Esprit.

Ceux-là feuilleteront avec gratitude la collection de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, et souhaiteront qu'entre les mains d'Élie Halévy et de ses amis, l'œuvre à laquelle le nom de Xavier Léon reste attaché continue à fructifier.

C. BOUGLÉ

1. L'occasion de cette revue pourra être fournie par un livre qui vient de paraître, dans la Nouvelle Encyclopédie philosophique dirigée par H. Delacroix, de D. Parodi : *En quête d'une philosophie, Essais de philosophie première.* Voir aussi une curieuse classification des tendances contemporaines dans une série de dialogues de Ludovic de Gaigneron : *Vers la connaissance interdite, Controverses au seuil du métaphysique.*

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Les lecteurs de cette Revue connaissent bien Albert Thibaudet, qui a publié ici de belles et vigoureuses études, et qui vient de disparaître. Comment honorer mieux l'ombre d'un écrivain qu'en rendant pour un jour une apparence de vie à ceux de ses ouvrages où il a mis le plus de lui-même. Tel est le double volume que Thibaudet avait consacré au bergsonisme. C'est une longue méditation, ou, comme il dit lui-même, un dialogue, où il interroge M. Bergson en se substituant parfois à lui pour les réponses. Sur les problèmes dont le philosophe n'a point parlé, il arrive que le disciple extrapolant sa doctrine, indique les solutions bergsoniennes. « Il n'est pas de pensée contemporaine, écrit Thibaudet, à laquelle je doive plus qu'à celle de M. Bergson. » Essayons donc de voir quelle direction la philosophie de la durée peut donner à la critique.

La philosophie de l'auteur de l'*Évolution créatrice* est essentiellement une philosophie de la durée. Au « Je pense, donc je suis », de Descartes, il substitue : « Je pense, donc je change. » L'acte élémentaire de la pensée implique le changement. « Si un état d'âme cessait de varier, sa durée cesserait de couler », dit M. Bergson. Aussi ne faut-il même pas dire : « Je suis une chose qui dure, car le verbe *être* est dans cette expression comme une vanne qui empêche la durée de couler. Il faut dire : Je deviens un devenir qui dure. »

Dans ce devenir, quelle est la nature de l'œuvre d'art? M. Bergson ne s'est jamais formellement expliqué là-dessus. Mais des passages qu'il rapproche, Thibaudet tire cependant

une doctrine. L'essentiel en est d'être constituée par un arrêt de l'élan vital. L'élan vital crée indéfiniment des formes dont le propre est de ne point l'épuiser. Le génie consubstantiel à l'élan de la vie se satisfait dans la contemplation de ces formes. Mais pour les transformer en œuvre d'art, il est contraint d'interrompre le courant créateur. En d'autres termes les lignes arrêtées par l'artiste sont du mouvement fixé et congelé. Ainsi l'art procède exactement comme la vie elle-même. Les formes de la vie, elles aussi, sont créées par l'élan vital, et leur matière est constituée par un simple arrêt de cet élan.

Seulement, dans la vie, où la création est parfaite, l'élan créateur est complètement interrompu. Dans l'œuvre artistique, au contraire, la création est imparfaite, mais le mouvement créateur continue. Comment en serait-il autrement? L'intelligence ne peut se concevoir au repos. « Un marbre du Parthénon, dit Thibaudet, un dessin de Léonard, une tragédie de Racine, une phrase de Chateaubriand ou de Flaubert, paraissent un point final par tout ce qui arrête l'achèvement de leur matière. Et pourtant nous les éprouvons comme une sorte de réalité radiante, comme le point de départ incessant d'un élan infini, comme un dégagement continu d'imprévisible. C'est par le mouvement qu'ils se révèlent divins. » Ainsi l'œuvre d'art concilie miraculeusement ces deux caractères contradictoires : la perfection et le mouvement.

Extrayons une théorie de ce style concret et chargé d'images, et disons simplement que l'œuvre d'art est bien comme l'œuvre vivante, un arrêt de l'élan vital, mais imparfait et encore chargé de mouvement. Elle est « un capital indéfini de mouvements esquissés, toujours prêts à s'achever ». En quoi elle ressemble au système nerveux. De même qu'un état cérébral exprime ce qu'il y a d'action naissante dans un état psychologique, et qu'il est toujours prêt, en s'organisant, à provoquer des attitudes et des actions du corps, — de même la conception artistique indique ce qu'il y a d'action naissante dans un aspect de l'élan vital et, par un choix entre toutes ces actions possibles, devient tableau ou tragédie. L'œuvre d'art réalisée par le génie est comparable au mouvement réalisé par le corps. Ainsi nous passons par un enchaînement de phé-

nomènes, qui nous donne d'abord une matière première, tirée de l'élan créateur par une suspension de celui-ci; secondement, dans cette matière, une foule de possibles à l'état naissant; troisièmement un choix entre ces possibles esquissés, et ce choix, passant de l'action naissante à l'action réelle, détermine l'achèvement de l'œuvre d'art. Mais voici quelque chose de plus. Il faut que cette œuvre d'art elle-même contienne de nouveaux possibles. « Ce tableau, cette tragédie, cette symphonie, ces actions réelles, ne sont vivantes et géniales qu'en tant qu'elles contiennent à leur tour une multiplicité d'actions naissantes. » Et qui achèvera cette seconde génération d'actions naissantes, qui les prolongera en réalité terminée? Le spectateur, l'auditeur. « L'œuvre d'art supérieure est celle qui provoque l'admiration : or l'admiration implique au moins un schéma d'attitude corporelle et derrière cette attitude ou ce schéma d'attitude, il y a tout l'homme intérieur qui les vit. »

Et la critique? A l'origine aussi de la critique nous rencontrons l'élan vital. » La critique, dit Thibaudet, doit coïncider de la manière la plus désintéressée, avec un élan vital qui comporte l'intuition d'un progrès. L'élan de la critique coïncide avec l'élan des genres, des ensembles sociaux, plutôt qu'avec l'élan des individus. La critique sympathise avec l'élan qui crée les créateurs, plutôt qu'avec l'élan des créateurs. » Parole profonde, sur laquelle il est vrai que Thibaudet revient un peu, mais qui est la formule même de son esprit. Considérer la littérature comme une manifestation de l'élan vital, et les œuvres d'art comme des coupes dans ce courant, suivre avec sympathie le mouvement de ce flot éternel, c'est vraiment bergsoniser la critique. Hegel mettait à l'origine de l'œuvre d'art l'idée d'unité, à laquelle l'artiste devait réduire la multiplicité des apparences, augmentant la vie à mesure qu'il rendait cette unité plus parfaite. Thibaudet, partant des leçons bergsoniennes, met à l'origine de l'œuvre d'art ce qu'il appelle un schéma dynamique, une possibilité infinie de mouvements. Tout le temple grec, dit-il, paraît une analyse des mouvements du corps humain, faite par des géomètres et des sculpteurs, et une recomposition idéale de ces mouvements... La musique est une danse réduite aux mouvements du cerveau.

***

M. Mæterlinck en appelant *le Sablier*[1] son dernier recueil de pensées, a marqué, inconsciemment peut-être, une des préoccupations de son esprit, cette mystérieuse question du temps, à laquelle il a donné, dans son esprit, une solution hardie. Le point de départ est celui-ci : l'homme s'est rendu à peu près maître de l'Espace; mais il n'a jusqu'ici aucune action sur le Temps. Plus exactement, l'esprit de M. Mæterlinck s'est familiarisé avec les problèmes de l'Espace. Il ne serait pas étonné des nouvelles découvertes qui ont été faites, de nébuleuses situées à 500 millions d'années-lumière. Mais les problèmes du Temps se posent intacts devant lui.

Considérons d'abord le problème sous sa forme sinon la plus simple, du moins la plus facile à entendre. Chacun de nous est un chaînon dans une série d'êtres, dont les uns nous ont précédés, et dont les autres nous suivront. Or ces deux séries d'êtres déterminent également notre vie. C'est ce que M. Mæterlinck a montré dans *les Fiançailles*, pièce rarissime, tirée à petit nombre et qui a pour sujet les fiançailles de Tyltyl, le personnage de *l'Oiseau Bleu*. Tyltyl parvenu à l'âge de la puberté, la fée Berylune lui montre les six jeunes filles dont chacune pourrait être sa femme, et comme Tyltyl est embarrassé de choisir : « Naturellement, répond la fée, ce n'est pas toi qui choisiras, ce n'est pas ton affaire. — Comment? Ce n'est pas mon affaire? — Pas du tout et ça ne te regarde pas. Nous allons entreprendre un grand voyage afin de consulter tes grands-parents et ancêtres qui sont morts; et ensuite tes enfants qui ne sont pas encore nés. C'est eux qui fixeront ton choix. » La pièce est le récit de ce voyage. Arrivé aux régions laiteuses où séjournent ceux qui vont naître, Tyltyl et ses fiancées sont salués par un bambin qui dit : « Bonjour, grand-père. » Cinq autres bambins qui se tiennent par la main ne découvrent point parmi les fiancées celle qui doit leur donner le jour. Celle-là est un fantôme voilé, qui ne recevra la vie que de sa propre maternité.

Telle est la première forme, la plus aisée à concevoir, sous laquelle M. Mæterlinck expose l'enchaînement du passé et

1. Fasquelle.

taines œuvres d'Ibsen (notamment, comme nous le verrons plus loin, dans *Hedda Gabler*, postérieure cependant de dix années aux *Revenants*), on ne peut nier que ce théâtre rendait un son neuf. Moins strictement limité à des thèses sociales que le théâtre d'Augier et de Dumas fils, bien que les conflits de l'individu avec la société y tinssent une grande place, il laissait entrevoir, derrière les débats particuliers, un vaste problème, que les Français, plus rationalistes, d'esprit plus spécialement juridique, plus attachés aux intérêts immédiats de la vie qu'anxieux de métaphysique, ont souvent ignoré ou délibérément écarté : le problème de la destinée. C'est à la présence de cet arrière-plan que les drames ibséniens doivent leurs ouvertures sur l'univers religieux, dans l'acception la plus générale du mot, entendez sur l'inconnaisable, sur l'infini. Il semble que les héros d'Ibsen, par-delà les passions qui les rapprochent ou les divisent, forment un chœur de voix intérieures, qui toutes demandent avec angoisse : « Pourquoi sommes-nous au monde? » Et cette éternelle question, rôdant sous le dialogue comme les basses dans l'orchestre, communique aux paroles un prolongement mystérieux. Ces échos indéfinissables décèlent une aspiration à rompre le cercle de la vie terrestre, à percer l'énigme de l'au-delà. C'est sous ce rapport qu'ils sont d'essence religieuse. Et, si la poésie est une forme de la prière, ou à tout le moins de la connaissance mystique, ils sont également d'ordre poétique; ils tendent à créer, autour des humains et de leurs aventures, une atmosphère d'incantation. Mais, d'autre part, les symboles dont Ibsen a usé pour évoquer l'abîme des questions insolubles sont si simples, si clairs, pour ne pas dire si sommaires; les allusions qu'il fait à ce gouffre sont par ailleurs si peu enveloppées, si appuyées, qu'on demeure confondu quand on songe que des critiques français qui n'étaient pourtant pas des imbéciles (mais il reste à savoir si une certaine fermeture à la poésie ne frappe pas les plus fins d'une sorte d'imbécillité) aient pu voir dans Ibsen un auteur nébuleux, au point de s'irriter de son obscurité. Ce n'est pas qu'Ibsen ne soit jamais obscur, mais, quand il lui arrive de l'être, c'est parce que la forme qu'il a donnée à sa pensée est trop raccourcie, trop abrupte, et non parce que sa pensée est brumeuse ou compliquée; il

pèche alors par gaucherie, nullement par excès de subtilité. Aujourd'hui, ce qui frappe, au contraire, c'est combien les ouvrages du maître norvégien sont vigoureusement charpentés : tout le bâti en est visible, tous les joints en sont apparents. On peut même goûter à ces pièces, lorsqu'on les considère du point de vue du métier, ce charme particulier, né d'un sentiment de sécurité, que dégage le travail d'un bon ouvrier. J'y songeais l'autre soir encore, en écoutant *les Revenants* chez Pitoëff, et, le lendemain, *Hedda Gabler*, au Théâtre-Français. Outre ce mérite, car c'en est un pour moi, je remarquais avec quelle justesse de touche le trait psychologique est saisi, fixé, et comme, sous ces gros doigts experts, il trouve l'éclairage convenable, la place exacte, propres à lui prêter tout son sens. Au reste, il se pourrait que ce fût là une des raisons pour lesquelles le théâtre d'Ibsen semble austère à beaucoup : on n'y bavarde pas, même quand on y parle abondamment (ce que certaines situations ou rôles comportent); tous les mots y ont du poids; tout, dans le dessin des scènes, est réduit à l'essentiel. Dépouillement parfois extrême, qui confine à l'ellipse. D'où les passages d'obscurité dont j'ai parlé. Enfin, voici l'homme dont les beaux esprits se moquaient à Paris, lorsqu'il y fut connu, c'est-à-dire environ 1887-1890[1]. Cependant, il avait déjà donné quelques chefs-d'œuvre à une époque où le naturalisme, chez nous, n'était pas encore né. La critique n'y avait point égard. Ensuite, elle eût pu lui opposer Becque. Celui-là, dans son aride et étroit domaine, sur son terrain sans eau, sans verdure, était grand aussi — plus grand encore qu'Ibsen peut-être. Mais ses pièces, par malheur, ne plaisaient pas non plus. L'applaudissement allait à *la Tosca*.

Georges Pitoëff, qui nous offre une excellente reprise des *Revenants* aux Mathurins, a trouvé dans le personnage d'Oswald Alving l'un des meilleurs rôles de sa carrière. Il me souvient d'y avoir vu André Antoine, jadis, boulevard de Strasbourg, et, il y a trois ans encore, au Théâtre des Champs-Ély-

1. Un article de Jacques Saint-Cère (Rosenthal), paru en 1887 dans la *Revue d'art dramatique*, avait révélé aux lettrés l'existence de l'auteur norvégien. *Les Revenants* furent créés par Antoine, dans la version de Rodolphe Darzens, sur la scène du Théâtre Libre, le 30 mai 1890. C'était la première pièce d'Ibsen jouée en France.

sées, le grand acteur italien Ermete Zacconi. Ils s'y montraient tous les deux également remarquables. En outre, ce rôle avait eu, pour leur renommée de comédien, une égale importance. L'interprétation d'Antoine fut très discutée; elle souleva — comme, d'ailleurs, toute son action au théâtre, et là était la marque de sa nouveauté — de nombreuses polémiques, mais on ne put s'en détacher, elle prit, dans le domaine du jeu, une double valeur de rupture avec les vieux errements et d'indication pour l'avenir. Quant à Ermete Zacconi, c'est, je crois bien, son interprétation du rôle d'Oswald, qui, en 1893, fonda sa célébrité. Ces deux interprétations avaient ceci de commun qu'elles gardaient, dans leur justesse minutieuse, un caractère de démonstration pathologique. Les prodromes de la paralysie générale dont Oswald est menacé y étaient scientifiquement observés, ou plutôt traduits par une série de signes visibles : tremblements incoercibles, accrocs du langage, lapsus, etc. Mais tout cela, qui parut très audacieux alors, et qui s'accordait merveilleusement avec les tendances de l'époque (le naturalisme s'étant toujours réclamé de la science), tout cela, il faut bien le reconnaître, demeurait assez extérieur. Ce prétendu réalisme, encore que l'effet en fût impressionnant, c'était du théâtre, et dans la mesure même, peut-être, où il visait à secouer physiquement le spectateur, à agir sur ses nerfs. Théâtre, la perspective raccourcie dans laquelle toutes les tares apparentes sont notées, collectionnées. Théâtre encore, le rythme accéléré sur lequel on passe d'une phase à l'autre, depuis les premiers indices du mal jusqu'à la crise finale. Aujourd'hui, cette vue du rôle semble un peu enfantine. Elle correspondait à un état d'esprit qui n'est plus le nôtre : la superstition de la science. Aussi bien, M. Pitoëff, libéré comme nous de cette idolâtrie, d'où un nouveau poncif était né, a-t-il composé d'Oswald une figure moins agitée, moins grimaçante, plus intime, et, partant, plus vraie. Au lieu de nous amener à penser : « Quel maladie atroce! c'est triste, il va falloir enfermer cet homme-là! » il s'est appliqué à rendre, à nous faire partager la souffrance morale que les approches de la démence et l'horreur qu'Oswald éprouve sous cette menace déchaînent dans l'âme du pauvre garçon. Il y a parfaitement réussi, grâce à la force expressive d'un masque

douloureux, grâce enfin à cette émotion intense et chez lui toujours prête, cette particulière faculté qu'il a d'exprimer le tourment. D'ailleurs cette belle interprétation de Pitoëff est conforme au texte même. Pour Ibsen, ce n'est pas tant l'observation clinique qui importe que le débat intérieur, la lutte désespérée, inutile, contre la fatalité. L'atmosphère de cette lutte, cette diffuse présence du *Fatum* emplissent tout le drame. Les « Revenants » n'exercent point seulement leurs ravages dans le cerveau d'Oswald; les voici, ressuscités, qui crucifient madame Alving dans son amour maternel; les voilà qui, soufflant sur les cendres, raniment les vieux conflits, mettent au supplice la candeur, la pusillanimité, le moralisme officiel du pasteur Manders, enflamment la perversité native de la jolie Régine, la bâtarde du chambellan Alving, excitent, chez son père légal, le menuisier Engstrand, les ignobles appétits de jouissance, les calculs cupides, l'hypocrisie puritaine sous sa forme la plus basse. Type étonnant que celui de cet ivrogne, avec sa phraséologie biblique, où les images saintes, prises à contre-sens, se mêlent comiquement aux mensonges, aux fausses promesses, aux politesses obséquieuses, aux menaces fourrées, aux bredouillements. M. Louis Salou a interprété le personnage avec beaucoup d'art. M. Henry Gaultier fait un pasteur Manders très plausible. Enfin j'adresserai des compliments à mademoiselle Alice Dufrène, vénuste, drue, coquette, inquiétante, d'une vulgarité fort habilement composée, dans le rôle difficile de Régine.

Hedda Gabler, dont la Comédie-Française a fait une reprise, n'a pas la trame serrée des *Revenants*, ni leur belle simplicité. Quelque fâcheuse complication s'y remarque dans le dessin dramatique. Toute l'action du dernier acte, trop rapide, trop schématique, sort brusquement de la réalité, non point qu'elle s'échappe dans le rêve : elle glisse dans la convention. Il est invraisemblable, par exemple, que Mrs Elvsted, qui s'est attachée au relèvement de Lœvborg avec une ardeur passionnée apprenant qu'il agonise dans un hôpital, s'installe immédiatement à une table aux côtés de Tesman pour compulser les notes que le mourant a laissées. On a l'impression que l'auteur ne savait pas très bien comment finir. N'ayant plus

le temps de montrer successivement l'affliction de Mrs Elvsted et les affinités de sa petite âme honnête et rangée avec le caractère du médiocre Tesman, il a couru au plus pressé, ou plutôt retenu ce qui lui a paru le plus nécessaire, planté là le chagrin pour poser devant les yeux d'Hedda l'image du couple que le professeur et la femme du juge, quand elle sera veuve, formeront plus tard. De plus, les menaces de l'assesseur Brack ne tiennent pas debout; l'histoire du pistolet ne peut impressionner Hedda, puisqu'il serait impossible de prouver qu'il n'a pas été volé par Lœvborg, qu'elle le lui a remis; et alors même qu'il serait prouvé qu'elle le lui a remis, sa responsabilité dans la mort de Lœvborg serait difficile à démontrer. Cette invention maladroite jette sur la fin de la pièce une ombre d'intrigue policière, et d'intrigue mal nouée, enfantine. D'ailleurs, c'est tout le rôle de l'assesseur qui est mauvais, et c'est à lui surtout que je songeais quand je disais qu'il flotte dans *Hedda Gabler* des vestiges de l'ancien théâtre. Cet assesseur Brack est presque un personnage de Dumas fils. Il a de ceux-ci — et de Dumas fils, lui-même — l'assurance, la fatuité, la prétention insupportables — le tout, entendez-moi bien, dans le faux, car il pourrait être péremptoire, fat et prétentieux, et être vrai; or, il ne l'est pas. Enfin, il y a des trous d'ombre, des déclivités soudaines, dans le dialogue. Ces obscurités, toutefois, sont peut-être imputables en partie à la traduction, qui est défectueuse. J'en ai relevé de semblables dans le texte des *Revenants* aux Mathurins. Les deux traductions portent la signature du comte Prozor. Les seules bonnes traductions d'Ibsen sont celles de La Chesnais.

Le rôle d'Hedda garde un grand prestige. Le souvenir de la Duse y demeure attaché. Elle s'y distinguait par une hauteur souveraine, une extraordinaire puissance de dédain à l'égard de son entourage et de sa propre vie. Madame Mary Marquet y témoigne d'un style dont il faut louer la sobriété, tout en se demandant si, par crainte de verser dans la déclamation, elle n'a pas un peu trop éteint son habituel éclat. La qualité de son ennui appelle aussi quelques réserves : elle montre bien que son milieu, que tous ces gens l'assomment, mais peut-être pas assez qu'elle leur est supérieure. Cela dit, elle est très belle à voir, et prête à la réticence, à la ruse, notam-

ment dans ses apartés avec Lœvborg, des froideurs redoutables. Madame Madeleine Renaud est excellente en Mrs Elvsted, et madame Andrée de Chauveron, dans le personnage de tante Julie, d'un naturel parfait. J'en dirai autant de M. Ledoux en Tesman. M. Ledoux, de rôle en rôle, accède tranquillement au plan supérieur. C'étaient, je crois, les seconds débuts de M. Clariond : il m'a paru mince, sans épaisseur, sans poids : une silhouette. Or, le rôle de Lœvborg est capital.

On reconnaissait dans la mise en scène la main experte du maître Lugné-Poe. Cependant, en dépit de son autorité, notre ami n'a pu obtenir que le décor fût totalement exempt de cet air solennel qui est la note de la Comédie-Française. Les robes d'Hedda et de Mrs Elvsted sont aussi fort discutables. Seule, madame Chauveron a eu la sagesse de se composer un extérieur en accord avec son personnage. Autre marque d'une maison où l'on tire à hue et à dia.

Je suis allé revoir *Patrie*, qui a passé du répertoire de la Comédie-Française à celui de l'Odéon. C'est peu de dire que l'œuvre a vieilli, elle n'est plus qu'un masque couvert de rides. Les temps sont proches où elle rejoindra, dans les hypogées de l'art dramatique, les noires momies poudreuses, qu'on exhume, de loin en loin, par curiosité, par une révérence dernière envers ce qui fut gloire et argent, et pour que soient illustrés d'exemples les cours de littérature que l'Université donne à la jeunesse des écoles : entre autres, le *Louis XI* de Casimir Delavigne, dont j'ai parlé dernièrement à cette place.

Sans doute *Patrie* est un drame autrement bien machiné que *Louis XI*. En outre, les impedimenta d'une plate prosodie n'y gênent point le mécanisme de la construction scénique et laissent à la tirade toute faculté de se déployer à son aise dans la banalité d'une prose incolore et sans relief. Mais, justement, tout est machine dans l'ouvrage, tout est pure dextérité dans l'art. Pas une fois l'amour de la patrie, en quoi pourtant réside le sujet de la pièce, le ressort moral de l'action, ne rend ici un son vrai. Peut-être ai-je tort de dire : pas une fois. Le premier acte, qui est de beaucoup le meilleur, se colore d'un semblant de vérité, surtout à son début, dans l'entretien du vieux Rysoor avec La Trémoille. Le ton à ce

moment est simple, presque grave, d'une tristesse sans enflure. La netteté magistrale (car l'auteur, ne l'oublions pas, fut un maître ouvrier) avec laquelle la situation est posée, ajoute encore à l'impression. Malheureusement le démon de l'auteur l'emporte bientôt. J'appelle « démon » son étonnante malice, sa fatale habileté, le talent pernicieux qui l'entraîne à nouer, dénouer des ficelles, semer des chausse-trapes, tendre des appâts et refermer, d'un brusque déclic, le piège où le spectateur est pris. Une fois lancé dans cette voie, il n'a plus le loisir de rien. Le voulût-il, qu'il ne pourrait s'attarder à la vérité des sentiments, aux nuances authentiques du cœur. Alors, il abandonne le trait de caractère pour la formule, la réalité pour la convention, l'humanité pour ce qui n'en est plus que l'apparence. Il ne se possède plus, parce qu'il est lui-même possédé. Certes, cette possession gagnera le public, transportera d'admiration, fera éclater en applaudissements des salles combles durant toute une époque. Mais le jeu du diable est jeu creux; le vertige passé, il n'en reste que vent. Pas même : ce qui plane de silence sur la poussière retombée.

On voit par ces images, où je m'amuse à évoquer l'intervention des esprits infernaux, que je suis loin de considérer comme adresse courante, comme simple tour de main, l'exceptionnelle virtuosité dramatique d'un Sardou. Mais je prétends qu'il en fut victime, à moins que, n'ayant pas reçu des dieux, le don suprême qui se nomme le style, il ait cherché à voiler cette indigence derrière les mouvements d'horlogerie et les engrenages de ses compositions dramatiques. Cependant, il possédait, de la vie et des hommes, une connaissance réelle; il avait, dans sa besogneuse et laborieuse jeunesse, reçu de l'expérience d'assez dures leçons; ses prodigieux succès n'avaient point émoussé sa finesse; il était très intelligent; il était très spirituel. Il semble que tant d'avantages réunis eussent pu le conduire à créer des êtres vivants, à forger une œuvre durable. Le meilleur de lui a passé dans ses comédies, qui gardent encore quelque agrément, mais, dans ses grands drames, il n'aura fait qu'habiller des fantômes, distribuer à un troupeau de spectres les bottes, les rapières et les chapeaux à plumes — avec les phrases vides.

FRANÇOIS PORCHÉ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Question du chemin de fer de Bagdad (1893-1914), par Louis Ragey (*Rieder*).

Le chapitre des rivalités russo-franco-anglo-allemandes d'avant guerre est singulièrement instructif. Profitant de l'état lamentable des finances turques, des groupes capitalistes soutenus par leurs gouvernements respectifs arrachent au Sultan la concession des lignes de chemin de fer. En 1893, l'Allemagne, dont la puissance économique s'affirme, joue des menaces françaises et russes contre les intérêts anglais en Égypte, pour enlever la concession de la première grande ligne de pénétration, celle du chemin de fer de Bagdad.

Pendant vingt ans, les intérêts rivaux sont aux prises, les Anglais revendiquant la haute main sur tout ce qui avoisinerait le golfe Persique, route de l'Inde, les Français désirant prendre le monopole de leur zone d'influence traditionnelle, la Syrie et le Liban, — se faisant en outre concéder une zone de construction sur les rives de la mer Noire, — les Russes opposant leur inertie à tout ce qui aurait pu drainer vers l'ouest ou le sud le commerce persan qu'ils se réservaient.

En 1914, deux séries d'accords anglo-franco-allemands réussissaient à apaiser les intérêts rivaux et surexcités, d'où un conflit européen eût pu surgir. Des zones étaient délimitées, laissant aux Allemands leur réseau, réservant aux Français et aux Anglais leurs territoires d'influence. La conclusion de tous ces accords montrait que la légitime expansion économique de l'Allemagne pouvait se faire dans la paix. De tels accords eussent dû avoir un grand retentissement et provoquer une détente de l'opinion; mais « la guerre de Troie devait avoir lieu ». La presse française, dans la mesure où elle en parla, y vit une scandaleuse capitulation. Comme disait Jules Cambon désabusé : « Nous avons aussi en France un parti militaire et nationaliste qui ne veut à aucun prix d'un rapprochement avec l'Allemagne. » De son côté, inexplicablement, le chancelier Bethmann-Hollweg mit tant d'inertie à la réalisation de ces projets, qu'en août 1914 aucun des accords n'était ratifié.

Et la catastrophe survint.

Cette affaire, étrange prodrome de la guerre, n'avait jamais encore fait l'objet d'un exposé d'ensemble, en français tout au moins. En 1923, M. Edward Mead Earde avait essayé de tracer un tableau de ces rivalités si significatives, mais la masse des documents officiels publiés depuis, tant du côté allié que du côté germano-bulgaro-turc, a complètement renouvelé le sujet.

M. Ragey, tout au contraire, sous l'inspiration de son maître Émile Bourgeois, a su mettre en œuvre ces sources nouvelles et retracer dans sa réalité l'histoire d'un conflit économico-politique que les experts dénonçaient comme générateur de guerre et qui a suscité tant d'âpres accusations.

L'Église et son Gouvernement,
par **Yves de la Brière** (*Grasset*).

On pourrait toujours consulter avec fruit et considérer comme à jour le manuel qui, publié il y a quarante ans, décrirait les institutions publiques de la France : rien n'a été touché à la constitution de 1875 si légèrement modifiée en 1884, rien n'a changé sinon les hommes (la fin des notables) et les usages (effacement du Président de la République, rôle grandissant des commissions parlementaires si bien analysé par Joseph-Barthélemy). Dans une république où les mots de progrès et d'évolution sont tellement en honneur, l'essentiel de la constitution de l'an VIII, la totalité de la constitution de 1875 sont toujours choses vivantes et respectées.

Depuis trente ans, au contraire, de si grands changements sont survenus dans le gouvernement d'une institution réputée immuable, l'Église catholique, que le remarquable livre d'André Mater, *l'Église catholique, sa Constitution, son Administration* (Colin, 1906), gardant toute sa valeur historique, n'a plus aucune utilité pratique. Les trois pontificats de Pie X, de Benoît XV, de Pie XI ont vu tour à tour la profonde réforme des congrégations romaines, ces ministères de l'Église, et de la Curie, la promulgation du Code canonique (1917), la conclusion, depuis la fin de la guerre mondiale, de concordats d'un type nouveau, avec la Lettonie, la Bavière, l'Estonie, la Pologne, la Lituanie, l'Italie, la Roumanie, l'Autriche, le pays de Bade et l'Empire allemand, enfin, depuis juin 1929, la restauration du pouvoir temporel par les accords de Latran et la naissance de l'État minuscule de la Cité du Vatican. C'est une floraison étonnante, aboutissement de tendances profondes et séculaires, épanouissement, dans cette Église née humblement de la foi mystique et de l'Évangile, de l'esprit juridique, administratif et centralisateur

de Rome, où l'œuvre immense d'un canoniste comme le cardinal Gasparri égale et surpasse celle d'un Justinien et des grands juristes du Bas-Empire.

Le Père Yves de la Brière a entrepris de donner au grand public un aperçu de ces changements. Ce vaste sujet avait déjà été partiellement traité. Nous ne parlerons pas de ce livre étonnant de l'abbé Demeuran, *l'Église, Constitution, Droit public* (1914), véritable somme du grégorianisme moderne, logique, syllogistique, implacable et intemporel, où la doctrine est présentée sans atténuation; mais il y a les admirables études, toutes en profondeur, substantielles par leur science et leur érudition, de Mgr Martin, le doyen de la Faculté de théologie catholique de Strasbourg; son article sur le *Pape*, dans le dictionnaire de *Théologie catholique*, ses deux livres parus chez Bloud, *les Cardinaux et la Curie* (1928), et *les Congrégations romaines* (1930); il y a, de même qualité, et d'information aussi riche et aussi fraîche, *l'Église enseignée* (Bloud, 1928), de l'abbé Magnin, curé de Saint-Séverin. Et il suffira de rappeler à nos lecteurs le bel article de Noël Abrieu à l'occasion du 10e anniversaire du *Code ecclésiastique*, paru dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1928, et aussi les études sur les nouveaux concordats publiés par le même, ces dernières années, dans *l'Europe nouvelle*. L'objet du Père de la Brière était, à la différence de ces auteurs, non pas d'être neuf, mais d'être simple, limpide et accessible au moins initié. Aussi, soucieux de se dégager de toute apparence d'érudition rebutante, l'auteur s'est-il abstenu de tout appareil bibliographique, — il s'est imposé de ne citer aucun de ces travaux antérieurs, il s'est contenté surtout de rappeler les titres des volumes où se trouvent rassemblés ses articles des *Études*, ses articles du *Dictionnaire apologétique* du P. d'Alès, et de rappeler la somme d'informations de toute nature que l'on est assuré de trouver dans l'*Annuaire pontifical catholique* (l'annuaire Battandier) et le recueil la *Documentation catholique*.

Le Père de la Brière était particulièrement qualifié pour traiter, dans la collection *la Vie chrétienne* qu'édite Bernard Grasset, de l'Église et de son gouvernement. Il en avait fait la matière de son enseignement pendant plusieurs années, aux jeunes Pères de la compagnie de Jésus des provinces de Paris et de Lyon; puis, six fois de suite au cours des vingt-deux années de professorat à l'École Normale libre de jeunes filles de Neuilly, la fameuse institution de madame Daniélou, la succession régulière des matières du programme ramenant autant de fois dans son enseignement le traité de l'Église.

On découvre donc dans ces pages une parfaite aisance, la maîtrise absolue du sujet, une facilité étonnante à rendre accessible au lecteur le moins préparé les matières auxquelles il est le plus étranger,

l'art de s'arrêter à temps, au risque de ne pas être complet, pour ne pas ennuyer, une grande prudence aussi, l'éloignement des matières délicates ou qui évoqueraient trop vivement des contestations ou des polémiques contemporaines.

Le chapitre premier traite de l'autorité du Pape, telle qu'elle résulte des définitions du concile du Vatican : consécration de siècles entiers de politique patiente, programme d'une action centralisatrice qui, à partir de 1870 et surtout depuis une trentaine d'années, s'est accélérée. Le pouvoir du Pape ne se manifeste pas seulement lorsqu'il parle *ex cathedra*, ce qui est exceptionnel, et qu'il promulgue la doctrine d'une autorité infaillible et irréformable; il se manifeste aussi et de façon permanente et pour ainsi dire quotidienne, lorsqu'il exerce sa juridiction *plénière*, c'est-à-dire sans limitation d'ordre conciliaire ou canonique, *ordinaire*, ce qui le met chez lui dans chaque diocèse, et *immédiate*, sur tous les pasteurs, tous les fidèles et sur chacun d'eux.

Et comme les légistes qui ont établi la doctrine romaine, semblables aux légistes qui entouraient les premiers Capétiens, ont un esprit essentiellement juridique et déductif, on devine l'usage qu'ils ont pu faire de telles définitions contre les vieilles autonomies locales et nationales se survivant à elles-mêmes dans le sein du catholicisme; et l'on comprend mieux ainsi la raison d'être et l'efficience de cette formidable machine administrative qu'est la Curie romaine.

Puis, après avoir analysé sommairement les éléments qui composent la Curie pontificale : collège des cardinaux, congrégations romaines, tribunaux et offices, l'auteur s'efforce de donner un aperçu concret de l'activité des principaux organes de la Curie, et pour cela, mettant en valeur la similitude de ces institutions avec celles des états temporels, il les répartit pour les décrire en un certain nombre de ministères fictifs, chacun d'eux comprenant une ou plusieurs congrégations, et parfois des tribunaux, des offices et des commissions.

Voici d'abord le ministère du culte religieux : il groupe les trois congrégations du Saint-Office, dont les origines remontent à l'Inquisition et qui a gardé, ce que l'auteur ne mentionne pas, une procédure particulière et secrète, qui se poursuit à l'insu même de l'accusé, dans la même forme qu'au temps de Jeanne d'Arc, — des sacrements, création de Pie X qui traite surtout des mariages, — et des rites, spécialisée dans les questions de liturgie et les causes de béatification, et la commission pontificale pour les études bibliques née de la répression du mouvement moderniste.

Le ministère de l'Intérieur, qui administre la vie intérieure de

l'Église, groupe la congrégation consistoriale, ressuscitée par Pie X, organe de gouvernement par excellence, qui, depuis 1908, est préposée à la direction des 1 097 diocèses latins de la chrétienté; la congrégation du concile, la plus ancienne des congrégations romaines après le Saint-Office, très restreinte dans ses attributions depuis 1908; la congrégation pour l'Église orientale, qui, créée par Benoît XV en 1917, reprend avec une vitalité nouvelle, stimulée par les bouleversements politiques de l'Est de l'Europe, les grands projets et les espérances formulées dans la catholicité depuis Innocent III; — la congrégation des religieux, une autre création de Pie X, qui surveille et contrôle la naissance des nouvelles familles religieuses, que suscite souvent une activité mal réglée, les exempte de la surveillance des évêchés, mais les contrôle aussi étroitement que la consistoriale le fait des évêchés, et les rapports périodiques qu'elle exige sont un modèle dont les administrations laïques pourraient s'inspirer.

Le ministère de l'Instruction publique est essentiellement exercé par la congrégation des séminaires et universités, qui préside à l'activité des établissements d'enseignement supérieur catholique et depuis 1915 des séminaires.

Le ministère de la Justice, ce sont les trois tribunaux apostoliques, la Pénitencerie, le tribunal compétent pour les questions touchant à la rémission des péchés par le sacrement de la pénitence, et, particulièrement, aux indulgences; — la Rote, qui traite des conflits relevant du Droit ecclésiastique, notamment des déclarations de nullité de mariage; — la signature apostolique, sorte de cour de cassation; — et les deux offices pontificaux de la Chancellerie et de la Daterie apostoliques.

Le ministère des Colonies peut justement désigner, si l'on admet cette transposition quelque peu choquante, la congrégation de la Propagande : dans les états séculiers, le fait de coloniser implique tout d'abord l'exploitation matérielle au profit de la métropole du pays assujetti, et la subordination des indigènes à la puissance colonisatrice; l'idéal de la Propagande au contraire est, suivant les croyances catholiques, d'éveiller à la véritable vie les âmes humaines perdues dans la superstition, et loin de les abaisser et de les exploiter, de les amener, par le baptême et la vie religieuse, au niveau des vieilles nations catholiques; et la création par les derniers papes, d'un épiscopat chinois, d'un clergé nègre, témoigne d'un esprit de propagande qui est aux antipodes de la mentalité coloniale. L'on peut donc dire ici que comparaison n'est pas raison. De cette congrégation dépendent 41 missions, 103 préfectures apostoliques, 250 vicariats apostoliques.

Par contre, s'il y a matière à juste assimilation, c'est tout ce qui

regarde la compétence d'un ministère des Affaires étrangères. Qu'est-ce en effet, en premier lieu, que la Secrétairerie d'État, sinon un véritable ministère des Affaires étrangères, mais dont le personnel diplomatique, aurait des pouvoirs singulièrement plus étendus que celui des états séculiers. La Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, consacrée par le code canonique, lui sert de conseil technique.

Le Père de la Brière a arrêté là sa liste des ministères pontificaux. Il en manque un pourtant, et le plus important, le ministère des Finances. Qu'il poursuive des fins spirituelles ou des fins temporelles, tout état sur cette terre a besoin de ressources; et rien de cette merveilleuse machine administrative ne pourrait exister si les fonds réguliers ne l'alimentaient. Du reste, ces besoins datent de loin, et l'on n'ignore pas, grâce aux travaux de M. Samaran, de M. Mallat et d'autres érudits, à quel degré d'activité était parvenue la fiscalité pontificale pendant le grand Schisme. Sans doute la Cité du Vatican a des revenus propres, et l'auteur n'a aucun scrupule à les énumérer : droits de chancellerie, bénéfices de la poste pontificale, qui intéresse beaucoup, paraît-il, les philatélistes, et surtout, liquidation des anciennes créances touchant à la question romaine, le versement par l'État italien de 750 millions de lires, et de titres 5 p. 100 pour la valeur d'un milliard, réparation refusée pendant cinquante-neuf ans du tort fait au souverain pontife par la nationalisation de ses États lors de la Constitution du royaume uni d'Italie.

Or, le denier de Saint-Pierre, offrande de pieux laïques au Saint-Siège, rétabli en 1860 pour suppléer aux revenus des États romains, n'a pas été aboli après l'acceptation, en 1929, de l'indemnité italienne, et les revenus pontificaux continuent à provenir des taxes de chancelleries, des corporations, des bénéfices conférés ou vacants, et des laïques. On dit même que s'y ajouteraient des prélèvements supplémentaires sur les grandes congrégations, sur les grands pèlerinages internationaux, comme ceux de Lourdes et de Lisieux, et que, parallèlement à une administration directe de plus en plus développée, se constituerait, et c'est logique, une gestion financière immédiate. Mais en ces matières délicates, le Père de la Brière nous laisse donner libre cours à toutes suppositions.

Le chapitre consacré au code canonique est fort intéressant en ce qu'il énumère les nouveaux concordats et qu'il signale sur combien de points les états séculiers, dans ces nouveaux traités, ont abandonné tout ou partie des prétentions et des prérogatives qui faisaient le gallicanisme et le joséphisme, et ont adopté les principes du code, tant en ce qui concerne le choix des évêques, que le statut légal du patrimoine ecclésiastique, les immunités du clergé, le mariage reli-

gieux, la question scolaire, la question congréganiste, et même la reconnaissance de cette congrégation laïque et occulte, toute aux mains du Saint-Siège, qu'est l'*Action catholique*; ils ont toléré, conformément à l'article 267 du Code, que le nonce soit pour le Saint-Siège organe régulier d'information, et comme l'inspecteur supérieur et l'administrateur prédominant du clergé local, et ils ont renoncé du même coup à leur ancienne position, que, aux termes de l'arrêt du Parlement de Paris du 4 août 1732, le nonce n'est qu'un ambassadeur, sans juridiction : « Aucun individu se disant nonce, etc..., ne pourra sans l'autorisation (du Gouvernement) exercer aucune fonction relative aux affaires de l'Église gallicane », disait le deuxième des articles organiques de la Convention du 26 messidor an IX; mais les articles organiques sont chose morte.

Pourquoi les états séculiers ont-ils consenti ces abandons? Est-ce une preuve d'une prééminence du Saint-Siège, que niaient les princes chrétiens du moyen âge et que reconnaîtraient les États modernes. N'est-ce pas dans certains cas une marque de l'indifférence du pouvoir civil aux choses d'église, — indifférence si marquée en France depuis la séparation — ce sont « affaires de curés », répondent, quand il s'agit de questions vitales, où le prestige de la France, en une matière touchant la vie religieuse, est engagé, de vieux anticléricaux, vétérans des luttes du combisme.

Le fonctionnement et le statut de la Cité du Vatican font un chapitre neuf et curieux. On aimerait en avoir une description plus récente, et savoir comment l'État pontifical a su garder l'autonomie de sa vie économique et financière, ses franchises se trouvant de toutes parts dépendre d'un grand État frappé de sanctions par la Société des Nations et se trouvant en état de siège, et savoir s'il fait toujours aussi bon vivre « sous cette crosse », qui du reste n'a jamais été un des attributs du Saint Père.

Les trois derniers chapitres du livre traitent du pouvoir épiscopal, de l'évêque dans son diocèse, du corps épiscopal dans la chrétienté. On sait en effet que la masse du clergé, des plus humbles diacres aux curés et aux vicaires généraux, font partie au même titre que la masse des fidèles, de l'*Église enseignée*, et de ce fait doivent être laissés de côté en un ouvrage intitulé l'*Église et son Gouvernement*.

Le pouvoir pastoral des évêques, observe l'auteur, « comme le pouvoir suprême du Pontife romain, a pour origine l'*institution et la volonté du Christ*. Il est donc, lui aussi, de « *droit divin positif* ». Les évêques ne pourraient être remplacés par des commissaires pontificaux. Il n'en est pas moins vrai que le pouvoir pontifical en grandissant absorbe peu à peu à lui tout ce qui faisait le prestige et l'indépendance des évêques.

Il les nomme maintenant presque partout, et l'on ne peut noter que comme survivance d'un état ancien la nomination des évêques par le Sénat en Argentine, leur élection par le chapitre à Saint-Gall et à Coire et certains usages de l'Europe Centrale; et c'est une des conséquences paradoxales du mouvement anticlérical français qui a fait la séparation de l'Église et de l'État — que l'évêque, personnage politiquement fort important, soit nommé par Rome, sans que l'État soit avisé, autrement que par une démarche de pure courtoisie.

L'auteur distingue ensuite les évêques résidentiels et les évêques titulaires, — les évêques *in partibus infidelium*, comme on disait autrefois; il montre comment l'évêque administre son diocèse; il effleure la question de l'inamovibilité des curés, et explique le fonctionnement du synode diocésain.

Le dernier chapitre, sur le corps épiscopal dans la catholicité, délimite les bornes du pouvoir et du fonctionnement des conciles œcuméniques, qui, au xve siècle, voulaient l'emporter sur l'autorité souveraine du Saint-Siège. L'auteur termine par le vœu inspiré d'un passage de l'Encyclique de Pie XI *Ubi Arcano Dei* du 23 décembre 1922, que le concile du Vatican, interrompu par la guerre franco-allemande de 1870, puisse se réunir de nouveau et achever son majestueux programme; et l'auteur entrevoit ainsi ce programme rénové : une condamnation dogmatique des modernismes tout d'abord, puis la promulgation d'un code chrétien de la famille, de l'école, de la propriété et du travail, d'un code chrétien des rapports de la morale et de la politique, des droits de l'État et des individus, du droit de la patrie et du droit de la communauté des patries : ce serait sans doute là plus et mieux que cette encyclique condamnant l'emportement des nationalismes depuis si longtemps annoncée, et jusqu'à présent non encore publiée. Et l'on retrouve là un écho de cette sympathique attention avec laquelle l'auteur a toujours suivi dans l'espoir de les surpasser, les travaux imparfaits de l'assemblée de Genève, d'inspiration protestante donc chrétienne, qui a l'ambition insatisfaite de réunir en son sein toutes les nations, mais n'a pas cru devoir inviter le Saint-Siège.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Ainsi qu'il était à prévoir, la Bourse de Paris s'est maintenue dans une position de stricte expectative durant le développement de la période électorale.

La spéculation professionnelle se rendait parfaitement compte qu'en raison des circonstances générales où nous nous trouvons, tant au point de vue extérieur qu'intérieur, elle ne devait compter, momentanément, sur aucun appui des capitaux de placement. Elle ne pouvait donc rien entreprendre d'important et le découvert lui-même n'a même pas tenté d'en profiter. C'est à peine si, de la sorte, on a prêté quelque attention, tout au moins jusqu'ici, à la hausse un peu effervescente de deux ou trois petites valeurs de pétroles de la coulisse et à la baisse, plutôt lourde, d'un égal petit nombre de valeurs minières espagnoles subissant les répercussions des incidents politiques de la péninsule.

La Bourse a donc évolué, depuis une quinzaine de jours, entre d'étroites limites conditionnées par l'indifférence du public.

Sous le calme apparent de la campagne électorale qui se poursuit encore à l'heure où j'écris, l'enjeu en cours est trop important pour que l'on puisse formuler aucune prévision sérieuse sur le proche avenir.

Force est ainsi de se borner à enregistrer que certaines conjonctures économiques paraissent tendre de plus en plus chez nous vers l'amélioration. Il ne s'agit encore, cependant, que de constatations fragmentaires qui n'apparaissent pas suffisamment puissantes pour exercer une influence nette et sérieuse sur la Bourse. Celle-ci, néanmoins, pourrait y puiser, avant longtemps sans doute, comme elle avait commencé de le faire au début de l'année, des initiatives fécondes, si elle n'était pas comprimée par la cherté intempestive du loyer de l'argent. On sait, en effet,

que cette cherté, si discordante de ce que l'on souhaitait et que l'on envisageait naguère, est le contrecoup des sorties d'or, d'origine du reste complexe, qui se sont produites depuis environ un mois à la suite des inquiétudes nées de la réoccupation de la Rhénanie et qui ont vraisemblablement été prolongées par certaines appréhensions se rattachant aux résultats éventuels de nos élections.

En somme, l'inactivité présente de la Bourse paraît bien ne devoir être que temporaire. Le cap électoral franchi et pour peu que la reprise des controverses internationales, à Genève ne nous ramène pas de nouvelles surprises désagréables, le marché pourrait rapidement retrouver un regain d'activité capable de faire promptement sortir les capitaux de leur présente inertie.

Certains syndicats s'y préparent en se disposant, d'ailleurs, à jouer, selon la tournure des prochains événements, aussi bien sur le tableau des valeurs étrangères que sur celui des valeurs nationales, car il est encore impossible de supputer lequel des deux s'imposera avec le plus de force.

Il n'est point inopportun que, dès maintenant, les capitaux de placement s'en préoccupent également. Avec une position de place très dégagée, comme l'ont déjà montré les deux dernières liquidations, la Bourse de Paris se trouve dans un état particulièrement propice à de larges mouvements. C'est leur sens, seul, qui reste inconnu et même imprévisible, à l'heure actuelle. Il sera déterminé, pour une très large part, vraisemblablement, par le résultat des élections. Les capitalistes avisés ne doivent pas négliger de prendre les dispositions nécessaires, afin de ne pas se laisser surprendre par les événements quelle que doive être la tournure qu'ils prendront.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).